This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600082311L

W. Brough. del. Conrade Cooke. fc.

"SI CELA POUVAIT SUFFIRE," DIT ELLE D'UNE VOIX
TIMIDE, EN LE METTANT DANS LA MAIN DE L'EXILÉ.

PAGE 138

LONDRES
umbs Conduit. St. Trentiel. Würtz. Treuttel fils & Richter. Soho Sq.re
1823.

ELISABETH.

Gravé par Serrieu.

LONDRES.

S. LOW, LAMB'S CONDUIT STREET.

TREUTTEL, WÜRTZ, TREUTTEL FILS & RICHTER.

SOHO SQUARE.

1820

ELISABETH.

OU

LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

PAR

MADAME COTTIN.

NOUVELLE ÉDITION :

Revue et corrigée, avec des Notes instructives, et précédée d'une Notice sur la Vie et les Ouvrages de l'Auteur ;

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

LONDRES :

S. LOW, LIBRAIRE, LAMB'S CONDUIT STREET ;
TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE.

1823.

275. o. 295.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE

MADAME COTTIN.

La province qui vit naître Montaigne, Raynal et Montesquieu donna aussi le jour à l'auteur d'Elisabeth.

Sophie Restaud née à Tonneins, en 1773, fut élevée à Bordeaux par sa mère, que ses talents naturels et son instruction rendaient bien capable de surveiller à son éducation. Rien ne peut surpasser les soins que cette tendre mère portait à sa fille ; et, d'après le caractère qu'on lui a connu dans la suite, on ne peut nullement douter que sa fille la récompensa dès lors de tant de tendresse.

La jeune Sophie, sans goût pour les plaisirs bruyants de son âge, en montra de bonne heure pour l'étude, et s'adonna à ses devoirs avec une docilité qui ne s'est jamais démentie.

On la maria, en 1790, à M. Cottin, riche banquier de Paris. Conduite dans l'un des plus beaux hôtels de

la capitale, elle changea son genre de vie sans perdre ses goûts, et au milieu de l'opulence qui l'environnait, elle regretta souvent la solitude qui avait fait son bonheur. " Tandis que nous sommes enfermés ici, disait elle, voyez ce beau soleil, cet air pur !" La solitude était sans doute plus de son goût ; mais Madame Cottin qui sut toujours sacrifier ses goûts à ses devoirs, ne négligeait pas ceux qu'impose la société, et ne donnait à l'étude que le temps qu'elle pouvait dérober au monde. Une fortune considérable lui en fournissant les moyens, elle se dédommagea, en soulageant les malheureux, de la contrainte que lui imposait son nouvel état.

Se faisant un plaisir de ses devoirs, et pouvant faire des heureux, Madame Cottin aurait pu passer ses jours dans la tranquillité et même dans le bonheur, si le bonheur était de ce monde ; mais le ciel ne nous le montre ici bas quelques instants que pour nous apprendre que ce n'est pas ici qu'il faut l'attendre :

" Il fit l'eau pour couler, l'aquilon pour courir,
" Les soleils pour brûler, et l'homme pour souffrir."

La révolution qui depuis déchira la France, étendait déjà son bras terrible sur cette terre qu'elle devait désoler ; et la crainte d'une calamité publique laissait à peine le temps de songer aux dangers personnels, quand, au milieu du deuil général, Madame Cottin eut

encore à verser des larmes sur un malheur domestique. Elle perdit son mari en 1793. Cette perte lui causa une affliction profonde, et, jointe au dégoût que lui inspirèrent les crimes de la révolution, ajouta à la mélancolie d'un caractère naturellement triste. A peine âgée de vingt ans elle ne chercha d'autre consolation que dans l'étude et l'amitié, et se retira bientôt dans un petit hermitage qu'elle avait dans la vallée d'Orsay. Lady Morgan raconte que, pendant son séjour en France, elle eut la curiosité d'aller visiter cette vallée, mais que la personne à qui elle parla de Madame Cottin, lui avoua n'en avoir jamais rien entendu dire. Tel est le monde ! La vertu passe inconnue sur la terre, comme les ruisseaux qui l'arrosent, en se cachant dans son sein ; les torrents qui la déchirent attirent seuls l'attention des hommes.

La perte de sa fortune, qu'occasionèrent des circonstances qu'il serait inutile de détailler, ne l'affligea que faiblement : Un revenu modique suffisait à ses goûts, et elle ne regretta la fortune que parce que sa perte la privait des moyens de faire des heureux. Elle y suppléa dans la suite par ses ouvrages, et le prix qu'elle reçut d'un de ses romans (*Malvina*) fut employé à sauver un ami qui venait d'être proscrit, et qui manquait d'argent pour sortir de France.

Madame Cottin, comme nous l'avons dit, se livrait dans sa retraite aux charmes de l'étude ; mais on regardait ce goût comme l'effet naturel d'un caractère un peu mélancolique, et personne ne soupçonnait en elle le génie qui depuis l'a rendue si célèbre. Il est même à croire que Madame Cottin l'ignorait elle même, quand l'arrivée d'une de ses cousines, avec qui elle entretenait depuis long temps une correspondance suivie, vint ouvrir les yeux de ses amis, et peut être les siens. Ses lettres avaient donné une haute idée de son talent à cette parente, qui fut fort surprise, en arrivant, de voir que personne n'avait encore su apprécier le mérite d'une femme qui annonçait de telles dispositions. Elle parla de son admiration, qu'elle n'eut pas de peine à justifier ; et dès lors Madame Cottin, que son goût et son génie portaient à la composition, ne put plus résister aux instances de ses amis. Claire d'Albe, son premier ouvrage, parut en 1798, et les autres se succédèrent avec assez de rapidité.

Vivant dans la retraite et s'adonnant à la méditation, Madame Cottin préparait d'avance dans son esprit, et réfléchissait long temps aux sujets qu'elle se proposait de traiter ; mais, dès qu'elle prenait la plume, elle écrivait avec une prodigieuse rapidité. Claire d'Albe fut, dit on, écrit en quinze jours.

Ses premiers romans ont paru sans nom d'auteur; elle écrivait, moins pour obtenir de la célébrité, que pour satisfaire son goût et l'impulsion pressante de son génie qui avait besoin de s'épancher. Son plus grand plaisir était d'écrire un roman, sa plus grande peine, quand il était fini, était d'en entendre parler. Quand ses succès la firent connaître, elle regretta sincèrement le temps où, méconnue du public, son existence se renfermait dans sa famille et le cercle de ses amis.

Par une inexplicable bizarrerie, Madame Cottin fait, dans son second ouvrage, où elle en annonce déjà un troisième, une très forte sortie contre les femmes auteurs. " Le temps qu'une femme " auteur, dit elle, donne au public est pris de ses " devoirs; lors même qu'une mère ne s'instruirait " que pour ses enfans, la science la plus utile ne " remplacera jamais le mal que leur fait son absence : " pendant qu'elle écrit sur l'éducation elle livre ses " enfans à des mains mercenaires, et tandis qu'elle " disserte sur l'importance de ses devoirs, c'est une " autre qui remplit les siens."

Sans vouloir renouveler ici ce sujet, déjà trop rebattu, nous nous contenterons d'observer que Madame Cottin a raison de blâmer les *mères auteurs*. Une mère de famille se doit tout à elle. Après son Dieu,

l'éducation de ses enfants, leur bien-être, et le bonheur de son époux doivent être, pour ainsi dire, l'objet de tous ses soins, de ses plus tendres sollicitudes ; or de si grands soins ne peuvent guère laisser de temps pour la littérature. Mais si, d'un autre côté, une femme renonce par goût au plaisir d'être épouse, au bonheur d'être mère ; si, comme Madame Cottin, elle se trouve réduite par le malheur à être, en quelque sorte, seule dans le monde, pourquoi la priver d'une occupation qui peut mieux qu' aucune autre occuper son loisir en la rendant utile à ses semblables ? Le nombre de bons ouvrages que nous ont laissés les femmes est trop grand pour qu'on puisse, sans injustice, leur défendre de prendre la plume,—et qui voudrait priver la littérature des noms si respectables de *Genlis*, de *Cottin*, de *Staël*, de *Hannah More ?*

En société Madame Cottin prenait peu de part à la conversation, à moins qu'elle ne roulât sur un sujet qui l'intéressait. Le trait le plus frappant de son caractère était l'oubli de soi même ; ce désintéressement lui donnait une douceur aussi touchante que rare. Faisant les délices de ceux qui possédaient son amitié, elle croyait devoir être reconnaissante de celle qu'ils ne pouvaient s'empêcher de ressentir pour elle. Durant sa maladie, entourée de ses amis, dont

elle avait fait le bonheur, elle était encore touchée de leurs soins : " que je suis heureuse, disait-elle, d'a-" voir de tels amis pour me soigner !"

Quand elle fut atteinte de la maladie qui l'enleva aux lettres et à ses amis, elle travaillait à un roman sur l'éducation. Quelque temps avant de mourir elle avait aussi entrepris d'écrire un livre sur la religion chrétienne prouvée par les sentiments. Madame Cottin, qui était protestante, avait été nourrie dès son enfance de la lecture des saintes écritures, et elle les étudia avec le plus grand soin quand elle fut parvenue à un âge mûr. Cette étude, jointe à la lecture de Fénélon, dont elle faisait ses délices, et dont son style nous rappelle quelquefois la douce aménité, la mettait à même d'éxécuter l'ouvrage dont nous venons de parler avec le plus grand succès. On ne peut donc que regretter qu'il ne lui ait pas été permis de le finir.

Entourée de ses amis, et soutenue par les consolations de la religion, Madame Cottin mourut le 25 Août 1807, à l'âge de 34 ans.

Peu de femmes jouirent d'une plus grande considération que Madame Cottin, et il n'en est pas qui l'ait mieux mérité. Ayant, autant que nous le permettaient les limites de cette notice, exposé à nos lecteurs son caractère et ses aimables qualités, nous essaierons maintenant de leur faire connaître ses ouvrages.

L'action de *Claire d'Albe* est extrêmement simple. Au moment où le roman commence, Claire qui, à l'âge de quinze ans, a épousé un homme de soixante, est mère de deux enfants ; un jeune homme, parent de son mari, est admis dans la maison et devient amoureux d'elle ; elle partage ses sentiments, oublie tous ses devoirs, et meurt de chagrin. Rien de plus simple que ce sujet, rien de plus étonnant que ce qu'il devient sous la plume de Madame Cottin. Claire raconte dans ses lettres à une amie l'arrivée de Frédéric dont la franchise, qui tient de la rudesse, lui plait. Frédéric, de son côté, ne cherche point à lui plaire, mais se sent entraîné près d'elle par un attrait irrésistible. Déjà on entrevoit la naissance d'une passion dont la malheureuse Claire ne s'aperçoit pas encore. Mais bientôt le voile tombe, et rien n'est plus frappant que les efforts qu'elle fait pour résister à une passion qu'elle ose à peine s'avouer à elle même, et que les combats qu'offrent ses lettres entre la passion et la vertu, l'amour et le devoir ; on frémit en voyant combien il est difficile d'être vertueux. Malheureusement cet ouvrage, dont le but moral est excellent, puisqu'il apprend combien il est dangereux de compter sur ses propres forces, et nécessaire d'étouffer les passions dès leur naissance, ne peut être recommandé à celles à qui il aurait pu être si utile. Madame Cottin y peint la chute de Claire avec des

couleurs si fortes et de tels détails, que ce roman serait hors de sa place dans les mains d'une femme.

Malvina est le second ouvrage de Madame Cottin. L'héroïne est restée veuve à l'âge de 23 ans; sa jeunesse a été abreuvée d'amertume; elle n'a trouvé de consolation que dans l'amitié, et la mort vient de lui enlever son amie. Elle lui a juré, dans ses derniers momens, de servir de mère à sa fille, et de ne jamais contracter de nouveaux liens. Préférant la solitude au monde, elle va se réfugier chez une parente au fond de l'Ecosse, se promettant bien de ne s'y occuper que de l'éducation de sa fille. Cependant à peine un an s'est il écoulé, qu'elle a éprouvé toutes les agitations, tous les tourments de l'amour; la jalousie a aliéné sa raison, dont elle ne recouvre l'usage que quelques instants avant de descendre au tombeau. Elle a vu Sir Edmond, le jeune homme le plus libertin de l'Ecosse, et s'en est éprise, malgré le caractère bien connu de ce jeune écossais. Un tel choix fait par Malvina, qu'on dit être toute vertu, toute bonté, a sans doute le droit de surprendre: Madame Cottin s'y attendait, et cherche à se justifier ainsi. " Sans " doute, dit elle, la terre offrait peu de femmes qu'on " pût lui comparer, mais enfin elle était sur la terre." Après mille obstacles que l'auteur fait naître et surmonte avec le plus grand talent, et qui donnent lieu

aux scènes les plus intéressantes, Malvina et Sir Edmond se marient ; mais ce roman ne finit pas, comme tant d'autres, par le mariage. Sir Edmond retombe bientôt dans ses égarements passés, Malvina qui apprend son infidélité en perd la raison, et son époux, qui finit par se repentir, revient à temps pour la voir mourir dans ses bras. Rien n'est plus touchant, r déchirant que le tableau que nous fait l'auteur des derniers moments de Malvina, descendant au tombeau à la fleur de l'âge, victime d'une passion effrénée, et sacrifiée à ses égarements par l'homme dont elle avait voulu faire le bonheur.

Le troisième roman de Madame Cottin (*Amélie Mansfield*) se distingue par des conceptions encore plus fortes, et des caractères plus prononcés. Deux enfants sont, presque en naissant, destinés à s'épouser ; on les fait élever ensemble, mais au lieu de s'aimer ils se prennent en aversion. Les circonstances les séparent pendant une quinzaine d'années ; ils se retrouvent, et deviennent amoureux l'un de l'autre lorsque leur union est devenue à peu près impossible. Ces circonstances produisent des situations absolument neuves, et qui commandent un vif intérêt. Ici, comme dans *Claire d'Albe*, Madame Cottin a jugé à propos de rendre [illegible] ne coupable ; et nous croyons qu'elle [illegible] dira peut être [illegible]

nécessaire de montrer le danger pour qu'on apprenne à l'éviter : mais en le voyant trop souvent on s'y habitue, et l'on finit bientôt par ne plus craindre ce que l'habitude a rendu familier. D'ailleurs, l'ignorance du mal est dans ces occasions moins dangereuse qu'on ne se l'imagine. Claire d'Albe, par exemple, tombe, non parce qu'elle n'a pas aperçu le danger, mais parce qu'elle s'est cru les forces nécessaires pour le surmonter ; et sa chute a été moins le résultat de son ignorance que l'effet de sa présomption.

Madame Cottin, malgré la facilité avec la quelle elle écrivait, mit trois ans à la composition de *Mathilde*, roman de toute beauté, et dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui savent apprécier les bons ouvrages. Nous n'essaierons pas de donner ici une analyse de ce livre qu'il faut lire pour pouvoir en juger ; et nous nous contenterons de dire que langage animé, descriptions charmantes, situations fortes, tout se réunit pour donner à ce roman un charme irrésistible. Les deux principaux caractères sont tracés de main de maître. Deux autres, qui s'y trouvent, ont fait remarquer que Madame Cottin n'écrivait pas avec le même succès lors qu'elle avait à peindre les méchants que quand sa plume traçait le portrait de la vertu ; et cette observation lui fait honneur. Pour dépeindre le vice il fallait qu'elle cher-

châtiment des matériaux étrangers, et qu'elle imaginât ce qu'à peine elle pouvait concevoir ; tandis qu'elle n'avait qu'à regarder dans son propre cœur pour y trouver l'image de toutes les vertus :

" They paint them best who feel them most !"

La prise de Jéricho, petit poème en prose, parut en 1802, dans les mélanges de M. Suard. Il se distingue par une imitation bien soutenue du style de la Bible ; mais le plan en est faiblement tracé, et les situations principales manquent de vraisemblance. C'était probablement un des essais de la jeunesse de notre auteur.

C'est en 1806 que parut *Elisabeth*. Il serait inutile de faire ici l'éloge de cet ouvrage qu'il suffit de lire pour l'admirer. Nous nous contenterons d'observer que le style de l'auteur y est plus châtié que dans aucun de ses autres romans. Madame Cottin, comme nous l'avons dit, écrivait avec une prodigieuse facilité, et cette rapidité, qui donnait de la chaleur et du mouvement à son style, ne lui permettait pas d'y mettre cette pureté et ce fini qui caractérisent les écrivains du siècle de Louis XIV. L'auteur parait avoir porté plus de soin à la composition d'*Elisabeth*. La description des déserts de la Sibérie avec la quelle commence cet ouvrage est un des plus beaux morceaux

que nous ayons en ce genre. Parmi les caractères, qui tous sont bien tracés, on y remarque celui du père Paul; mais celui d'Elisabeth est un parfait chef d'œuvre. Presque dès sa naissance cette jeune fille paraît n'avoir qu'un sentiment, l'amour de ses parents; dès qu'elle peut réfléchir elle n'a qu'une pensée, celle de les rendre au bonheur qu'ils ont perdu; qu'un espoir celui d'y réussir. Elle part pour aller demander leur grâce, et l'image de ses parents la suit partout. Le père Paul, qui l'accompagne, tombe malade; ce tendre soutien de sa faiblesse lui est enlevé, et elle ne peut, au milieu de sa détresse, s'empêcher de laisser échapper ces mots: " O mon père, ma tendre mère, " que faites vous, maintenant que tout secours vient " d'être enlevé à l'enfant de votre amour?" Mais bientôt elle reprend courage: " Mon père, ma mère, " s'ecrie-t-elle, ne craignez-rien, votre enfant ne se " laissera point abattre." Et quand un secret effroi vient, dans la solitude des déserts, s'emparer de son " cœur: " Mon père! ma mère!" répète-t-elle encore, et ces noms calment sa frayeur. Si sur sa route elle veut exciter la pitié, et obtenir des secours, elle croit n'y pouvoir mieux réussir qu'en disant le but de son voyage: " Je viens de par-delà le Tobolsk, pour " demander la grâce de mon père." Et lorsque dans l'immense capitale de la Russie, sans nourriture, sans

abri, elle se voit forcée de mendier pour avoir de quoi obtenir un asile : " Au nom du père qui vous aime, " dit elle, et de la mère de qui vous tenez le jour, " donnez-moi de quoi payer un gîte pour cette nuit." Enfin la vertu a sa récompense, Elisabeth, ayant obtenu la grace de son père, vole annoncer à ses parents qu'elle leur a rendu le bonheur : elle est dans leurs bras ! Celui à qui elle a, presque sans le savoir, donné son cœur, demande sa main et l'obtient. " La jeune " fille alors, unissant la main du jeune homme à " celles de ses parents, lui dit avec une modeste rou- " geur ' VOUS PROMETTEZ DE NE LES QUITTER JA- " MAIS.' "

La meilleure édition des Œuvres complètes de Madame Cottin est celle publiée à Paris en 1817, par Foucault, en 5 volumes *in* 8*vo*. Il a paru récemment deux volumes, formant la première livraison d'une nouvelle édition, *in*-18, des Œuvres de Madame Cottin, imprimée à Paris. Cette édition sort des presses de *Firmin Didot ;* c'est dire qu'elle méritera, par l'exécution typographique, d'avoir place dans la bibliothèque des hommes de goût.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé ; si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite ; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal : mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si

on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Elisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite ; mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance ; et le récit des longues fatigues, qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans, aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

Mais, s'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin.

ELISABETH,

OU

LES ÉXILÉS DE SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale[1]. Dans cet espace de onze cents verstes[2] on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais

on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Elisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage. En donnant un appui à Elisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite ; mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance ; et le récit des longues fatigues, qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans, aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

Mais, s'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin.

olsk
squ'à
d'un
sombre
climat.
est sur-
ce qu'il a
er n'y dure
une rigueur
souffle alors e
des glaces des le
porte un froid ne
dès le mois de ni sa
des glaces. Une sanne-
terre, et ne à nde ne
Mai. Il est un ne con-
commence à a nce, ni la
veilleuse erneur de
t ne l'avait
e sa jurisdic-
ttant ces exilés
it seulement re-
n logement com-
nourriture et des

odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours: mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que

par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse, et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait un famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle, et dans toute la fleur de la jeunesse

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne ; le père allait tout seul à la chasse ; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille ; hors une pauvre paysanne Tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment ; le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa jurisdiction établie à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des

vêtemens, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au-de-hors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'éxilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout-à-fait: seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusques sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitants de cette cabane: ce sont de malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pité, en se disant au fond du cœur:

Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie ! Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeure ; elle était en bois de sapin et couverte de paille ; des masses de rochers la garantissaient des rafales[10] du vent du nord et des inondations du lac. Ces roches, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil ; dans les premiers jours du printemps on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal ; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridonal du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés

avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens ; on remarquait que de ce côté, les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes [11], nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse : il tuait des élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de trembles et peupliers. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines qui y sont en grand nombre ; du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Elisabeth. Souvent assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire ; Springer arrê-

tait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme ; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme ; l'autre, tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime ; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il la faut révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes ; Phédora préparait les semences, et Elisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était

entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur fleuraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant: " Elisabeth, pare-toi des fleurs de " ta patrie, elles te ressemblent; comme toi " elles s'embellissent dans l'éxil. Ah! puisses- " tu n'y pas mourir comme elles!"

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave; on le voyait demeurer, des heures entières, enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout-à-coup la rendant à sa

mère, il s'écriait : " Emmène, emmène cette " enfant, Phédora ; sa détresse, la tienne me " feront mourir : ah ! pourquoi as-tu voulu " me suivre ? si tu m'avais laissé seul ici, si " tu ne portais pas la moitié de mes maux, si " je te savais tranquille et honorée dans ta " patrie, il me semble que je vivrais dans ce " désert sans me plaindre." A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes ; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle ; dans l'éxil ils ne se quittaient plus. Ah ! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoiqu'âgée de plus de trente ans, était belle encore ; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des

charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux ; attentive à ses moindres desirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même régnaient dans leur petite demeure. La plus grand pièce servait de chambre aux deux époux ; un grand poële l'échauffait ; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille ; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans se pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane ; Elisabeth couchait dans l'un ; l'autre était occupé par la jeune paysanne Tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des

peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures ; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de Saint-Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse ; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Elevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Elisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pen-

la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quélquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir: ils pleuraient une patrie. Elisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses

parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage: mais auprès d'eux, comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père: tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu, telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles; la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'

elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu; elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la fôret: comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un: le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être

la victime, lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril éminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks [13] dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer, et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et reconnaissance. Elisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction: chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles enten-

daient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane ; mais il n'y venait point : l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Elisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre voie de faire passer une requête à l'empereur : et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parents, en les rendant responsables de ma faute ?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui ; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle

résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit du danger qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et, jusqu'à son retour, elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre ; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de Décembre, Springer prit son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour : mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'évè-

nement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes : tout en cherchant à les calmer, Elisabeth les partageait ; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac ; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille, et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très froid, les sapins paraissaient des arbres de glace ; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie ; une brume sombre couvrait l'horizon ; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Elisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on

voit un arbre transplanté hors de sa patrie, languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protège de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Elisabeth lui dit: " Ma mère, " le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-moi " aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si " nous attendions plus longtemps, la nuit " m'empêcherait de distinguer mon père dans " la lande." Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Elisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes

ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par terre; elle lui crie: " Mon père, mon père, " est-ce toi?" Cet homme se retourne; ce n'était point Springer: son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Elisabeth, il exprima une grande surprise. " Vous n'êtes point mon " père, reprit-elle avec douleur; mais ne " l'avez-vous point vu dans la steppe, ne " pouvez-vous me dire de quel côté je pour- " rais le trouver?—Je ne connais point votre " père, répondit-il; mais je sais qu'à cette " heure-ci vous ne devez point rester seule " dans cette lande; vous y courez plusieurs " dangers, et vous devez craindre———Ah! " interrompit-elle, je ne crains rien dans le " monde que de ne pas trouver mon père." En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur, peignaient si bien son âme et

semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému; il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Elisabeth. Il lui demanda le nom de son père. " Pierre Springer, lui dit-elle.—Quoi! " s'écria-t-il, vous êtes la fille de l'exilé de la " cabane du lac? Tranquillisez-vous, je con- " nais votre père; il n'y a pas une heure que " je l'ai quitté; il a fait un détour pour se " rendre dans sa demeure; mais il doit y être " arrivé maintenant." Elisabeth n'en écoute pas davantage; elle court vers le lieu où elle a laissé sa mère; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; ils lui tendent les bras, elle s'y jette: en l'embrassant, ils s'expliquent; chacun d'eux était revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors

seulement Elisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie: Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret: " Il est bien tard, M. de Smoloff; et cepen- " dant vous savez qu'il ne m'est pas permis " de vous offrir un asile, même pour une " seule nuit.—M. de Smoloff! s'écrient Eli- " sabeth et sa mère, notre libérateur! c'est lui qui est ici?" Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds. Phédora les baigne de pleurs; Elisabeth lui dit: " M. de Smoloff, " depuis trois ans que vous avez sauvé la vie " de mon père, nous n'avons pas passé un " seul jour sans demander à Dieu de vous " bénir.—Ah! il vous a entendue, puisqu'il " m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec " une profonde émotion, car le peu que j'ai " fait ne méritait assurément pas un pareil " prix."

Cependant il était fort tard; une profonde obscurité enveloppait toute la forêt; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur; mais il

avait promis sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. " J'allumerai un flambeau, lui dit-il ; je " connais les détours de la forêt, les marais, " les stagnes d'eau (14) qu'il faut éviter ; je " marcherai le premier." Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole : " Permettez moi, Monsieur, " lui dit-il, de rester dans votre cabane jus- " qu'au jour ; je sais quels sont les ordres de " mon père, et les motifs qui l'obligent à vous " montrer tant de rigueur : mais je suis sûr " qu'il me permettrait en cette occasion de " vous délier de votre serment, et je vous " réponds de revenir bientôt vous remercier " de sa part de l'asile que vous m'aurez ac- " cordé." Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'assirent près du poële, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Elisabeth était vêtue selon l'usage des paysannes Tartares, avec un court jupon rouge

relevé sur le côté ; la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons ; un corset étroit et boutonné sur le côté laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches, retroussées jusqu'au coude, ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Elisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir ; mais dans ce plaisir tout était pur, il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui. Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Elisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka ; qu'il avait appris que des loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on

ferait une chasse générale pour les détruire. A cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant: " Vous n'irez point, " j'espère, lui dit-elle, à cette chasse dange- " reuse ; vous n'exposerez pas votre vie, votre " vie, le plus précieux de mes biens !—Hélas! " Phédora, que dites-vous ? reprit Springer " avec un sentiment d'amertume. Qu'est ce " que ma vie ? sans moi seriez-vous ici ? sa- " vez-vous ce qui vous rendrait la liberté, à " vous et à notre enfant ? le savez-vous ?" Sa femme l'interrompit par un cri douloureux: Elisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main, et lui dit: " Mon père, " tu le sais, élevée dans ces forêts, je ne con- " nais point d'autre patrie ; ici, à tes côtés, " ma mère et moi nous vivons heureuses: " mais j'atteste son cœur comme le mien, que " dans aucun lieu de la terre nous ne pour- " rions vivre sans toi, fût-ce dans ta patrie.— " Entendez-vous, M. de Smoloff, répliqua " Springer ; vous croyez que de telles paroles " devraient me consoler, et elles enfoncent au " contraire le poignard plus avant dans mon

" sein : des vertus qui devaient faire ma joie,
" font mon désespoir, quand je pense qu'à
" cause de moi, elles demeureront ensevelies
" dans ce désert ; qu'à cause de moi Elisabeth
" ne sera point connue, ne sera point aimée."
La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots : " O mon père ! me voici entre ma
" mère et toi, et tu dis que je ne serai point
" aimée ?" Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : " Jamais tu ne joui-
" ras de ce plaisir que je te dois, jamais la
" voix d'un enfant adoré ne te fera entendre
" de si douces paroles ; tu vivras seule ici,
" sans époux, sans famille, comme un faible
" oiseau égaré dans le désert. Innocente
" victime, tu ne connais point les biens que
" tu perds ; mais moi qui ne peux plus te les
" donner, j'ai tout perdu." Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois ; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit : " Monsieur,
" dans la triste place qu'occupe mon père,
" vous devez croire que je ne suis pas étran-
" ger au malheur ; souvent j'ai parcouru les

" divers cercles de son vaste gouvernement; " que de larmes j'ai recueillies! que de dou- " leurs solitaires j'ai entendu gémir! J'ai vu, " j'ai vu dans les déserts de l'affreux Bere- " sof, (15) des infortunés qui vivaient sans " amis, sans famille; jamais ils ne recevaient " une tendre caresse, jamais une douce parole " ne réjouissait leur cœur: isolés dans le " monde, séparés de tout, ils n'étaient pas " seulement éxilés, ils étaient malheureux. " — Et quand le ciel t'a laissé ta fille, " interrompit Phédora, d'un ton de reproche " et d'amour, tu dis que tu as tout perdu: si " le ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc?" Springer tressaillit; il prit la main de sa fille, et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux: " Ah! je le sens, je n'ai pas tout perdu."

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des éxilés; Elisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier, ses parents ne l'avai-

ent pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux; elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit elle très vivement: " Ne " reviendrez-vous pas, Monsieur? Ah! pro- " mettez-moi que ce jour-ci n'est pas le der- " nier où j'aurai vu le sauveur de mon père!" Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur, et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. " Mais, Monsieur, continua-t-il, en réclamant " ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien " pour vous? ne serai-je pas assez heureux " pour vous servir? n'avez-vous rien à lui " demander? — Rien, Monsieur, répliqua " Springer d'un air grave."—Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre; et puis s'adressant à Phédora, il lui fit la même question.—" Monsieur, répondit-elle, je vou-

" drais qu'il me donnât la permission d'aller " tous les dimanches entendre la messe à " Saïmka avec ma fille." Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Elisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle; il n'avait plus d'autres pensées. Cette jeune fille, qui lui était apparue la veille dans ce désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination; bientôt, en la voyant auprès de ses parents, son cœur avait été profondement touché; il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être, une sorte de respect l'eut-il empêché de l'aimer: mais cette vivacité avec laquelle Elisabeth avait exprimé le desir de le revoir; cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'éxaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une

mutuelle sympathie avait agi sur Elisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille: mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Elisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ces rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poële, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont

le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Elisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être, où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise: un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protègerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive, ell commença ainsi: " Mon père, permets-moi de " t'adresser une question." Il releva la tête,

immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Elisabeth ; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pouvait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Elisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. " Pourquoi, dit-elle à son époux, pourquoi re-" fuserais-tu de lui confier nos secrets ? est " ce que sa jeunesse t'effraie ? crains-tu que " l'âme d'Elisabeth ne s'afflige jusqu'à la faiblesse, de la grandeur de nos revers ?—Non, " reprit le père, en regardant fixement sa fille, " non, ce n'est pas sa faiblesse que je crains." A ce mot, Elisabeth ne douta pas que son

père ne l'eût comprise ; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. " Mon Dieu, s'écria Springer, " pardonnez mes murmures ; je connaissais " tous les biens que vous m'aviez ravis ; et " non ceux que vous me destiniez ; Elisabeth, " tu as effacé en ce jour douze années d'adver- " sité.—Mon père, répondit-elle, puisqu'on " entend de semblables paroles sur la terre, ne " dis plus qu'il ne s'y trouve pas de bonheur ; " mais parle, réponds-moi, je t'en conjure : " quel est ton nom, ta patrie, tes malheurs ?— " Mes malheurs, je n'en ai plus ; ma patrie, " où je vis près de toi ; mon nom, l'heureux " père d'Elisabeth.—O mon enfant ! inter- " rompit Phédora, je pouvais donc t'aimer da- " vantage ; tu viens de consoler ton père." A ces mots, la fermeté de Springer fut tout-à-fait vaincue ; il serra dans ses bras sa femme et sa fille ; et, les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : " Mon Dieu, " pardonnez, j'étais un ingrat ; pardonnez, ne

" punissez pas." Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : " Mon enfant, je vous promets de vous in- " struire de tout ce que vous desirez savoir ; " mait attendez quelques jours encore, je ne " pourrais vous parler de mes malheurs aujour- " d'hui, vous venez de me les faire oublier."

L'obéissante Elisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer : mais elle l'attendit vainement ; Springer semblait le craindre et le fuir ; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père ; il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement qu'elle allait lui demander : mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Elisabeth au rang qui lui était dû : mais quand il considérait les fatigues inouïes et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût

donné sa vie : mais il ne pouvait risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Elisabeth la conduite qu'elle devait tenir ; elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire : mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler ? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grand obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusques-là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents, que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposeraient à son départ, serait l'impossibilité de lui laisser faire, à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde ; et, pour répondre

d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim: aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du Nord (16), et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne: s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie, leurs troncs robustes et leurs longues pyramides; en vain les bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage: tout est rompu, tout est renversé; les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers

qui se brisent à leur tour, et les vents s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de Janvier, Elisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes ; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle de bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Elisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle, atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce sentiment qu'on nommera

superstitieux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule sait entendre ; ce sentiment, dis-je, inspirait à Elisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk ; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka ; mais loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière,

le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur: mais en s'avançant vers la demeure d'Elisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sentait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter, que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensée d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Elisabeth; elle n'y était point: il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il de-

meurait faiblement touché de ce qu'il entendait ; il répondait à peine, et le nom d'Elisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret ; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour, dont sa fille était l'objet, flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et craignant seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus tôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. " Elisabeth ! que va devenir mon Elisabeth !" s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille ; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence ; les arbres se rompaient de tous côtés. il y allait de la vie à traverser la forêt. Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre ;

fl ne put y réussir: le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie: il était heureux de le braver pour Elisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt: " De quel côté irons-nous ?" demande Smoloff.—" Vers " la grande lande, reprend Springer: c'est là " qu'elle va tous les jours, j'espère qu'elle se " sera réfugiée dans la chapelle." Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre, ils marchent avec la même intrépidité, s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux, et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt, mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Elisabeth se serait réfugiée: mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les

planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas; il entre le premier, il voit...est-ce un songe? il voit Elisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Elisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie: "Ah! "je le savais bien que tu veillais sur moi." Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. "Malheureuse enfant, "lui dit-il, dans quelles angoisses tu nous a "jeté, ta pauvre mère et moi!—Mon père, "pardonne-moi ses larmes, répond Elisabeth,

" et allons les essuyer." Elle se lève et voit Smoloff. " Ah! dit-elle avec une douce su-
" prise, tous mes protecteurs veillaient donc
" sur moi: Dieu, mon père, et vous." Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. " Imprudente! reprend Springer,
" tu parles d'aller retrouver ta mère, sais-tu
" seulement si le retour est possible, et si ta
" faiblesse résistera à la violence de la tem-
" pête, quand M. de Smoloff et moi n'y avons
" échappé que par miracle?—Essayons, ré-
" pond-elle: j'ai plus de force que tu ne
" crois; je suis bien aise que tu t'en assures,
" et que tu voies toi-même ce que je puis
" faire pour consoler ma mère." En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff: tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leur vastes manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne peut s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chan-

celer Elisabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils moments il ne craint point pour celle d'Elisabeth, il est sûr de la sauver : dans l'éxaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité ; le vent tombe et s'apaise ; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Elisabeth dégage son bras ; elle veut marcher seule ; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs ; elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père ; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter ; elle fait sécher ses bottes de poil

d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Elisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent qu'il est impossible d'aimer Elisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille, tient un bonheur presqu'aussi grand, celui d'être le fils de Phédora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Elisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla: " Quoi! " lui dit-elle, ne vous reverrai-je plus?—Ah! " répond-il, avec une grande vivacité, tant que " je serai libre, et aussi long-temps que vous " habiterez ces déserts, je ne quitte plus " Saïmka: je vous verrai dans la forêt, dans " la plaine, sur les bords du fleuve; je vous " verrai partout." Il s'arrête subitement, sur-

pris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime, mais il n'a point été compris par Elisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets ; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Elisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré ; depuis leur exil, c'était la première fois qu'il restait seul dans sa chaumière : mais il sut dérober son émotion à leur yeux, et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte ; la jeune paysanne Tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. Et entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles ; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se

prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet, et si ceux d'Elisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde, et qui tenait de l'extase; elle n'avait jamais entendu rien de pareil; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique; alors seulement Elisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout a quelques pas, le dos appuyé contre un pillier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son

père; elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance. Smoloff fut ému; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt; elle y consentit avec joie: c'était un moyen de retrouver plutôt son époux; mais Elisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff: dans un traîneau cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, la repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement? Cependant allait elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur; déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas aller plus loin. Cependant, ne

pouvant se résoudre à quitter sitôt Elisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac ; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première ; en lui donnant la main il lui dit : " Ne venez-vous pas vous promener ici quelque-" fois ?" Elisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée : " Non " pas ici ; mais demain, demain, dans la petite " chapelle de la plaine." Elle venait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas : elle croyait n'avoir parlé que pour son père ; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Elisabeth ? Et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur ?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité

de l'innocence qu'Elisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide; elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige; mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs: mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Elisabeth. Elle entre dans la chapelle; Smoloff n'y est point encore: ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place. En ce moment, ni les faiblesses ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Elisabeth; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne; mais Elisabeth venait

de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir, peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante : " Ah ! " Monsieur, lui dit-elle, avec quelle impati- " ence je vous attendais !" Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme qu'il est aimé ; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps : " Monsieur Smoloff, s'écrie-t-elle, écoutez- " moi ; j'ai besoin de vous pour sauver mon " père, promettez-moi votre appui." Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Elisabeth. Il tombe à genoux ; elle croit que c'est devant Dieu : non, c'est devant elle ; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : " Depuis que j'ai com- " mencé à me connaître, mes parents ont été " ma seule pensée, leur amour mon unique " bien, leur bonheur le but de ma vie entière. " Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les

" secourir, et il ne vous a envoyé ici que pour " m'aider à remplir ma destinée. M. de " Smoloff, je veux aller à Pétersbourg de- " mander la grâce de mon père." Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet ; elle se hâta d'ajouter : " Je ne pour- " rais vous dire moi-même depuis quel temps " cette pensée est entrée dans mon esprit ; il " me semble que je l'ai reçue avec la vie, que " je l'ai sucée avec le lait ; elle est la première " dont je me souvienne, elle ne m'a jamais " quittée : je m'endors, je m'éveille, je respire " avec elle ; c'est elle qui m'a toujours occu- " pée auprès de vous ; c'est elle qui m'amène " ici ; c'est elle qui m'inspire le courage de " ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni la " mort, ni les rebuts ; c'est elle qui me ferait " désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient " de ne pas partir. Vous voyez, M. de Smo- " loff, qu'il serait inutile de me combattre, et " que de pareilles résolutions ne peuvent être " ébranlées." Pendant ce discours, les ten- dres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies ; mais il goûtait jusqu'à

l'ivresse le sentiment de l'admiration ; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. " Ah ! lui dit-il, heureux, mille fois " heureux que vous m'ayez choisi pour vous " entendre, pour vous aider ; mais vous ne " connaissez point tous les obstacles . . . . — " Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, " et il n'y a peut-être que vous au monde qui " puissiez les lever.—Parlez, parlez, lui dit-" il, impatient d'obéir : que pouvez-vous de-" mander qui ne soit au-dessous de ce que je " voudrais faire ?—Ces obstacles, les voici, " répondit Elisabeth : j'ignore la route que je " dois prendre, et je ne suis pas sûre que ma " fuite ne nuise pas à mon père ; il faut donc " que vous m'indiquiez mon chemin, les villes " que je trouverai sur mon passage, les mai-" sons hospitalières qui recueilleront ma mi-" sère, le moyen le plus sûr de faire passer " ma requête à l'empereur ; mais, avant tout, " il faut que vous me répondiez que votre " père ne punira pas le mien de mon absence." Smoloff en répondit. — " Mais Elisabeth,

" ajouta-t-il, savez-vous à quel point l'empe-
" reur est irrité contre votre père? savez-
" vous qu'il le regarde comme son plus mortel
" ennemi?—J'ignore, dit-elle, de quel crime
" on peut l'accuser; je ne connais encore ni
" son vrai nom, ni sa patrie, mais je suis sûre
" de son innocence.—Quoi! répartit Smoloff,
" vous ne savez point quel était le rang de
" votre père, ni le nom que vous lui rendrez?
" —Non, je ne le sais point, répondit-elle.—
" O fille étonnante! s'écria-t-il, pas un mou-
" vement d'orgueil, de vanité dans ton dé-
" vouement; tu ne sais point ce que tu vas
" reconquérir: tu n'as pensé qu'à tes parents;
" mais qu'est-ce que la grandeur de ta nais-
" sance devant celle de ton âme? qu'est ce
" auprès de tes sentiments que le nom des..?
" — Arrêtez, interrompit-elle vivement; ce
" secret est celui de mon père, et je ne dois
" l'apprendre que de lui.—Elle a raison, ré-
" partit Smoloff dans une sorte d'enthousi-
" asme; rien n'est assez bien pour elle quand
" elle peut encore faire mieux." La jeune
fille reprit la parole pour lui demander quand

il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route. " Je vais y travailler, " lui dit-il ; mais, Elisabeth, croyez-vous que " vous puissiez traverser les trois mille cinq " cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim " de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans " secours ?—Ah ! s'écria-t-elle en se prosternant devant l'autel, celui qui m'envoie au " secours de mes parents ne m'abandonnera " pas." Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : " Il " est impossible que vous songiez à une telle " entreprise avant les beaux jours ; maintenant elle serait impraticable. Voici la " saison où les traînages vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les " forêts humides de la Sibérie ; je vous reverrai dans quelques jours, Elisabeth ; alors " seulement je pourrai vous dire tout ce que " je pense d'un projet qui m'a trop ému pour " que j'aie pu le juger. Je retournerai à Tobolsk, je veux parler à mon père . . . Mon " père est le meilleur des hommes ; il y aurait " bien plus d'infortunés ici s'il n'y comman-

" dait pas. Les grandes actions plaisent à " son cœur : il n'est pas libre de vous aider, " son devoir le lui défend ; mais, je vous le " jure, il ne punira pas votre père d'avoir " donné le jour à une fille si vertueuse. Ah ! " qu'il s'enorgueillerait au contraire de vous " nommer la sienne ! Elisabeth, pardonnez, " c'est malgré moi que mon cœur se déclare : " je sais bien qu'il ne peut y avoir de place " dans le vôtre pour un autre sentiment que " pour celui qui l'occupe, je n'attends donc " rien ; mais, s'il vient un jour où vos parents " rendus à leur patrie soient heureux, et " vous tranquille, souvenez-vous alors que " dans ces déserts Smoloff vous vit, vous " aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et " pauvre avec Elisabeth, fille d'un exilé, à " tous les honneurs que le monde pourrait lui " offrir." Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix : lui même s'étonne d'une si extraordinaire émotion ; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant, Elisabeth est demeurée immo-

bile ; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit : peut-être que si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé ; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle : mais, tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidèle à sa pieuse passion ; pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Elisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances ; cependant, une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre, une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit : " Elisabeth, vous " aurais-je offensée ? ah ! j'atteste ce Dieu ici " présent, que s'il y a de l'amour dans mon " cœur, il n'y a pas moins de respect ; il sait " que, si vous me l'ordonnez, je puis me taire " et mourir : comment donc, Elisabeth, pour- " rais-je vous avoir offensée ?—Vous ne m'avez

" point offensée, répondit-elle avec douceur ;
" mais je ne suis venue ici que pour vous
" parler en faveur de mes parents : mainte-
" nant que vous m'avez entendue, je n'ai plus
" rien à vous dire, et je vais les retrouver.—
" Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir :
" en m'associant à lui, tu m'as rendu digne
" de toi ; et loin de jamais songer à t'en écar-
" ter, même dans ma plus secrète pensée, je
" ne vais m'occuper que de t'aider à le rem-
" plir."

Alors il lui promit de lui remettre le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'éxécution de son projet ; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Elisabeth suivit sa mère avec joie à Saïmka ; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point ; Elisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de

Smoloff n'était pas dans l'église ; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Elisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers desirs semblait toujours fuir de devant elle, au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk ? et alors quel serait son recours ? Cette pensée la poursuivit tout le jour ; et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer, du moins sans contrainte, à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : " Ecoute la sollicitude qui " pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué " le changement de notre Elisabeth ? Près de " nous elle est pensive : le nom de Smoloff

" la fait rougir, son absence l'inquiète; ce " matin à l'église elle était préoccupée, ses " regards erraient de tous côtés; je l'ai en- " tendue demander si Smoloff n'était point à " Saïmka, et elle est devenue pâle comme la " mort, quand on lui a dit qu'il était parti " pour Tobolsk. O Stanislas! je m'en sou- " viens, dans ces jours qui précédèrent celui " où je devins ton heureuse épouse, c'est ainsi " que je rougissais quand on me parlait de " toi; c'est ainsi que mes yeux te cherchaient " partout, et qu'ils se remplissaient de larmes " quand ils ne te rencontraient pas... Hélas! " ces symptômes d'un amour qui ne devait " point finir, comment ne les verrais-je point " avec terreur dans l'âme de ma fille? elle " n'est pas destinée à être heureuse comme sa " mère. — Heureuse, reprit Springer avec " amertume! heureuse dans le désert, dans " l'éxil!—Oui, dans le désert, dans l'éxil, in- " terrompit vivement Phédora, heureuse par- " tout où l'on aime." Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, re- venant à la première pensée qui l'occupait,

elle dit : " Je crains que mon Elisabeth n'aime " le jeune Smoloff; toute charmante qu'elle " est, cependant il ne verra en elle que la " fille d'un pauvre éxilé ; il la dédaignera, et " mon unique enfant, née de mon sang, nour- " rie de mon lait, mourra comme sa mère " avec son amour . . . ."

En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit : " Phé- " dora, ma bienaimée, calme tes craintes ; j'ai " étudié aussi notre Elisabeth ; peut-être ai- " je vu plus avant que toi dans son âme ; une " autre pensée que celle de Smoloff l'occupe " toute entière, j'en suis sûr ; je suis sûr aussi " que si nous la voulions donner à Smoloff, il " ne la dédaignerait point, même dans ce dé- " sert, et ce sentiment le rendrait digne de " l'obtenir, si jamais . . . . Non, Elisabeth ne " restera pas toujours dans ce désert, elle ne " demeurera pas inconnue, elle ne sera pas " malheureuse, cela est impossible : tant de " vertus sur la terre annoncent une justice " dans le ciel ; tôt ou tard elle se montrera."

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages ; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Elisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y trouver Smoloff. Ce fut en vain : il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent ; elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée ; et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges, les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure, l'aubépine épanouissait ses grosses houpes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise (17) cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nuées de merles noirs s'abattaient par

troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa hupe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps prématuré semblait s'annoncer à la Sibérie, et Elisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre, si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer, s'occupait à labourer son jardin; assise près de lui, Elisabeth le regardait en silence; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne cherchait plus cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté

qui lui faisait desirer de ne connaître les malheurs de ses parents, que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre: Je vais tout vous rendre. Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer: ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les éxagérera encore. Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accor-

der l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit: " Elisabeth, qu'as-tu? que veux-" tu? Ah! si ton cœur est déchiré, pleure " du moins dans le sein de ton père.—Mon " père, répond-elle, ne me retiens plus ici; " tu sais que je veux partir: permets-moi de " partir; je le sens, c'est Dieu lui-même qui " m'appelle . . . ." Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt: " M. de Smoloff, leur " dit-elle, voici M. de Smoloff." Elisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant: " Tu " le vois bien, c'est Dieu lui-même qui m'ap-" pelle; il envoie celui qui peut m'ouvrir les " chemins, il n'y a plus d'obstacles. O mon " père! ton heureuse fille brisera ta chaîne." Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant: " Viens, ma mère, il est revenu, M. de Smo-" loff est ici." Elles entrent dans leur cham-" bre, et y trouvent un homme de cinquante

" ans, en habit d'uniforme, et suivi de plu-
" sieurs officiers. La mère et la fille s'arrê-
" tent avec surprise. " Voici M. de Smoloff,
" leur dit la jeune Tartare." A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Elisabeth, l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble; heureuse, si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit: " Mon-
" sieur, depuis que la prudence de la cour de
" Russie a cru devoir vous envoyer ici, voici
" la première fois que je viens visiter ce cer-
" cle éloigné; ce devoir m'est doux, puisqu'il
" me permet de montrer à un illustre proscrit
" toute la part que je prends à son infortune;
" je gémis que ce même devoir me défende
" de le secourir et de le protéger."

—" Je n'attends rien des hommes, Mon-
" sieur, interrompit froidement Springer; je
" ne veux point de leur pitié, et je n'espère
" rien de leur justice: heureux dans mon
" malheur de ce qu'ils m'ont placé aussi loin
" d'eux, je passerai mes jours dans ces déserts,
" sans me plaindre.—Ah! Monsieur, reprit
" le gouverneur avec émotion, pour un homme
" comme vous, vivre loin de sa patrie est un
" affreux destin!—Il en est un plus affreux
" encore, Monsieur le gouverneur, répartit
" Springer, c'est de mourir loin d'elle." Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Elisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde longtemps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut;

son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait, ne pouvait ressembler qu'à Elisabeth. " Mademoiselle, lui " dit-il, mon fils vous a connue; vous lui " avez laissé des souvenirs ineffaçables.— " Vous a-t-il dit, Monsieur, qu'elle lui devait " la vie de son père, interrompit vivement " Phédora?—Non, Madame, répondit le gou- " verneur; mais il m'a dit qu'elle donnerait " la sienne pour son père et pour vous.—Elle " la donnerait, reprit Springer, et cette ten- " dresse est le seul bien qui nous reste, le " seul que les hommes ne pourront jamais " nous ravir."

Le gouverneur détourna la tête avec émotion: après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Elisabeth.—" Made- " moiselle, il y a deux mois que mon fils, " étant à Saïmka, reçut l'ordre de l'empereur " de partir sur-le-champ, pour rejoindre l'ar- " mée qui se rassemblait en Livonie; il fallut " obéir sans délai. Avant de me quitter, il " me conjura de vous faire passer une lettre: " cela était impossible. Je ne pouvais, sans

" me compromettre, en charger personne ; je " ne pouvais que vous la donner moi-même : " la voici." Elisabeth la prit en rougissant ; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : " Heureux le père, heureuse la " mère dont la fille ne leur cache que de " semblables secrets !" Alors il rappela sa suite, et, devant elle, il dit à Springer : " Mon- " sieur, les ordres de mon souverain me pres- " crivent toujours de vous empêcher de re- " cevoir personne ici ; cependant, je suis in- " formé que de pauvres missionnaires, reve- " nant des frontières de la Chine, doivent " traverser ces montagnes ; s'ils viennent " frapper à votre cabane, et vous demander " pour une nuit l'hospitalité, il vous sera per- " mis de la leur donner."

Quand le gouverneur fut parti, Elisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. " Ma fille, lui dit Sprin- " ger, si tu attends de ta mère et de moi la " permission de lire ce papier, nous te la don- " nons." Alors, d'une main tremblante, Eli- sabeth brisa le cachet de la lettre, la parcou-

rut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. " Le moment est venu, leur dit-elle; tout " favorise mes projets: la Providence m'ou- " vre une route sûre, le ciel m'approuve et " bénit mes intentions. O mes parents! ne " les approuverez-vous pas, ne les bénirez- " vous pas comme lui?"

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria: " Elisa- " beth, quel est donc ce mystère, et que " contient ce papier?" Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir: " O ma mère! pardonne, lui dit-elle, je trem- " ble de parler devant toi; tu n'as rien de- " viné, ta douleur m'épouvante: c'est main- " tenant l'unique obstacle, c'est le seul devant " lequel je recule.... Ah! permets que je " ne m'explique que devant mon père; tu " n'es pas préparée comme lui.... —Non, " ma fille, interrompit Springer, ne fais point

" ce que l'exil et le malheur n'ont pu faire, ne " nous sépare pas. Viens, ma Phédora, viens " contre le cœur de ton époux, et si tu as " besoin de force pour les paroles que tu vas " entendre, il te prêtera toute la sienne." Phédora, éperdue, et se voyant comme menacée par la foudre, sans savoir de quelle main elle allait partir, répondit avec effroi: " Stanislas, que veut dire ceci? n'ai-je point " soutenu tous nos revers avec courage? je " n'en manquerai point, ajouta-t-elle, en serrant fortement contre son cœur son époux " et sa fille; je n'en manquerai point contre " tous ceux qui m'atteindront entre vous " deux." Elisabeth voulut répondre; sa mère ne le permit pas. " Ma fille, s'écria-t-" elle avec un accent déchirant, demande-moi " ma vie, mais ne me demande pas de t'éloi-" gner d'ici." Ces mots disaient qu'elle avait tout deviné; il ne s'agissait plus de lui rien apprendre, mais de la déterminer: baignée de larmes, et tremblante devant la douleur de sa mère, Elisabeth, d'une voix entrecoupée, laissa seulement échapper ces mots: " Ma

" mère, pour le bonheur de mon père, si je te " demandais quelques jours?—Non, pas un " seul jour, interrompit sa mère éperdue : quel " horrible bonheur pourrait s'acheter au prix " de ton absence! non, pas un seul jour. O " mon Dieu! ne permettez pas qu'elle me le " demande." Ces paroles anéantirent les forces d'Elisabeth : hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant : " Repose-toi ici avec " confiance, car ce soutien-là ne te manquera " jamais." Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

" Un de mes plus vifs regrets, en quittant " Saïmka, Mademoiselle, a été de ne pouvoir " vous instruire de l'obligation rigoureuse qui " me forçait à m'éloigner de vous : je ne pou- " vais vous aller voir, vous écrire, ni vous " envoyer les explications que vous m'aviez

" demandées, sans contrevenir aux ordres de " mon père, et sans compromettre sa sûreté ; " peut-être l'eusse-je fait sans l'exemple que " vous veniez de me donner : mais quand je " venais d'apprendre auprès de vous tout ce " qu'on doit à son père, je ne pouvais pas " risquer la vie du mien. Cependant, je l'a- " voue, je n'aime pas mon devoir comme vous " aimez le vôtre, et je suis revenu à Tobolsk " le cœur déchiré. Mon père m'apprend " qu'un ordre de l'empereur m'envoie à mille " lieues d'ici, et qu'il faut obéir à l'instant : je " vais partir, Elisabeth, vous ne savez point " ce que je souffre. Ah ! je ne demande " point au ciel que vous le sachiez jamais ; il " ne peut être juste qu'autant que vous serez " heureuse.

" J'ai ouvert mon cœur à mon père : je " vous ai fait connaître à lui ; j'ai vu couler " ses larmes quand je lui ai dit vos projets ; " je crois qu'il veut vous voir, et qu'il ira ex- " près cette année visiter le cercle d'Ischim. " En attendant, s'il le peut, il vous fera par- " venir cette lettre. Elisabeth, je pars plus

" tranquille, puisque je vous laisse sous la " protection de mon père. Cependant, je " vous en conjure, n'en usez point pour partir " avant mon retour ; j'espère revenir à To- " bolsk avant un an ; c'est moi qui vous con- " duirai à Pétersbourg, c'est moi qui vous " présenterai à l'empereur, c'est moi qui veil- " lerai sur vous pendant ce long voyage : ne " craignez point mon amour, je n'en parlerai " plus, je ne serai que votre ami, que votre " frère ; et, si je vous sers avec toute la viva- " cité de la passion, je jure de ne vous parler " jamais qu'un langage pur comme l'innocence, " comme les anges, comme vous."

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

" Non, Mademoiselle, ce n'est point avec " mon fils que vous devez partir ; je ne doute " point de son honneur ; mais le vôtre doit " être à l'abri de tout soupçon. En allant " montrer à la cour de Russie des vertus trop " touchantes pour n'être pas couronnées, il " ne faut pas risquer de faire dire que vous " avez été conduite par votre amant, et flétrir

" ainsi le plus beau trait de piété filiale dont " le monde puisse s'honorer. Dans votre " situation, il n'y a de protecteurs dignes de " votre innocence, que Dieu et votre père: " votre père ne peut vous suivre, Dieu ne " vous abandonnera pas. La religion vous " prêtera son flambeau et son appui; aban- " donnez-vous à elle; vous savez à qui j'ai " permis l'entrée de votre cabane. En vous " remettant ce papier, je vous rends déposi- " taire de mon sort: car si une pareille lettre " était connue, si on pouvait se douter que " j'aie favorisé votre départ, je serais à jamais " perdu; mais je ne suis pas même inquiet: " je sais à qui je me confie, et tout ce qu'on " doit attendre de la force et de la vertu d'une " fille qui s'apprête à dévouer sa vie à son " père."

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait: mais la tendre mère ne voyait que son départ; pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux

au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Elisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit: " O mes parents! laissez-moi vous par-" ler ainsi: ce n'est que dans une humble " attitude qu'on doit demander la plus grande " de toutes les félicités. J'ose aspirer à celle " de vous rendre votre liberté, votre bonheur, " votre patrie; depuis plus d'une année, voilà " quel est l'objet de mes plus chères espéran-" ces! j'y touche enfin, et vous me défendriez " de l'atteindre: Ah! s'il est un bien au des-" sus de celui que je vous demande, refusez-" moi, j'y consens; mais s'il n'en est pas . . ." Emue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put achever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria: " Seule, à " pied, sans secours! non je ne le puis, je ne " le puis. Ma mère, reprit vivement Elisa-" beth, je t'en conjure, ne repousse pas mes " vœux. Si tu savais depuis combien de " temps je nourris mon projet et toutes les " consolations que je lui dois! Aussitôt que

" mon âge me permit de comprendre vos in-
" fortunes, je me promis de consacrer ma vie
" à vous en délivrer. Heureux jour que
" celui où je me promis de servir mon père!
" heureux espoir qui me soutenait quand je
" le voyais pleurer!... Ah! que de fois,
" étant témoin de vos muets chagrins, j'au-
" rais été consumée d'une mortelle tristesse,
" si je n'avais pas pu me dire: moi, moi, je
" leur rendrai ce qu'ils regrettent....! Mes
" parents, si vous m'arrachez cette espérance,
" vous m'arrachez la vie. Privée de cette
" pensée, où toutes mes autres pensées venai-
" ent aboutir, je ne verrai plus de but à mon
" existence, et mes jours s'éteindront dans la
" langueur... Oh! pardonnez si je vous
" afflige; non, si vous me retenez ici, je ne
" mourrai pas, puisque ma mort serait pour
" vous un malheur de plus; mais permettez-
" moi d'être heureuse. Ne dites pas que mon
" entreprise est impossible; elle ne l'est pas,
" mon cœur vous en répond; il trouvera des
" forces pour aller demander justice, et des
" paroles pour vous la faire obtenir: il ne

" craint rien, ni les fatigues, ni les obstacles;
" ni les mépris, ni la cour, ni les rois; il ne
" craint que votre refus . . . .—Laisse, laisse,
" Elisabeth, interrompit Springer, je ne me
" connais plus, tu bouleverses mon âme; jus-
" qu'à ce jour elle n'avait point reculé devant
" une belle action, et des vertus supérieures à
" son courage ne s'étaient point présentées à
" elle . . . Je ne croyais pas être faible; ô ma
" fille! tu viens de m'apprendre que je le
" suis: non, je ne puis consentir à ce que tu
" veux." Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains de sa fille entre les siennes et lui dit: " Ecoute-moi, Elisabeth; si ton père est
" faible, tu peux bien permettre à ta mère de
" l'être aussi, pardonne-lui de ne pouvoir se
" résoudre à te laisser déployer tant de ver-
" tus. Etrange situation, où une mère de-
" mande à sa fille d'être moins vertueuse;
" mais ta mère te le demande, elle ne te l'or-
" donne point, car en t'élevant au-dessus de
" tout, tu as mérité de ne plus recevoir d'or-
" dres que de toi-même.—Ma mère, reprit
" Elisabeth, les tiens me seront toujours sa-

" crés ; si tu me demandes de rester ici, j'es-
" père avoir la force de t'obéir ; mais puisque
" mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer
" qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le
" fruit d'un moment d'enthousiasme, mais de
" longues années de méditation : il s'appuie
" autant sur des raisons solides que sur les
" plus tendres sentiments. Existe-t-il un
" autre moyen d'arracher mon père à l'éxil ?
" Depuis douze ans qu'il languit ici, quel ami
" a pris sa défense ? et quand il s'en trouve-
" rait un qui l'osât, oserait-il parler comme
" moi ? serait-il inspiré par un semblable
" amour ? . . Oh ! laissez-moi toujours croire
" que Dieu n'a donné qu'à votre unique en-
" fant le pouvoir de vous rendre au bonheur,
" et ne vous opposez pas à l'auguste mission
" que le ciel a daigné lui confier. Dites-moi,
" que trouvez-vous donc de si effrayant dans
" mon entreprise ? Est-ce mon absence ?
" Mais ne vous ai-je pas entendus gémir sou-
" vent ensemble d'un éxil qui vous empêchait
" de me donner un époux ? Un époux, ô mes
" parents ! ne m'aurait-il pas séparée de vous

" aussi? Des dangers? il n'y en a point: les " hivers de ce climat m'ont accoutumée à la " rigueur des saisons, et mes courses dans " nos landes, à la fatigue d'une longue marche. " Avez vous peur de ma jeunesse? elle sera " mon appui: on vient au secours de tout ce " qui est faible. Enfin, redoutez-vous mon " inexpérience? je ne serai pas seule: rap- " pelez vous les paroles et la lettre du gouver- " neur. S'il permet à un pauvre missionaire " de se reposer sous notre toit, c'est pour me " donner un guide et un protecteur. Vous " le voyez, tout est prévu, il n'y a point de pé- " ril, il n'y a plus d'obstacles, et rien ne me " manque que votre consentement et votre " bénédiction...—Et ton pain, tu le mendie- " ras, répondit Springer avec amertume? les " aïeux de ta mère, qui régnèrent jadis dans " ces contrées; les miens, qui se sont assis " sur le trône de Pologne, verront l'héritière " de leur nom parcourir, en demandant l'au- " mône, cette Russie qui a fait de leurs roy- " aumes des provinces de son empire!—Si " tel est le sang d'où je sors, reprit Elisabeth

" avec une modeste surprise, si je descends
" des rois, et que deux couronnes aient été
" sur le front de mes aïeux, j'espère me mon-
" trer digne et d'eux et de vous, et ne point
" avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la
" misère ne l'avilira point. Pourquoi la fille
" des Séids et de Sobieski rougirait-elle
" d'avoir recours à la charité de ses sembla-
" bles? tant de grands hommes précipités du
" faîte des honneurs l'ont implorée pour eux-
" mêmes! plus heureuse qu'eux tous, je ne
" l'implorerai que pour servir mon père."

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnait à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer: il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. " O ma Phédora! s'écria-t-il, en
" serrant les mains de son épouse, la laisse-
" rons-nous mourir ici, la priverons-nous du
" bonheur de donner le jour à des enfants qui

" lui ressemblent? Prends courage, ma bien-
" aimée; et puisqu'il n'existe nul autre moyen
" de la rendre à ce monde dont elle sera la
" gloire, laissons la partir." Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité: " Non, non, je ne
" la laisserai pas partir; en vain mon époux
" le demande, je saurai lui résister. Quoi!
" j'exposerais la vie de mon enfant! je laisse-
" rais partir mon Elisabeth, pour apprendre
" un jour qu'elle a péri de froid et de misère
" dans d'affreux déserts, pour vivre sans elle,
" pour la pleurer toujours! voilà ce qu'on ose
" exiger d'une mère! O Stanislas! devais-tu
" m'apprendre qu'il est un sacrifice que je ne
" puis te faire, et une douleur dont tu ne me
" consolerais pas?" En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria: " Ma fille, si votre mère n'y peut
" consentir, vous ne partirez pas.—Non, ma
" mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas,
" lui dit Elisabeth, en l'accablant des plus

" touchantes caresses ; je t'obéirai toujours. " Mais peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi " ce que tu as refusé à mon père ; viens le " prier avec moi, ma mère : demandons-lui " ensemble ce que nous devons faire : c'est la " lumière qui guide et la force qui soutient : " toute vérité vient de là, et toute résignation " aussi !"

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire ; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir, sans en montrer la récompence ; cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections, mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes ; il lui apprit quelles funestes guerres

avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires.—" Mon seul crime, ma fille, " lui dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et " de n'avoir pu supporter son asservissement. " Ses plus grands monarques étaient du même " sang que moi; je pouvais moi-même être " appelé au trône, et je devais bien mon " amour et ma vie au pays dont je tirais toute " ma gloire; je l'ai servi comme je le devais; " seul, à la tête d'une poignée de nobles Po- " lonais, je l'ai défendu jusqu'à la dernière " extrémité contre les trois grandes puissances " qui s'avançaient pour l'envahir; et, lors- " qu'accablé par le nombre de nos ennemis, " sous les murs de Varsovie, à la vue de cette " vaste capitale livrée aux flammes et au pil- " lage, il a fallu céder, et se soumettre à la " tyrannie, au fond de mon âme je résistais " encore. Humilié d'être toujours dans ma " patrie, et de n'en plus avoir, partout je " cherchais des armes, partout je cherchais " des alliés qui m'aidassent à rendre à la Po- " logne son existence et son nom. Vains

" efforts, tentatives inutiles, chaque jour rivait
" davantage des chaînes que mes faibles mains
" ne pouvaient ébranler. Les terres de mes
" aïeux étaient dans la partie tombée sous la
" domination de la Russie, j'y vivais avec Phé-
" dora, heureux, mille fois heureux, si le joug
" de l'étranger n'avait pas pesé sur mon front.
" Mes plaintes peu mesurées, et surtout les
" nombreux mécontents qui se rassemblaient
" chez moi, inquiétèrent un monarque absolu
" et soupçonneux. Un matin, je fus arraché
" de ma maison, des bras de ma femme, des
" tiens, ma fille : tu n'avais alors que quatre
" ans, et tes larmes ne coulaient sur ton mal-
" heur, que parce que tu voyais pleurer ta
" mère. Je fus traîné dans les prisons de
" Pétersbourg ; Phédora m'y suivit : la per-
" mission de s'y enfermer avec moi fut la
" seule grâce qu'elle put obtenir. Nous
" vécûmes près d'une année dans ces affreux
" cachots, privés d'air, presque du jour, mais
" non pas d'espérance. Je ne pouvais croire
" qu'un monarque juste n'excusât pas un ci-
" toyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie,

" et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je " lui donnais de demeurer soumis; j'avais " trop bien présumé des hommes, je fus jugé " sans être entendu, et éxilé pour la vie en " Sibérie. Ma fidèle compagne ne m'aban- " donna point, et je dois dire qu'en m'accom- " pagnant ici, elle avait l'air d'écouter plus " encore son cœur que son devoir; si j'eusse " été envoyé, dans les ténèbres glacés de l'af- " freux Beresof, dans les solitudes perdues du " lac Baïkal ou du Kamchatka [18], je n'y aurais " pas été seul encore; il n'est point de désert, " il n'est point d'antre si sauvage où ma Phé- " dora ne m'eût suivi: oui, je le veux croire, " c'est à ses vertus, c'est à son dévouement si " généreux que j'ai dû un éxil plus humain. " O mon enfant! s'il y a eu quelques douceurs " dans ma vie, c'est à ta mère que je le dois, " et s'il y a eu du malheur dans la sienne, je " n'en dois accuser que moi.—Du malheur! " mon père, lui-dit Elisabeth, et tu l'as tou- " jours aimée." A ces mots, Springer recon- nut le cœur de Phédora, et vit bien, qu'ainsi que sa mère, Elisabeth auprès d'un époux

pourrait ne pas être malheureuse dans l'éxil. " Ma fille, répondit-il, en lui remettant la " lettre du jeune Smoloff, qu'il avait gardée " depuis la veille, si je dois un jour à ton zèle " et à ton courage des biens que je ne désire " plus que pour t'en accabler, au sein de la " prospérité, cette lettre te rappellera nos " bienfaiteurs ; ton cœur, Elisabeth, doit être " reconnaissant, et l'alliance de la vertu peut " honorer le sang des rois." La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : " Le sou- " venir de celui qui t'a servi, ne sortira ja- " mais de là."

Durant quelques jours, on ne parla plus du voyage d'Elisabeth ; sa mère n'y avait pas consenti encore, mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût elle jamais trouvé la force de dire à sa fille : *tu peux partir*, si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche

soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre; à l'instant Phédora s'écrie: " Ah! mon Dieu, mon Dieu, " voilà celui qu'on nous a annoncé, celui qui " vient enlever mon enfant." Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionaire entre: une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme: aussi, porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

" Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec " joie; la bénédiction de Dieu est sur cette " pauvre cabane; je sais qu'il y a ici des " richesses plus précieuses que les perles et " l'or: je viens vous demander une nuit de " repos." Elisabeth s'empressa de lui ap-

procher un siége. " Jeune fille, lui dit-il, vous " vous êtes bien hâtée dans le chemin de la " vertu, et dès les premiers pas, vous nous avez " laissés loin derrière vous." Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora: " Mère, chrétienne, lui dit-il, pourquoi pleu- " rez-vous? le fruit de vos entrailles n'est-il " pas béni? Ne pouvez-vous pas aussi vous " dire heureuse entre toutes les femmes? Si " vous versez des larmes parce que la vertu " vous sépare de votre enfant pour un peu de " temps, que feront les mères qui se voient " arracher les leurs par le vice, et qui les per- " dent pour l'éternité?—O mon père! si je " ne devais plus la revoir! s'écria la mère " désolée.—Vous la reverriez, reprit-il vive- " ment, dans le ciel qui est déjà son partage; " mais vous la reverrez aussi sur terre: les " fatigues sont grandes, mais Dieu la sou- " tiendra; *il mesure le vent à la laine de* " *l'agneau.*" Phédora courba la tête avec résignation. Springer n'avait pas dit un mot encore; il ne pouvait parler, son cœur se déchi- rait: et Elisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour

n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer : mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an entier se passera avant que je retrouve de si douces joies : alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle ; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah ! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presqu'une moitié du monde ?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait ; mais la gaîeté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait

avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie: aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui recontraient toujours justes. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer, mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et, par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du malheur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser

jamais, à la conversion de barbares, qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux ? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissanes, et plus encore par ses vertus : il avait vécu parmi les sauvages, dont il avait adouci les mœurs ; il avait réuni des hordes errantes, qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah ! ces gens-là ne disaient point du mal des missions ; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une religion sévère et tyrannique ; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux ? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible ?

ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans de l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être déjà dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsqu' après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de

la Soongorie, qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples Européens : mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là ; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice !

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Elisabeth se leva : elle s'approcha doucement de la porte du père Paul ; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle lui demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne pas attendre plus loin que l'aube prochaine

pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie ; touchante histoire, qui n'était composée que de sa tendresse pour ses parents ! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff ; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit ; il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient ; mais un cœur comme celui d'Elisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain ; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frémissement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Elisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adres-

ser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit: " Elisa- " beth, si le temps est beau demain, vous " monterez dans votre petite nacelle avec " votre père, pour aller pêcher quelques " poissons dans le lac." Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement: " Ma fille, avez vous entendu l'ordre de " votre mère? demain vous viendrez avec " moi." La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse: " Demain vous consolerez ma mère." Springer pâlit: c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre; car le moment où

l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces ; il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme ; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir ; il la remercie de son dévouement ; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux pour donner à son Elisabeth la seule récompense digne ses vertus.

Ah ! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentimens inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille ! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des Saintes Ecritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle ; il faisait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais

qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Elisabeth se mit à genoux, et, d'une voix émue, demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues ; sa fille lui tendit les bras : il comprit que c'était un adieu ; son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent ; il posa les mains sur la tête d'Elisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors regardant sa mère, lui dit : " Et toi, ma mère, ne veux-tu pas bénir aussi ton enfant ?—De- " main, reprit-elle, avec l'accent étouffé d'une " profonde désolation, demain.—Et pourquoi " pas aujourd'hui aussi, ma mère ?—Ah ! oui, " répartit Phédora, en s'élançant impétueuse- " ment vers elle, tous les jours, tous les " jours." Elisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire priait aussi :

c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah ! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui ?

On était alors à la fin de mai ; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Elisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ ; elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures ; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus long-temps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée, en partant, de rien emporter de ce pauvre toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks[19] formaient tout son trésor ; c'était le seul argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

" Mon père, dit-elle au missionnaire, en " ouvrant doucement sa porte, partons pen- " dant que mes parents dorment encore ; ne " les éveillons point, ils pleureront assez tôt ; " ils sont tranquilles parce qu'ils croient que " nous ne pouvons sortir que par leur chambre ; " mais la fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, " je sauterai facilement en dehors, et je vous " aiderai ensuite à descendre sans vous faire " aucun mal." Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagème, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Elisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner ; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita toute en larmes devant la porte où dormaient ses parents : " Mon Dieu ! s'écria-t- " elle, veillez sur eux, protégez-les, conservez- " les moi, et ne permettez pas que je repasse " jamais ce seuil, si je ne devais plus les re- " trouver." Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. " O

" mon père! vous? Pourquoi, mon père, pour-
" quoi venir ici?—Pour te voir, t'embrasser, te
" bénir encore une fois; pour te dire: Mon
" Elisabeth, si durant les jours de ton enfance
" j'en ai passé un sans te montrer ma ten-
" dresse, si une seule fois j'ai fait couler tes
" larmes, si un regard, une parole sévère ont
" affligé ton cœur, avant de t'éloigner, par-
" donne, pardonne à ton vieux père, afin que
" s'il n'est plus destiné au bonheur de te voir,
" il puisse mourir en paix.—Ah! ne dis point,
" ceci, interrompit Elisabeth.—Et ta pauvre
" mère continua-t-il, quand elle s'éveillera,
" que lui dirai-je? que lui répondrai-je, quand
" elle me demandera son enfant? Elle te
" cherchera dans cette forêt, sur les rives de
" ce lac; je la suivrai partout en pleurant avec
" elle, en appelant partout avec elle notre
" enfant, qui ne nous répondra plus." A ces mots, Elisabeth s'appuya à demi-évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. " Ma fille, lui dit-il avec une
" voix plus calme, prends courage: je prendrai

" courage aussi; je te promets, non de con-
" soler ta mère, mais de la fortifier contre la
" douleur de ton départ; je te promets de te
" la rendre quand tu reviendras ici. Oui,
" mon enfant, soit que le succès couronne ou
" non ton pieux voyage, tes parents ne mour-
" ront pas sans t'avoir revue." Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction: " Mon
" père, je vous remets un bien qui n'a point
" d'égal, c'est plus que mon sang, que ma
" vie; je vous le remets cependant avec
" confiance; partez ensemble; des milliers
" d'anges veilleront autour d'elle et de vous;
" pour la défendre, les puissances célestes
" s'armeront; cette poussière qui fut ses
" aïeux se ranimera, et Dieu, puisqu'il est tout-
" puissant, et qu'il est père aussi de mon Eli-
" sabeth, Dieu ne permettra pas que notre
" Elisabeth périsse."

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce

moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres ; celles même du bouleau étaient tranquilles, les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fut le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous moments les dernières de sa vie ? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'éxil, la conjurait de se calmer ; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance, et n'arrivait plus à son

cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah ! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Elisabeth et son guide se mirent en route ; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois les paysans Tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charrette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables, qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Elisabeth avait de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers

les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen[20] on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Elisabeth les remarqua ; elle quittait la terre de l'éxil, il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. " Ah ! dit-elle, que me voilà loin d'eux à " présent !" Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Etre dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire ; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs, les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents ? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère,

ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah! si elle avait espéré le rencontrer à Pétersbourg.... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour joindre l'armée en Livonie; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût. Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Elisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de 900 verstes: les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés: on rencontre fréquemment de riches villages Russes et Tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Elisabeth, et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vue encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très fréquement sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Elisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en pyramides embrasées: semblables à ces bûchers

antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus éminents peut-être du passage des fleuves débordés, Elisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied ; on rencontrait, le long de la route, des charrettes et des kibicks (21) vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Elisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père ; car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama (22), vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan ; c'était avoir presque fait la moitié du voyage. Ah ! si le ciel eût permis qu'Elisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bon-

heur d'être utile à ses parents : mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affaiblissait sensiblement ; il ne marchait plus qu'avec peine, et quoiqu' appuyé sur son bâton et sur le bras d'Elisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse ; s'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout trem-

blant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc, pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De funestes pensées commençaient à effrayer Elisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire, qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et

la malheureuse Elisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort; mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? " Mon Dieu, disait-il à voix basse, je " ne murmure point contre votre volonté; " mais si vous m'aviez permis de conduire " cette pauvre orpheline jusqu'au terme de son " voyage, il me semble que je serais mort " plus tranquille." Elisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit:

" Mon Dieu, je la recommande à celui qui " nous a promis qu'un verre d'eau offert en " son nom ne serait pas un bienfait perdu." Ces mots révélèrent à Elisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir, elle vit qu'elle allait toute perdre; son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. " Mon Dieu, prenez " pitié d'elle; prenez pitié d'elle, mon Dieu," répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit: " Au nom du ciel " et de votre père, calmez-vous, ma fille, et " écoutez-moi." Elisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire. Il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi: " Mon enfant, " vous allez être exposée à de grandes peines

" en voyageant seule à votre âge, au milieu
" de la mauvaise saison; cependant c'est là
" votre moindre péril: la cour vous en offrira
" de plus terribles; un courage ordinaire
" peut lutter contre l'infortune, et ne résiste
" pas à la séduction: mais vous n'avez pas
" un courage ordinaire, ma fille, et le séjour
" de la cour ne vous changera pas. Si
" quelques méchants (et vous en trouverez
" beaucoup) voulaient abuser de votre situa-
" tion et de votre misère pour vous écarter
" de la vertu, vous ne croirez point à leurs
" promesses, et toutes leurs vaines richesses
" ne vous éblouiront pas. La crainte de Dieu
" et l'amour de vos parents, voilà ce qui est
" au-dessus de tout, et voilà ce que vous avez.
" A quelque extrémité que vous soyez ré-
" duite, vous n'abandonnerez jamais ces biens
" pour quelque bien qu'on puisse vous offrir,
" et vous vous souviendrez toujours qu'une
" seule faute porterait la mort au sein de ceux
" qui vous ont donné la vie.—Ah! mon père!
" interrompit-elle, ne craignez pas....—Je ne
" crains rien, dit-il: votre piété, votre dé-

" vouement ont mérité une confiance sans " bornes ; et je suis sûr que vous ne succom- " berez pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous " soumet. Maintenant, ma fille, prenez dans " ma robe la bourse que le généreux gouver- " neur de Tobolsk me donna, en vous recom- " mandant à mes soins. Gardez-lui le secret, " il y va de sa vie....Cet argent vous conduira " à Pétersbourg. Allez chez le patriarche, " parlez-lui du père Paul, peut-être ne l'aura- " t-il pas oublié ; il vous donnera un asile " dans un couvent de filles, et présentera sans " doute lui-même votre requête à l'empe- " reur....Il est impossible qu'on la rejette.... " Au moment de la mort, je puis vous le dire, " ma fille, votre vertu est grande ; le monde " en voit peu de semblables, il en sera touché ; " elle aura sa récompense sur la terre avant " de l'avoir dans le ciel...." Il s'arrêta ; sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Elisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause, le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène,

et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie: " Prends ceci, ma fille; c'est " le seul bien que j'aie à donner, le seul que " j'aie possédé sur la terre; avec lui je n'ai " manqué de rien." Elle le pressa contre ses lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. " Pauvre brebis abandonnée, " ajouta-t-il avec une grande compassion, ne " crains plus rien, car voilà le bon pasteur " du troupeau qui veillera sur toi; s'il te " prend ton appui, il te rendra plus qu'il ne " te prend, fie-toi à sa bonté. Celui qui " donne la nourriture aux petits passereaux " et qui sait le compte des sables de la mer, " n'oubliera pas Elisabeth.—Mon père, ô mon " père! s'écria-t-elle, en serrant la main qu'il " étendait vers elle, je ne puis me soumettre " à vous perdre....—Mon enfant, reprit-il, " Dieu l'ordonne: résigne-toi, calme ta dou- " leur, dans peu d'instants je serai là haut, je " prierai pour toi, pour tes parents..." Il ne put achever, ses lèvres remuaient encore, mais

on ne distinguait aucun son : il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel ; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé : tant était grande en son âme l'habitude de la charité ; tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui ; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge, et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.

Les cris d'Elisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait ; elle montra son protecteur étendu sans vie. Aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde : les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide ; ceux-ci jetaient un coup-d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleurait auprès de ce moine mort ; d'autres la regardaient avec pitié : mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les miséra-

bles aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que dans sa douleur Elisabeth n'avait pas songé à prendre ; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils se seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les Popes [23] arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite ; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort ; la pauvre Elisabeth fit alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main roidie de son guide qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita a genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée : " O esprit bienheureux ! n'a-" bandonne pas la pauvre délaissée ! O mon " père, ma tendre mère, que faites vous, " maintenant que tout secours vient d'être " ôté a l'enfant de votre amour ?"

Cependant, on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière, et quand vint le moment de l'emporter, Elisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs (24), est le lieu consacré à la sépulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains ; au milieu on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour, des amoncellements de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux ; ça et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluet, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont

les fleurs d'un jaune livide semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortége qui suivait le cercueil du missionnaire était assez nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes, des Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis, et reçus dans des colléges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flambeau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des Popes, tandis qu'Elisabeth silencieuse marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le Pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre par dessus, il s'éloigna; et là demeura enseveli dans un éternel oubli un mortel charitable qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un; semblable à ces vents bienfaisants qui portent

en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde; tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste, tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine! ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu.

Elisabeth resta dans ce lieu de tristesse jusqu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage, du ciel descendent de consolantes espérances; on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et, là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Elisabeth pleurait et ne murmurait point ; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se retrouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments : " Mon père ! ma mère ! s'écriait-elle, " ne craignez rien, votre enfant ne se laissera " point abattre." Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : " Mon père ! ma mère !" répétait-elle encore, et ces noms calmaient sa frayeur. " Homme juste et " maintenant bienheureux, disait-elle, en ap- " puyant son front sur la terre fraîchement " remuée, faut-il vous avoir perdu avant que " mon noble père, ma tendre mère vous aient " remercié de vos soins pour leur pauvre " orpheline ! . . . . O bonheur d'être béni par " eux, faut-il que vous en ayez été privé !"

Quand la nuit commença à s'approcher, et

qu'Elisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au dessus du cercueil: *le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde.** Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Elisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. " Ah! s'écria-t-elle, " mon guide, mon appui, ainsi votre charité " vous survit; et quand vous n'êtes plus auprès " de moi, c'est elle qui me soutient encore!"

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est

* Isaïe, chap. lvii. v. 1.

pour elle un objet de regret, tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regarde et l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect ; si la fatigue l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte ; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité : aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très lentement, elle ne put arriver à Casan [25] que dans les premiers jours d'Octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours, et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga, ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que

partie en nacelle, et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dangers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Elisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. " Au moins deux semaines, répondirent-" ils." Alors elle résolut de passer sur-le-champ. " Je vous en prie, leur dit-elle d'une " voix suppliante, au nom de Dieu, aidez moi " à traverser le fleuve: je viens de par-delà " Tobolsk; je vais à Pétersbourg demander " à l'empereur la grâce de mon père éxilé en " Sibérie; et j'ai si peu d'argent, que si je " demeurais quinze jours à Casan, il ne me " resterait plus rien pour continuer ma route." Ces paroles touchèrent un des bateliers; il

prit Elisabeth par la main : " Venez, lui dit-
" il, je vais essayer de vous conduire ; vous
" êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant
" votre père ; le ciel vous protégera." Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve ; alors ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et marchant sur les glaces, en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Elisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles : " Pauvre fille,
" lui dit le batelier, en regardant son trésor,
" voilà donc tout ce que tu possèdes, tout ce
" que tu as pour te rendre à Pétersbourg, et
" tu crois que Nicolas Kisoloff t'en ôterait
" une obole ? Non, je veux plutôt y ajouter :
" cela me portera bonheur, ainsi qu'à mes six
" enfants."

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna, en lui criant : " Dieu veille
" sur toi, ma fille !"

Elisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie ; et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : " Je te garderai pour mon père, " afin que tu lui sois une preuve que ses vœux " ont été entendus, que son esprit ne m'a " point quittée, et que partout une protection " paternelle a veillé sur moi."

Le temps était clair et serein ; mais par moment il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Elisabeth se sentit très fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes ; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Elisabeth ne les connaissait point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore ; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Elisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe ; ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents ; elle leur préférait beaucoup

le sapin ; le sapin était l'arbre de l'éxil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. " Oh ! quand les reverrai-" je ! s'écriait-elle, quand entendrai-je leurs " voix ! quand retournerai-je de ce côté pour " tomber dans leurs bras !" Et en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Casan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et, au-dessus de la ville, l'antique forteresse des kans de Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route, Elisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs : tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, (26) pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutz, pour peupler les rives sauvages de l'Angara ; tantôt c'étaient des troupes de co-

lons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Elisabeth; mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle: ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas, mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était de la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Elisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle rencontrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodimir,(27)

il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul a Volodimir ; et grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé ; mais elle commençait à manquer de tout ; ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur ; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel, ni terre ; d'autres fois c'étaient des torrens d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Elisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige

par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Elisabeth, chancelant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir: "Pauvre "jeune fille! lui dit-elle, émue de sa profonde "détresse, d'où-viens-tu, à ton âge, ainsi seule, "transie et couverte de neige?" Elisabeth répondit comme à son ordinaire: "Je viens "de par-delà Tobolsk, et je vais à Pétersbourg "demander la grâce de mon père." A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda

Elisabeth avec surprise : " Que dis-tu, s'écria-
" t-il ? tu viens de la Sibérie dans cet état,
" dans cette misère, au milieu des tempêtes,
" pour demander la grâce de ton père ? . . . .
" Ah ! ma pauvre fille ferait comme toi peut-
" être ; mais on m'a arraché de ses bras sans
" qu'elle sache où l'on m'emmène, sans qu'elle
" puisse solliciter pour moi ; je ne la verrai
" plus, j'en mourrai . . . . On ne peut pas vivre
" loin de son enfant . . . ." Elisabeth tressail-
lit. " Monsieur, reprit-elle vivement, j'espère
" qu'on peut vivre quelque temps loin de son
" enfant.—Maintenant que je connais mon
" sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire
" ma fille : voici une lettre que je lui ai écrite ;
" le courrier de ce kibick renversé, qui re-
" tourne à Riga où est ma fille, consentirait à
" s'en charger si j'avais la moindre récom-
" pense à lui offrir : mais la moindre de toutes
" n'est pas en mon pouvoir : je ne possède
" pas un simple kopeck ; les cruels m'ont
" tout enlevé."

Elisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si

peu à offrir. " Si cela pouvait suffire," dit-elle d'une voix timide, en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courrier : c'était le denier de la veuve ; le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant a rendre une fille à son père, le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Elisabeth voulut se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : " Je ne puis vous ré-
" compenser ; je n'ai plus rien du tout ; je ne
" puis vous offrir que les bénédictions de mes
" parents ; elles sont à présent ma seule ri-
" chesse.—Quoi ! interrompit la vieille femme
" tout haut, pauvre fille, vous avez tout
" donné ?" Elisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle : " Ange qui m'as tout

" donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour toi ?" Un couteau était sur la table, Elisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit : " Monsieur, puis-" que vous allez en Sibérie, vous verrez le " gouverneur de Tobolsk ; donnez-lui ceci, " je vous en prie : Elisabeth l'envoie à ses " parents, lui direz-vous . . . . Peut-être con-" sentira-t-il que ce souvenir aille les instruire " que leur enfant existe encore.—Ah ! je jure " de vous obéir, répondit l'exilé ; et, dans " ces déserts où l'on m'envoie, si je ne suis " point tout-à-fait esclave, je saurai trouver " la cabane de vos parents, et leur dire ce " que vous avez fait aujourd'hui."

Avec le cœur d'Elisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des consolations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons, elle avait fait la joie d'un

père ; elle avait consolé l'orpheline en pleurs ; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité !

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Elisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée ; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se ren-

dre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Elisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée; elle marcha longtemps à travers ce désert de glace; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage; on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Elisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin.

Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un; elle erra çà et là, mais en vain: elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie . . . . . Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie: leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Elisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle

vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et la leur montre. " Voilà " tout ? s'écrient-ils. — Tout, leur répondit- " elle." A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point émus : l'habitude du crime ne permet pas de l'être, mais ils sont surpris ; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient ; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal, ils n'osent pas même lui faire du bien ; ils s'éloignent en se disant entre eux : " Laissons-la, " laissons-la, car Dieu est assurément auprès " d'elle."

Elisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle

peut du côté opposé ; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Elisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces ; elle prend légèrement la route de Pokrof ; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles. Elisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière ; elle raconte sa peine, et demande un asile ; on le lui donne aussitôt ; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Elisabeth fit de ses aventures, fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces

bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très pauvre, il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant, elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Elisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient: mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent: "Nous avons un abri, et "vous n'en avez pas; le peu que nous pos-"sédons vous appartient, vous êtes plus "pauvre que nous."

Enfin, voici Elisabeth sur la route de Moscou; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures,

de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale; plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant, elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parents en est le but: mais elle ne s'enorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents, elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant, de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Elisabeth entend retentir

le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter ; jamais un tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. " C'est l'empereur qui fait sans doute son " entrée à Moscou, lui dirent-ils. Comment ! " reprit-elle avec surprise ; est-ce que l'em- " pereur n'est pas à Pétersbourg ?" Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : " Eh quoi ! pauvre fille, ne sais-tu " pas qu'Alexandre vient faire la cérémonie " de son couronnement à Moscou ?" Elisabeth joignit les mains avec transport ; le ciel venait à son secours, il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents ; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. " Ah ! s'écria-t-elle, en se " tournant du côté des terres de l'éxil, mes " parents, faut-il que mes espérances ne soient

" que pour moi, et que lorsque votre fille est " heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à " vous !"

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents ; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne ; elle se reposa un moment dans la grande promenade ; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement ; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas ; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de son-

ner; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon qui tirait par intervalle se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Krémelin, que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Elisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue, elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort: " Heureux, se di-
" sait-elle, d'avoir quelque chose à chercher!
" il n'y a que l'infortunée qui n'a point d'asile,
" qui ne cherche rien, et qui ne se perd point."

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très vif; la pauvre Elisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle ne savait que devenir; elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût espérer quelque pitié: mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarda à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits, partout elle fut rebutée: l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité: jamais on n'est moins disposé a donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il lui fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible au-

mône, accordée avec distraction, ou refusée avec mépris. Au moment de le faire, un mouvement d'orgueil la retint ; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors, elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant, et lui dit : " Au nom du père qui vous aime, de la mère " de qui vous tenez le jour, donnez-moi de " quoi payer un gîte pour cette nuit." L'homme a qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. " Jeune " fille, lui répondit-il, vous faites-là un vilain " métier ; ne pouvez-vous pas travailler ? A " votre âge on devrait savoir gagner sa vie ; " Dieu vous aide, je n'aime point les men- " diants." Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami : fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusieurs personnes. Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. En-

fin, comme la nuit s'avançait, que la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Elisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur ; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondi alors d'une voix tremblante : " Je viens de " par-delà Tobolsk pour demander à l'em- " pereur la grâce de mon père : j'ai fait la " route à pied, et comme je ne possède rien, " personne n'a voulu me recevoir." A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper ; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. " O mon Dieu ! ô mon père ! s'écria-t-elle " avec l'accent du plus profond désespoir, ne " viendrez-vous pas à mon secours ? Avez- " vous abandonné la pauvre Elisabeth ?"

Pendant ce débat, des hommes du peuple,

attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Elisabeth étend les bras, et s'écrie: " Je le " jure à la face du ciel, je n'ai point menti; " je viens à pied de par-delà Tobolsk pour " demander la grâce de mon père: sauvez- " moi, sauvez-moi, et que je ne meure du " moins qu'après l'avoir obtenue." Ces mots remuent tous les cœurs; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats: " Je tiens l'auberge de Saint- " Basile sur la place, je vais y loger cette " jeune fille; elle paraît honnête, laissez-la " venir avec moi." Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Elisabeth embrasse les genoux de son protecteur; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. " Je " n'ai pas une seule chambre a te donner, " dit-il, elles sont toutes occupées; mais, " pour une nuit, ma femme te recevra dans " la sienne; elle est bonne, et se gênera sans " peine pour t'obliger." Elisabeth tremblante

le suit sans dire un seul mot ; il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise près d'un poêle : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Elisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : " Pauvre petite, comme " elle est pâle et agitée ! mais rassurez-vous, " nous aurons soin de vous, et une autre fois " évitez, croyez-moi, de rester aussi tard sur " la place. A votre âge, et dans les grandes " villes, il ne faut jamais être a cette heure-" ci dans les rues." Elisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile, que toutes les portes lui avaient été fermées : elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant ; son mari pleura aussi ; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent

ière à cet égard; les brillantes fictions ne nt point à leur portée, et la vérité seule a droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'auberiste, lui dit: " Je n'ai pas grand crédit dans la ville; mais tout ce que je ferais pour moi-même, comptez que je le ferai pour vous." La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Elisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. " Personne," dit-elle; car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? " N'importe, reprit la jeune femme; auprès " de notre magnanime empereur, la piété et " le malheur sont les plus puissantes recom- " mandations, et celles-là ne vous manque- " ront pas . . . . . — Oui, oui, interrompit " Jacques Rossi; l'empereur Alexandre doit " être couronné demain dans l'église de l'As- " somption; il faut que vous vous trouviez " sur son passage; vous vous jetterez à ses

" pieds, vous lui demanderez la grâce de " votre père ; je vous accompagnerai, je vous " soutiendrai . . . .—Ah ! mes généreux hôtes, " s'écria Elisabeth, en saisissant leurs mains " avec la plus vive reconnaissance, Dieu vous " entend, et mes parents vous béniront ; vous " m'accompagnerez, vous me soutiendrez, " vous me conduirez aux pieds de l'empereur " . . . . Peut-être serez vous témoins de mon " bonheur, du plus grand bonheur qu'une " créature humaine puisse goûter . . . Si j'ob- " tiens la grâce de mon père, si je puis la lui " rapporter, voir sa joie et celle de ma mère " . . . ." Elle ne put achever ; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir ; il lui semblait qu'elle n'avait pas mérité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Elisabeth les écoutait avidement ; elle aurait passé la nuit à les entendre, mais il était fort tard, ses hôtes voulurent

qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans la petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Elisabeth dans son propre lit.

Pendant long temps elle ne put dormir, son cœur était trop agité, trop plein ; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. " Si j'avais été moins " malheureuse, se disait-elle, Jacques Rossi " n'aurait pas eu pitié de moi." Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur ; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes ; tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie ; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même ; et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'ar-

tillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Elisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayante responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compen-

ser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales [28] apportant des tributs de peaux de loutres arrachées aux îles Aleutiennes, [29] qui touchent au continent de l'Amérique; des négociants d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoïèdes [30] venus de l'embouchure de l'Enisséi [31], où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne qui y donne un vin exquis; il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. " Maître du plus vaste empire de l'univers, " lui disait-il, vous qui allez jurer de présider " aux destinées d'un état qui contient la cin-

" quième partie du globe, n'oubliez jamais " que vous allez répondre devant Dieu du " sort de tant de milliers d'hommes, et qu'une " injustice faite au moindre d'entr'eux, et que " vous auriez pu prévenir, vous sera comptée " au dernier jour." A ces paroles le cœur du jeune empereur parut vivement ému: mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Elisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant; *Grâce! grâce!* Cette voix, qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur; des gardes s'avancèrent et entraînèrent Elisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant, l'empereur dans un

si beau jour ne veut pas avoir été imploré en vain ; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes ; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'écrie : " C'est elle, c'est Elisabeth !" La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père ; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre ; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même ; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit : "Elisabeth, " lui dit-il, est-ce bien toi ? D'où viens-tu, " ange du ciel ?—Je viens de Tobolsk.—De " Tobolsk, seule, à pied ?" Il tremblait d'agi- " tation en parlant ainsi. " Oui, répondit- " elle, je suis venue seule, à pied, pour de- " mander la grâce de mon père, et on m'é- " loigne du trône, on m'arrache de devant " l'empereur.—Viens, viens, Elisabeth, inter-

" rompit le jeune homme avec enthousiasme, " c'est moi qui te présenterai à l'empereur; " viens lui faire entendre ta voix, viens lui " adresser ta prière, il n'y résistera pas." Il écarte les soldats, ramène Elisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défilait par la grande porte; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Elisabeth par la main. Il se jette, à genoux avec elle, il s'écrie: "Sire, écoutez moi, " écoutez la voix du malheur, de la vertu; " vous voyez devant vous la fille de l'infortuné " Stanislas Potowsky (82). Elle arrive des " déserts d'Ischim, où depuis douze ans ses " parents languissent dans l'éxil; elle est " partie seule, sans secours; elle a fait la " route à pied, demandant l'aumône, et bra- " vant les rebuts, la misère, les tempêtes, " tous les dangers, toutes les fatigues, pour " venir implorer à vos pieds la grâce de son " père." Elisabeth éleva ses mains suppliantes vers le ciel, en répétant: " La grâce de mon " père!" Il y eut parmi la foule un cri d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé; il avait de fortes préventions contre Stanislas

Potowsky, mais en ce moment elles s'effacèrent; il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable: mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. " Votre père est libre, lui dit-il; je vous ac- " corde sa grâce." Elisabeth n'en entendit pas davantage: à ce mot de grâce, un trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque: " Elisabeth, votre père est libre, sa " grâce vous est accordée." Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin, elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le

nom de son père, celui de sa mère : " Nous " les reverrons donc, ajouta-t-elle, nous " jouirons de leur bonheur !" Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Elisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait, mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier bien de sa vie ; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment, il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût être expédiée ; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky ; en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin ; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Elisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors ; il lui présenta un parchemin scellé du sceau im-

périal : " Voici, lui dit-il, l'ordre que l'em-
" pereur envoie à mon père de mettre le
" vôtre en liberté." La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. " Ce n'est pas tout, ajouta
" Smoloff avec émotion, notre magnanime
" empereur ne se contente pas de rendre la
" liberté à votre père, il lui rend ses dignités,
" son rang, ses richesses, toutes ces grandeurs
" humaines qui élèvent les autres hommes,
" mais qui ne pourront élever Elisabeth. Le
" courrier, porteur de cet ordre, doit partir
" demain matin ; j'ai obtenu de l'empereur
" la permission de l'accompagner.—Et moi,
" interrompit vivement Elisabeth, ne l'accom-
" pagnerai-je pas ?—Ah ! vous l'accompag-
" nerez, sans doute, reprit Smoloff. Quelle
" autre bouche que la vôtre aurait le droit
" d'apprendre à votre père qu'il est libre ?
" J'étais sûr de votre intention, j'en ai informé
" l'empereur ; il a été touché, il vous ap-
" prouve, et il me charge de vous annoncer
" que demain vous pourrez partir ; qu'il vous
" donne une de ses voitures, deux femmes

" pour vous servir, et une bourse de deux " mille roubles, que voici, pour vos frais de " route." Elisabeth regarda Smoloff, elle lui dit : " Depuis le premier jour où je vous ai " vu, je ne me souviens pas d'avoir obtenu un " seul bien dont vous n'ayez été l'auteur : " sans vous, je ne tiendrais point cette grâce " de mon père ; sans vous, il n'aurait jamais " revu sa patrie. Ah ! c'est à vous à lui ap- " prendre qu'il est libre, et ce bonheur sera " le seul prix digne de vos bienfaits.—Non, " Elisabeth, repartit le jeune homme : ce bon- " heur sera votre partage, moi j'aspire à un " plus haut prix. — Un plus haut prix ! " s'écria-t-elle ; ô mon Dieu ! quel peut-il " être ? Smoloff fit un mouvement pour par- ler ; il se retint, il baissa les yeux ; et, après un assez long silence, il répondit d'une voix émue : " Je vous le dirai aux genoux de " votre père."

Depuis que Smoloff avait retrouvé Elisabeth, il ne s'était point passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il n'eût une

nouvelle raison d'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Elisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Casan, elle se ressouvint du batelier Nicholas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu: on lui apprit que par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un grabat au milieu de six enfants qui manquaient de pain. Elisabeth se fit conduire chez lui; il l'avait vue pauvre et en lambeaux; elle revenait riche et brillante, il ne la reconnut pas. Elle tira de sa bourse la pièce qu'il lui avait donnée, elle la lui montra, lui rappela ce qu'il avait fait pour elle, et posant sur son lit une centaine de roubles: " Tenez, lui dit-elle, la charité ne sème point

" en vain ; voici ce que vous avez donné au " nom de Dieu, voilà ce que Dieu vous envoie."

Elisabeth était si pressée d'arriver auprès de ses parents, qu'elle voyageait la nuit et le jour ; mais à Sarapoul elle voulut s'arrêter, elle voulut aller visiter la tombe du pauvre missionnaire ; c'était presque un devoir filial, et Elisabeth ne pouvait pas y manquer. Elle revit cette croix qu'on avait placée au-dessus du cercueil, ce lieu où elle avait versé tant de larmes ; elle en versa encore : mais elles étaient douces ; il lui semblait que du haut du ciel le pauvre religieux se réjouissait de la voir heureuse, et que, dans ce cœur plein de charité, la vue du bonheur d'autrui pouvait même ajouter au parfait bonheur quil goûtait dans le sein de Dieu.

Je me hâte, il en est temps ; je ne m'arrêterai point à Tobolsk, je ne peindrai point la joie de Smoloff en présentant Elisabeth à son père, ni la reconnaissance de celle-ci envers ce bon gouverneur ; comme elle, je ne serai satisfait qu'en arrivant dans cette cabane, où on compte avec tant de douleur les jours de

son absence. Elle n'a point voulu qu'on prévînt ses parents de son retour; elle sait qu'ils se portent bien, on le lui a dit à Tobolsk, on le lui confirme à Saïmka, elle veut les surprendre, elle ne permet qu'à Smoloff de la suivre. Oh! comme son cœur palpite en traversant la forêt, en approchant des rives du lac, en reconnaissant chaque arbre, chaque rocher! elle aperçoit la cabane paternelle, elle s'élance....Elle s'arrête, la violence de ses émotions l'épouvante, elle recule devant trop de joie. Ah! misère de l'homme, te voilà bien tout entière! Nous voulons du bonheur, nous en voulons avec excès, et l'excès du bonheur nous tue; nous ne pouvons le supporter. Elisabeth, s'appuyant sur le bras de Smoloff, lui dit: " Si j'allais trouver " ma mère malade!" Cette crainte qui venait se placer entr'elle et ses parents, tempéra la félicité qui l'accablait, et lui rendit toutes ses forces. Elle court, elle touche au seuil, elle entend des voix, elle les reconnaît, son cœur se serre, sa tête se perd, elle appelle ses parents: la porte s'ouvre, elle voit son père; il

jette un cri : la mère accourt, Elisabeth tombe dans leurs bras. " La voilà, s'écrie Smoloff, " la voilà qui vous apporte votre grâce ; elle " a triomphé de tout, elle a tout obtenu."

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus ; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement, qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus ; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent, ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés. " Ah ! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. " Jusqu'à ce moment Elisabeth m'a nommé " son frère, mais à vos genoux peut-être

" me permettra-t-elle d'aspirer à un autre " nom." La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde, et leur dit: " Sans lui, " je ne serais point ici peut-être; c'est lui " qui m'a conduite aux genoux de l'empe- " reur, qui a parlé pour moi, qui a solicité " votre grâce, qui l'a obtenue: c'est lui qui " vous rend votre patrie, qui vous rend votre " enfant, qui me ramène dans vos bras. O " ma mère, dis-moi comment doit se nommer " ma reconnaissance? O mon père! apprends- " moi comment je pourrai m'acquitter?" Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit: " Ta reconnaissance doit être l'a- " mour que j'ai pour ton père." Springer s'écria avec enthousiasme: "Le don d'un cœur " comme le tien est au-dessus de tous les " bienfaits: mais Elisabeth ne saurait être " trop généreuse." La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur; " Vous promettez de ne les quitter jamais?— " Mon Dieu! ai-je bien entendu? s'écria-t-il; " ses parents me la donnent, et elle consent à

" être à moi !" Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Elisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne ; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence ; je les montrerais écoutant avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son voyage : je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant ; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait

pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Elisabeth ; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'éxilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait ; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'éxil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes ; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache commes les anges, Elisabeth va participer à leur bonheur ; elle va vivre, comme eux, d'innocence et d'amour. O amour ! innocence ! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité !

Je n'irai pas plus loin. Quand les images

riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parcequ'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Elisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pensées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN D'ELISABETH.

NOTES.

(1) Page 1.

La mer Glaciale, ou Septentrionale, à la quelle les Russes donnent le nom de *Ledovietoe More*, borne la frontière de tout le nord de la Russie; c'est à dire, depuis le 50e. degré, jusqu'au 206e. de longitude. Du côté du pôle arctique, Phipps, Cook, et d'autres navigateurs célèbres ont en vain tenté de passer de la mer Glaciale dans les mers de l'Inde, qui séparent l'Asie de l'Amérique; mais Cook a observé, en 1778, que le cap Tschurtschi n'est éloigné que de trente six milles du cap opposé de l'Amérique, auquel il a donné le nom de cap du prince de Galles.

(2) Page 1.

La verste est une mesure dont on se sert pour marquer les distances en Russie comme du mille en Angleterre, ou de la lieue en France; elle est de trois mille cinq cents pieds. Une verste et demie vaut à peu près un mille d'Angleterre, la verste étant au mille comme 104½ est à 69. Le degré en Russie est de cent quatre verstes et demie.

(3) Page 2.

L'aurore boréale appartient presque exclusivement aux régions Septentrionales du globe terrestre, quoique le pôle du midi, suivant quelques voyageurs, ait aussi ses aurores australes. Ce phénomène est une espèce de nuage circulaire, étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des colonnes, des gerbes de feu de diverses couleurs. On vit une aurore boréale en France en 1621, et c'est alors que Gassendus lui donna ce nom. La première histoire que nous ayons de ce phénomène est écrite par Dr. Halley, et se trouve dans le No. 347 des *Philosophical Transactions*. Dr. Franklin en parle aussi dans un essai qu'il lut à l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1779, et auquel, avec cette modestie qui lui étoit si naturelle, et qui d'ordinaire accompagne le mérite, il a donné le titre de "*Suppositions and Conjectures towards forming an Hypothesis for the explanation of the Aurora Borealis.*" La matière de l'aurore boréale paroit avoir son siège dans l'atmosphère, à des hauteurs considérables, la même ayant été vue à Pétersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne et même à

Cadix. On prétend que ces sortes de phénomènes ont ordinairement entre trois et neuf cents milles d'élévation; et que les nappes de lumière de l'aurore boréale semblent autant de courants électriques, qui se meuvent dans l'air très rarifié des régions élevées de l'atmosphère.

Le lecteur Anglais trouvera des détails fort intéressants sur ce phénomène dans l'appendice d'un livre qui a paru cette année, intitulé: *"Narrative of a Journey to the Polar Sea, by Captain Franchlin."*

(4) Page 2.

Hyperborée, ou hyperboréen, se dit des peuples des pays très septentrionaux. Voltaire est le premier qui ait hasardé de franciser l'adjectif latin *hyperboreus*, et d'en faire hyperborée.

(5) Page 2.

Le cercle d'Ischim ou Issim (qu'on nomme aussi la steppe ou le désert d'Ischim) prend son nom de la rivière de ce nom. C'est une immense plaine de la Sibérie, au Sud de Tobolsk, entre l'Irtish et la rivière Ischim.

(6) Page 2.

Les Kirguis (*the Kirghises*) sont une nation indépendante, divisée en plusieurs hordes. Le pays est froid mais riche en pâturages, qui nourrissent beaucoup de bestiaux; la langue des Kirguis tient du Tartare; la population des trois hordes pourroit être de 1,200,000 habitants, vivant du produit de leurs troupeaux et de brigandages.

(7) Page 2.

Le Tobol a sa source dans le pays des Kirguis, entre le 52e. et le 53e. degré de latitude, et le 81e. de longitude, il se jette dans l'Irtish, près de Tobolsk, vers le 58e. degré de latitude, et le 86e. de longitude, après avoir fourni un cours d'environ cinq cents verstes. Ses bords sont si peu élévés qu'il les dépasse ordinairement au printemps, et inonde une vaste étendue de pays.

(8) Page 3.

Arctique, pour Septentrionale, n'est guères en usage que dans ces phrases: pôle arctique, cercle arctique, terres arctiques, &c.

(9) Page 3.

Le chaton, terme de botanique [*amentum, julus catulus*, en anglais *catkin*.] C'est un assemblage de petites feuilles, ou écailles florales fixées sur un axe commun, et qui ressemble as-

sez à la queue d'un chat; les saules, les peupliers, les pins, en fournissent des exemples.

(10) Page 7.

Rafale est proprement un terme de marine, qui se dit de certains coups de vent de terre à l'approche des montagnes; et il signifie ici une augmentation subite du vent, qui souffle avec force pendant quelques instants.

(11) Page 8.

Les steppes ne sont pas des déserts marécageux, mais de hautes plaines incultes, et pour la plupart dénuées d'habitants. Elles sont généralement d'une étendue immense; et il y en a dont le sol est extrêmement fertile et propre à l'agriculture et au pâturage. Telle est la steppe de la horde moyenne des Kirguis: mais celles des bords de l'Irtish sont sablonneuses et désertes.

(12) Page 14.

Corrasin, ou mieux, carassin est le nom spécifique d'un poisson du genre Cyprin, *Cyprinus, Carassius*, LINN. On l'appelle aussi hamburge. Il aime les lacs dont le fond est marneux.

(13) Page 19.

Les monts Ouralsks, *(the Uralian chain, the Uralian mountains,)* séparent la Sibérie de l'Europe. Oural, ou Ural est un mot tartare qui signifie ceinture. Du Sud au Nord, les monts Ouralsks ont presque en droite ligne une étendue de plus de quinze cents milles d'Angleterre; leur plus haut sommet est Bashkirey, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ces montagnes sont pour la plupart riches en minéraux, et couvertes d'épaisses forêts; elles donnent naissance à dix ou douze rivières considérables, telles que la Sosva, l'Iset, le Tobol, l'Oural, &c.

(14) Page 27.

Les stagnes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

(15) Page 31.

Beresof, Beresov ou Beresow, ville de la Sibérie, est la capitale d'un cercle de ce nom, à 199 lieues N.N.W. de Tobolsk, au 64e degré de latitude Septentrionale, et au 65e degré 14 minutes de longitude orientale. Cette division de la province de Tobolsk était sous la domination de la Russie longtemps avant que les autres parties de la Sibérie eussent été conquises, ayant été réduite par le Czar Gabriel en 1080. Le district de Bérésof a des mines d'or

qui, depuis l'année 1754, ont valu à la couronne de Russie un revenu net de près de 800,000 roubles par an.

(16) Page 42.

La mer du Nord dont il est parlé ici n'est point cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck, et la Norwège; mais cette mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique *(the North Pacific Ocean.)* Elle est appelée ainsi par opposition à celle qui en baigne les côtes occidentales, et qui s'appelle mer du Sud *(the Pacific Ocean, or Great South Sea.)*

(17) Page 68.

Armoise cotonneuse [*Ang. Mugwort*] sorte de plante qui diffère peu de l'Absinthe.

(18) Page 92.

Kamchatka. Grande presqu'île au N. E. de l'Asie. Voyez Note 28.

(19) Page 105.

Kopec ou Copeck, petite monnaie Russe valant un peu au-delà d'un sou de France.

(20) Page 111.

Tioumen. Cette ville, qu'on appelait autre-fois Ouxigidin, est la première de la Sibérie en entrant dans le gouvernement de Tobolsk du côté de la Russie Européenne. Elle est à 45 lieues S. O. de Tobolsk, sur la Toura, et son terrein est le mieux cultivé de la Sibérie.

(21) Page 114.

Voiture de voyage très légère, et fort usitée en Russie. Le Kibick, n'étant suspendu que sur les roues de derrière, n'est pas fort commode, quoiqu'il soit assez long pour que le voyageur puisse y coucher à son aise.

(22) Page 114.

La Kama. Grande rivière de Russie, qui prend sa source près de Kai, dans le gouvernement de Viatka, traverse le gouvernement de Perme, et se jette dans le Volga à huit lieues S. de Casan.

(23) Page 123.

Pope est un nom grec qui signifie père. On le donne à tous les ministres de l'église grecque; qui, quoique souvent peu éclairés, sont extrêmement recommandables par leur esprit de tolérance pour toute autre profession de foi.

(24) Page 124.

Les Baschkirs, ou plutôt Bashkourts, sont une peuplade de la Russie Asiatique, et tirent leur origine en partie des Tartares Nogays, et en partie des Bulgares. Ils habitent principalement en Sibérie, sur les bords du Volga et de l'Oural. En été ils demeurent sous des tentes près de leurs troupeaux, et en hiver dans de mauvaises huttes. Ils sont fort superstitieux, et leur religion est celle de Mahomet.

(25) Page 129.

Casan, ou Kasan, ville considérable de Russie proche du Volga. Bâtie en bois excepté les églises et l'hôtel de ville qui est fort beau. La population se monte à 10,000 habitants. Longitude 49. 21. Lat. 55. 47. 51.

(26) Page 133.

Les mines de Nertshink, ville de Sibérie à 180 lieues E. d'Irkutsh. Longitude 116. 44. E. Latitude 51. 56. N. Ses mines d'argent, ouvertes en 1704, en avaient fourni pour dix millions de roubles en 1707.

(27) Page 134.

Volodimir ou Wolodimer. Ville assez considérable de Russie à 160 lieues S. E. de Pétersbourg. Le sol en est très fertile, et les forêts y sont remplis d'abeilles.

(28) Page 159.

Kamchadales, ou plutôt Kamtschadales, est le nom que l'on donne aux habitans du Kamtschatka, grande presqu'île au N. E. de l'Asie. Les Kamtschadales, qu'on croit descendus des Tartares Mongols, sont assez civilisés, quoique en général extrêmement superstitieux. La chasse et la pêche sont leur occupation principale; et ils voyagent dans de petites charrettes traînées par des chiens, qui sont leurs animaux favoris, et dont la peau leur sert de vêtements. Ils sont de petite taille; demeurent en hiver sous terre, et en été dans des huttes élevées, où ils montent par des échelles.

(29) Page 159.

On nomme Aleutiennes ou Aleutsky cette chaîne d'îles qui s'étend depuis le Kamtschatka au nord, jusqu'au continent de l'Amérique. Elles furent découvertes peu de temps après l'île de Behring. Le mot *Aleut* signifie un roc chauve ou nu. Celles

des îles qui sont les plus voisines de l'Amérique sont connues sous le nom d'Andreanofskoi et d'îles aux Renards (*Fox Islands.*) Les Russes en tirent de belles fourrures qu'ils vendent aux Chinois.

(30) Page 159.

Les Samoièdes, peuples qui occupent, dans le gouvernement de Tobolsk, une immense étendue de terre, couverte de bruyères et de marais. L'origine de ce peuple est inconnue. Les hommes sont mal faits, et l'Abbé Chappe nous dit, dans son voyage en Sibérie, que les femmes Samoièdes sont plus laides et plus malpropres qu'aucun peuple du Nord. Les Samoièdes mènent une vie errante; leur religion est le fétichisme, et ils ont des magiciens.

(31) Page 159.

L'Enisséi, ou Yénisséi, appelé *Kem* par les Tartares et les Mongoles, et *Gub* ou *Khasse*, qui signifie la grande rivière, par les Ostiaques, est formé de deux rivières, le Kamsara et le Veikem, qui ont leur source dans la Soongorie Chinoise. Après un long cours vers le nord, il se jette dans la mer glaciale.

(32) Page 162.

Il y a quelque inconvénient, dans les romans qui se lient à l'histoire, d'employer des noms connus et des époques remarquables. La famille Potowska, ou, selon la véritable orthographe, Potocka, est bien une des plus illustres de la Pologne, et un membre de cette famille a effectivement été victime en Russie de son courage patriotique; mais c'était le comte Ignace Potocky, et non pas Stanislas. Il ne fut point envoyé en Sibérie, mais dans les cachots d'une très dure prison d'état, avec Kosciusko, et ce fut l'impératrice Catherine II. qui l'y plongea: il en fut délivré, ainsi que son compagnon d'infortune, par le fils de cette souveraine, l'empereur Paul.

La jeune fille, qui fit en effet deux mille quatre cents milles d'Angleterre, seule, à pied, pour demander la grace de son père à Pétersbourg, ne tenait à aucune famille distinguée. Son nom était Praskowja Lupolowa. Elle mourut à Novogorod, en 1810, six ans après son généreux dévouement. Son père avait été exilé en Sibérie en 1798.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.

W. Harvey del.t J. Scott Junr. sc.

LE CHIEN.

(Voyez Note 5)

LONDRES.
S. Low, Lambs Conduit Str. Treuttel, Wurtz, Treuttel, Fils, & Richter, Soho Squ.
1824.

NOUVEAUX

MORCEAUX CHOISIS.

BUFFON.

Gravé par Scriven. D'aprés un portrait par Drouais.

LONDRES:
S. LOW, LAMBS CONDUIT STREET.
TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL, FILS, & RICHTER,
SOHO SQUARE;
1824.

NOUVEAUX

MORCEAUX CHOISIS

DE

BUFFON.

Avec des notes instructives, et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur;

PAR

L. T. VENTOUILLAC.

LONDRES:

S. LOW, LIBRAIRE, LAMB'S CONDUIT STREET;
TREUTTEL, WURTZ, TREUTTEL FILS ET RICHTER, SOHO SQUARE.

1823.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE

BUFFON.

" Le milieu du dix-huitième siècle, dit la Harpe, " fut marqué par trois grandes entreprises, *l'Esprit des Lois*, *l'Histoire naturelle*, et *l'Encyclopédie*, trois mémorables productions qui parurent presqu'en même temps, mais qui n'avaient pas à beaucoup près, le même caractère, ni le même dessein."

G.L. Le Clerc de Buffon, auteur du second de ces ouvrages, naquit à Montbar, en Bourgogne, le 7 Septembre, 1707. Son père, Benjamin Le Clerc, conseillier au parlement de sa province, jouissait d'une fortune qui lui permit, après avoir donné à ses enfans une bonne éducation, de leur laisser le choix des occupations de leurs vies. Il recommanda l'étude du droit au jeune Le Clerc, que nous nommerons maintenant Buffon, nom qu'il prit lorsque dans la suite

Louis XV. érigea sa terre de Buffon en comté ; mais les circonstances et son penchant naturel le portèrent à la philosophie. Le hazard le lia à Dijon avec un Anglais de son âge, (le jeune duc de Kingston) dont le gouverneur, homme instruit, lui inspira le goût des sciences. Ils voyagèrent ensemble en France et en Italie, d'où Buffon passa en Angleterre. Pour se perfectionner dans l'étude de l'Anglais, sans négliger celle des sciences, il traduisit deux ouvrages célèbres : la *Statique des Végétaux* de Hales ; et le *Traité des Fluxions* de Newton. On voit ici avec plaisir les noms de Newton et de Buffon se présenter ensemble, et il était naturel que celui qui devait être un jour le premier des historiens, exercât sa plume, encore novice, en traduisant un des ouvrages de celui qui s'était déjà montré le plus grand des philosophes.

Dans ses propres travaux, Buffon parut disposé pendant quelque temps à cultiver à la fois la géométrie, la physique et l'économie rurale. Dans sa jeunesse, et lors même qu'il était encore écolier, il s'était passioné pour la géométrie à un tel point qu'il ne pouvait se séparer des Elémens d'Euclide. Il en avait toujours un exemplaire dans sa poche, et en jouant à la paume avec ses camarades, il lui arrivait souvent d'aller se cacher dans un coin, ou de s'enfon-

cer dans une allée solitaire pour ouvrir son livre, et tâcher de résoudre un problême qui le tourmentait.

A l'âge de vingt et un ans il hérita de la terre de sa mère, qui valait à peu près trois cents mille livres, (plus de 12,600 livres sterling) ; cette fortune lui laissa le loisir nécessaire pour se livrer à l'étude, et il s'y adonna avec une ardeur extrême. Buffon n'était d'abord animé que d'un désir vague d'instruction et de gloire ; sa nomination à la place d'Intendant des Jardins du Roi donna une direction fixe à ses idées, et lui ouvrit la carrière où il s'est immortalisé.

Jusqu'à lui l'histoire naturelle n'avait été écrite, en langue moderne, que par des compilateurs sans talens ; il existait des observations excellentes, mais toutes détachées. Buffon conçut l'idée de réunir aux vues profondes d'Aristote, au plan vaste et à l'éloquence de Pline, l'exactitude et les détails des observateurs modernes. Cette entreprise était immense, et c'était déjà faire preuve de génie que d'en concevoir l'idée. Buffon se sentait la force propre à embrasser ce vaste ensemble, et l'imagination nécessaire pour peindre tant d'objets, les uns si immenses, et tous si variés. Mais il n'avait ni la patience, ni les qualités physiques convenables pour observer

et pour décrire des objets si nombreux et si minutieux. Afin de remédier à ces défauts il s'associa un de ses compatriotes, Daubenton, en qui il avait reconnu, dès l'enfance les qualités qui lui manquaient. Cette association fait honneur à tous deux, puisque si d'un côté il fallait que Buffon eût une grande pénétration pour s'apercevoir si exactement de son faible ; Daubenton dût avoir non moins de grandeur d'âme pour prendre ainsi part à une entreprise où il aurait le plus de peine et le moins de gloire ; car, des milliers de personnes qui ont entendu et répété les louanges de Buffon, combien il y en a peu qui y joignent celles de Daubenton !

Après dix années d'un travail opiniâtre, les deux amis firent paraître les trois premiers volumes de l'Histoire Naturelle. Ils en publièrent ainsi en commun, depuis 1749 jusqu'en 1767, les quinze premiers volumes, qui traitent de la théorie de la terre, de la nature des animaux, de l'histoire de l'homme, et de celle des quadrupèdes vivipares. Daubenton se borna au rôle de descripteur des formes et de l'anatomie. Tous les morceaux d'éclat, toutes les théories générales, la peinture des mœurs des animaux ou des grands phénomènes de la nature, sont de Buffon.

Cet ouvrage eut un succès grand et rapide, et son auteur jouit de la plus grande faveur auprès du gouvernement Français. Louis XV, comme nous l'avons dit, érigea sa terre de Buffon en comté ; et M. D'Angivilliers, surintendant des bâtimens, lui fit élever sous Louis XVI, et de son vivant, une statue à l'entrée du cabinet du roi, avec cette inscription :

MAJESTATI NATURÆ PAR INGENIUM.
Son génie égale la majesté de la nature.

En même temps qu'il travaillait à son livre, Buffon s'érigeait encore un autre monument, il enrichissait le Cabinet et le Jardin confiés à ses soins par une administration active, en cultivant la faveur des ministres, et en déposant dans ces établissemens les dons que lui offroient ses admirateurs. Partagé entre le Jardin du Roi, et sa terre de Monthar, il mena une vie tranquille et presque sans incidens. C'est à cette terre qu'il passait tous les momens qu'il pouvait dérober à son emploi. Voici la description que fait M. Hérault de Séchelles de cette demeure devenue si célèbre. " Le jeune comte de Buffon me conduisit d'abord dans toute la maison, qui est très bien tenue, fort bien meublée ; on y compte douze appartemens complets ; mais elle est bâtie sans ré-

gularité, et quoique ce défaut dût la rendre plutôt commode que belle, elle a encore de la beauté. De la maison nous parcourûmes les jardins. Ils sont composés de treize terrasses, aussi irrégulières dans leur genre que la maison, mais d'où l'on découvre une vue immense, de magnifiques aspects, et toute la ville de Montbar. Je vis de grandes volières, où Buffon élevait des oiseaux étrangers qu'il voulait étudier et décrire. J'observai aussi la place d'une fosse qu'il avait comblée, et où il avait nourri des lions et des ours. Je vis enfin ce que j'avais tant désiré de connoître, le cabinet où travaille ce grand homme. On y trouve un canapé, quelques chaises antiques, une table sur la quelle sont des manuscripts, une petite table noir ; voilà tous les meubles. Le secrétaire où il travaille est dans le fonds de l'appartement, auprès de la cheminée. En face, le fauteuil où il s'assied. Devant lui, sur la muraille, la gravure de Newton. Là Buffon a passé la plus grande et la plus belle portion de sa vie. Là ont été enfantés presque tous ses ouvrages. En effet, il a beaucoup habité Montbar, et il y restait huit mois de l'année : c'est ainsi qu'il a vécu pendant plus de quarante ans. Il allait passer quatre mois à Paris, pour expédier ses affaires et celles du Jardin du Roi, et venait se jeter dans l'étude. Il m'a dit lui même que c'était son

plus grand plaisir, son goût dominant, joint à une passion extrême pour la gloire."

Il ne fallait rien moins qu'une telle passion pour lui faire supporter les fatigues qu' éxigeait l'entreprise qu'il avait faite. Il travaillait, dit-on, quatorze heures par jour, et en réfléchissant à l'étendue de ses ouvrages, on s'étonnera encore moins de son extrême application, que de ce qu'elle l'a mis à même d'accomplir. L'histoire de sa vie est un nouvel exemple du parfait dévouement qu' exigent les sciences et la littérature de ceux qui veulent acquérir la gloire en parcourant cette carrière. Un jour quelqu'un s'étonnait de sa renommée ; " J'ai passé," repondit il, " cinquante ans à mon bureau."

M. de Buffon épousa à quarante cinq ans Mlle. de St. Belin, jeune personne de bonne famille, mais sans fortune et reléguée dans un couvent de Montbar. L'âge avait alors fait perdre à M. de Buffon une partie des agrémens de la jeunesse ; mais l'admiration pour le talent fit disparaître aux yeux de Madame de Buffon l'inégalité d'âge, et jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentimens se montraient dans les regards, dans les manières, dans les discours de cette aimable

femme, et remplissaient son cœur et sa vie. Buffon en eut un fils qui partagea l'admiration de de sa mère pour celui à qui il devait la vie. Un jour que son père était allé à Paris, ce jeune homme profita de son absence pour lui faire élever un monument dans ses jardins de Montbar. Auprès de la tour où étoit le cabinet de son père, et qui est d'une grande élévation, il fit placer une colonne avec cette inscription :

EXCELSÆ TURRI, HUMILIS COLUMNA.
PARENTI SUO, FILIUS BUFFON, 1785.

A la haute tour, l'humble Colonne,
A son père, Buffon fils, 1785.

On dit que Buffon fut attendri jusqu'aux larmes de cet hommage ; et qu'il disait souvent à son fils : " mon fils, cela te fera honneur." Un tel hommage devait en effet attendrir le cœur d'un père, et nous ne connoissons rien d'aussi touchant, si ce n'est peut-être l'inscription suivante que Pope, ce modèle de tendresse filiale, fit graver sur un obélisque, dans son jardin :

AH ! EDITHA,
MATRUM OPTIMA,
MULIERUM AMANTISSIMA,
VALE !

Oh ! Edith,
La meilleure des mères,
La plus tendre des femmes
Adieu !

Buffon, comme nous l'avons déjà dit, passa sa vie au travail et dans la tranquillité ; ne prenant nulle part aux intrigues de la cour, et ne répondant même pas aux critiques qu'on faisait de ses ouvrages. Il mourut à Paris, le 16 Avril 1788, âgé de 81 ans. Il ne laissa que le fils dont nous avons parlé, et qui était alors colonel de cavalerie. Ce jeune homme, qui était fort estimable, périt sur l'échafaud révolutionnaire quelques jours avant le 9 Thermidor, époque qui, comme on sait, mit fin à ce genre d'assasinats. Conservant, jusqu'au dernier instant, son enthousiasme d'admiration pour son père, au moment de donner sa tête au fatal couteau, il prononça avec calme et dignité ces mots : " Citoyens, je me nomme BUFFON."

Le principal trait dans le caractère de Buffon est son extrême application. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait tendre à perfectionner ses ouvrages. Lorsqu'il en avait fini un il le mettait de côté jusqu'à ce qu'il l'eût oublié. Alors il y revenait avec toute

la sévérité d'un critique. On assure qu'il a été obligé de faire copier *onze* fois le manuscrit de ses *Epoques de la Nature*. La clarté est ce qu'il avait surtout à cœur : si les personnes à qui il lisait ses ouvrages hésitaient ou paraissaient ne le pas comprendre, il changeait aussitôt l'expression ou le tour de la phrase.

" Il y a deux choses, disait il, qui forment le " style, l'invention et l'expression. L'invention dé- " pend de la patience ; il faut voir, regarder long- " temps son sujet, alors il se déroule et se développe " peu à peu, vous sentez comme un petit coup d'é- " lectricité qui vous frappe la tête, et en même temps " vous saisit le cœur ; voilà le moment du génie, c'est " alors qu'on éprouve le plaisir de travailler, plaisir " si grand, que je passais douze heures, quatorze " heures à l'étude ; c'était tout mon plaisir. . . . . " Mais voulez vous augmenter le plaisir, et en même " temps être original ? Quand vous aurez un sujet à " traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre " tête, ne consultez les auteurs que lorsque vous " sentirez que vous ne pouvez plus rien produire de " vous même."

Quand à la lecture, il disait qu'il ne fallait lire

que les ouvrages principaux ; mais les lire dans tous les genres et dans toutes les sciences, parcequ'elles sont parentes, comme dit Cicéron, parce que les vues de l'une peuvent s'appliquer à l'autre, quoiqu'on ne soit pas destiné à les exercer toutes. C'est surtout la lecture assidue des plus grands génies que recommandait M. de Buffon ; il en trouvait bien peu dans le monde : " Il n'y en a guères que cinq, disait-il, " Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu, et MOI." Ce *moi* montre un autre trait du caractère de Buffon ; sa vanité, qui était extrême. Il aimait les louanges au point de se louer souvent lui même ; mais il le faisait avec tant de franchise, et avec si peu de mépris pour les autres que ce défaut ne le rendait guère moins aimable. Ses auteurs favoris étoient Fénléon, Montesquieu et Richardson : il n'aimait pas la poésie.

Il inventa un instrument composé de trois cents soixante mirroirs dont chacun peut se fixer par un écrou, et au moyen des quels il allumait du bois à 210 pieds de distance, réalisant ainsi ce qu'on raconte d'Archimède au siège de Syracuse.

" Il n'y a qu'une opinion sur Buffon, considéré comme écrivain," dit M. Cuvier : " pour l'élévation

" du point de vue où il se place, pour la marche forte " et savante de ses idées, pour la pompe et la ma- " jesté de ses images, pour l'harmonie soutenue de " son style dans les grands sujets, il n'a peut être " été égalé de personne ; et ses tableaux des grandes " scènes de la nature sont d'une vérité parfaite." C'est avec crainte qu'on se hazarde à émettre une opinion différente de celle d'un juge tel que M. Cuvier, surtout lorsqu'il s'agit de celui dont ses grands talens nous rappellent le souvenir. Mais, tout en avouant que Buffon est un écrivain du premier ordre, et que ses belles descriptions lui ont mérité le titre de *Peintre* de la nature, il faut avouer aussi que son style est quelquefois un peu outré, qu'on s'aperçoit quelquefois des efforts qu'il fait pour être éloquent, et qu'il paroit souvent oublier le précepte du poète latin :

" ARTIS EST CELARE ARTEM."

Le vrai art est de cacher l'art.

On citait un jour devant Voltaire *l'Histoire naturelle* de Buffon ; " pas si *naturelle*," dit-il.

" On a été plus divisé," continue M. Cuvier, " sur " le mérite de Buffon, comme naturaliste. Voltaire,

" d'Alembert, Condorcet et plusieurs naturalistes " étrangers ont jugé sévèrement ses hypothèses, et " cette manière vague de philosopher d'après des " aperçus géneraux de l'esprit, sans calcul et sans " expérience. Personne ne peut plus soutenir les " systêmes de Buffon sur la théorie de la terre. Son " systême sur les molécules organiques paraît di- " rectement réfuté par les observations modernes, " et surtout par celles de Haller et de Spallanzani ; " mais son éloquent tableau du développement phy- " sique et moral de l'homme, n'en est pas moins un " très beau morceau de philosophie, digne d'être " mis à côté de ce que l'on estime le plus dans " le livre de Locke."

On reproche aussi à Buffon de s'être laissé emporter par son amour des théories jusqu'au point d'avoir, dans ses ouvrages, émis des opinions qui paraissaient oposées à la Révélation, et qui portèrent ombrage aux amis du Christianisme. Revenu de ses erreurs, il chercha dans la suite a réparer le mal qu'il avait fait, avouant avec M. La Harpe, que—" L'hom- " me est assez grand par le seul usage de sa pensée, " et par l'espace qu'il lui est permis de parcourir ; " et que, soit qu'il soumette les cieux à ses calculs, " soit que l'organisation d'un insecte confonde sa

" raison, il doit sentir toute sa puissance sans " orgueil, et toute sa foiblesse sans découragement."

L'édition la plus estimée des œuvres de Buffon est celle de *l'Imprimerie Royale; Paris*, 1749 à 1804, 44 *vols. in-4to. figures.* Les gravures en sont très belles, et on recherche surtout les exemplaires reliés aux armes du roi, qui ont été donnés en présent, car ils sont très beaux d'épreuves.

La seule édition complète de ses œuvres, où se trouvent ses traductions de la *Statique de Hales*, et de la *Méthode des fluxions de Newton*, est celle de *Paris, Bastien*, 1810, 34 *vols. in-8vo. figures.*

Une autre édition, qui mérite d'être distinguée parmi toutes celles qui ont paru des ouvrages de Buffon, est celle-ci: ŒUVRES COMPLETES DE BUFFON, mises en ordre par M. de Lacépède; imprimée à *Paris*, et publiée chez *Rapet;* 1817 à 1819, 17 *vols. in-8vo, figures.* Il y en a une autre édition, qu'on estime assez, par M. de Lacépède: *Paris, Plassan*, 1799 à 1802, 76 *volumes in* 18*mo. figures.*

TABLE.

	Page
Du Style	1
Moyen d'étudier la nature . . .	16
Vue générale de la nature . . .	19
Vue de la terre	37
Différence entre les continens . . .	46
Des volcans	48
Comparaison du printemps et de l'hiver .	50
Reproduction de la nature . . .	51
Sur la nature des végétaux . . .	55
Le blé	58
Dignité de l'homme	59
Premières sensations de l'homme . .	62
Les premiers hommes	71
Idées que les premiers hommes durent avoir .	75
L'âme comparée au corps . . .	79
Force de l'homme	81
Invocation à la paix	85
De l'Arabie et de ses habitans . . .	87
Comparaison de l'homme et de l'animal .	91
Supériorité de l'homme sur les animaux .	100

Page

Qualités des animaux 105
Facultés des animaux 111
Perfectibilité dont les animaux sont susceptibles 114
Le cheval 119
L'âne 125
La brebis 129
La chèvre 134
Le bœuf 138
Le buffle 141
Le chien 145
Le chat 154
L'éléphant 158
Le lion 161
Le tigre 165
Le vautour 168
L'oiseau-mouche 170
Le cygne 172

NOUVEAUX
MORCEAUX CHOISIS
DE
BUFFON.

DU STYLE.

Extrait du Discours de réception à l'Académie Françoise.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes

sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors ; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader ? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat, et le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes, et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons ; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner : il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux ; il faut agir sur l'âme, et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient

ferme, nerveux et concis ; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées : c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connoîtra l'étendue ; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments, qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue ; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes ; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou

compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup-d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare; sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par

cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal ; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir ; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées ; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un ; et quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours. Les interruptions, les repos, les sections ne devroient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles, et contrainte par la nécessité des circonstances [1] : autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage ; le livre paroît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur

demeure obscur ; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur ; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais ; elle prépare en silence les germes de ses productions ; elle ébauche, par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant : elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne ; mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer ; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connoissances sont les germes de ses productions : mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail ; s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes ; s'il les

réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres ; il demeure donc dans la perplexité : mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume ; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire : les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élevera,

les objets prendront de la couleur ; et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce qu'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne nous éblouissent pendant quelques instants que pour nous laisser ensuite dans les ténèbres. Ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition ; l'on ne présente qu'un côté de l'objet ; on met dans l'ombre toutes les autres faces ; et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines,

et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. Aussi plus on mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie : alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles : ils ont des mots en abondance, point d'idées ; ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils

ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style ; ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre. Le style doit graver des pensées ; ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet ; il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée ; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en réglera la rapidité, et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle, dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à

ne nommer les choses que par les termes les plus généraux, le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour tout ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, messieurs, qu'il me sembloit, en vous lisant, que vous me parliez, que vous m'instruisiez. Mon âme, qui recueilloit avec avidité ces oracles de la sagesse, vouloit prende l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts ! Les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie ; s'il manque, elles seront inutiles. Bien écrire, c'est tout à la

fois bien penser, bien sentir, et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. Le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles : les idées seules forment le fonds du style ; l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter les dissonances, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poètes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or, jamais l'imitation n'a rien créé : aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fonds ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé ; il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paroîtra s'élever à la même hauteur ; et si, en

le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Ici, messieurs, l'application feroit plus que la règle ; les exemples instruiroient mieux que les préceptes : mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages, je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connoissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité : si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connoissances, les faits et les

découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité qui soit durable, et même éternelle. Or un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé, sont autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fonds du sujet.

Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature ; la poésie la peint et l'embellit ; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère ; elle crée les héros et les dieux :

l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est ; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions ; et partout ailleurs il suffira qu'il soit majesteux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il parlera des lois de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions : dans le reste il suffira qu'il soit noble et élevé. Mais le ton de l'orateur et du poète, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur de leur sujet autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

MOYEN D'ÉTUDIER LA NATURE.

Ce n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connoître les grands effets des variétés de la nature ; c'est en se transportant des sables brûlants de la zone torride aux glacières des poles ; c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers ; c'est en comparant les déserts avec les déserts que nous la jugerons mieux, et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue, de ses sublimes contrastes, et des majestueuses oppositions, elle paroît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée ; ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre, sans verdure, n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes, où tout pa-

roît mort, parce que rien ne peut naître, et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre, par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée.

Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une terre trop ancienne, à celui des vastes plaines de fange, des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offroit que par défaut; des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux, stagnantes et répandues près et loin de leur cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé; et ces vastes marécages exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueroient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retomboient en pluies précipitées par

les orages, ou dispersées par les vents. Et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de mangles, jetées sur les confins indécis de ces deux éléments, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature où tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon.

Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse, les crocodiles, les crapauds, les lézards, et mille autres reptiles à larges potes, en pétrissent la fange ; des millions d'insectes enflés par la chaleur humide en soulèvent la vase, et tout ce peuple impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs dont les cris confondus, multipliés, et mêlés aux coassemements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur, pour en écarter

l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles; terres d'ailleurs impraticables, encore informes, et qui ne serviroient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps voisins du premier chaos où les elements n'étoient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisoient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avoient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

VUE GÉNÉRALE DE LA NATURE.

La nature est le système des lois établies par le créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout: la nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son con-

cours ou son consentement. Cette puissance est de la puissance divine la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le monde et la substance, le dessin et l'ouvrage : bien différente de l'art humain dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui travaillant d'après soi-même, toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable : le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde ; les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les unes pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent ; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instruments de l'action

de cette puissance sur les corps bruts ; la chaleur et les molécules organiques vivantes sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la nature ? Elle pourroit tout si elle pouvoit anéantir et créer ; mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la Toute-Puissance ; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et dans tous ses ouvrages elle présente le sceau de l'Eternel : cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère ; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais ; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti : la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles. Quels objets ! un volume immense de matière, qui n'eût formé qu'une inutile et épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses : mais des millions de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques circulent autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante. Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent ; chacune agit à chaque instant, et toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées ; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes, et le repos de l'univers. La première de ces forces est également ré-

partie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction ; chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion : aussi est-il des astres fixes et des astres errans ; des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés ; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière ; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites ; des corps de lumière et des masses de ténèbres ; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée ; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent, après des siècles, se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paroissent, disparoissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre ; d'autres qui se montrent une fois et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événements ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt et qui cause la catastrophe

d'un monde on d'un système de monde, ne produit d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit des mondes que comme des atomes. Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, et tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes, qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons notre univers. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même-sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonfé-

rence. Tant que ces mouvements dureront, le soleil brillera, et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde ; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais : car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui. Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement. Elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil ; mais elles n'ont rien de commun entr'elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion ; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins allongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de

plusieurs années, et les autres de plusieurs siècles : le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot à toutes ces parties de la machine du monde. C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matières que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrême, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé.

Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus réguliers, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes, choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît encore être privilégié : moins froid, moins eloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? Une lumière pure, s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne ; une chaleur douce et féconde anime, fait éclore tous les germes de vie ; des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des terres arrêtent les vapeurs

de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir partagent les continents : l'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre ; ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins ; si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient : cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvements célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit, elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvements constants et généraux résultent des mouvements variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment au fond des eaux des éminences semblables à celles que

nous voyons sur la surface de la terre ; des courants qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondent, et, coulant au milieu des ondes comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet les fleuves de la mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles.

Les vents sont ses courants, ils poussent, ils assemblent les images ; ils produisent les météores, et transportent, au-dessus de la surface aride des continents terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes ; ils troublent les mouvements de la mer ; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent leurs courants, les font re-

brousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient, en mugissant, se briser contre les digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter. La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions: sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvélée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différents, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres: seul, entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles: l'étincelle divine dont il est animée, le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit; c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance; fait pour adorer

le créateur, il commande à toutes les créatures, vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé : couvertes où plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'autres en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourir sur des monceaux déjà pouris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude ; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres, chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption : dans toutes les parties basses, des

eaux mortes et croupissantes faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui, n'étant ni solides ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes ; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs

pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages : l'homme obligé de suivre les sentiers de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin, et dit : La nature brute est hideuse et mourante : c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante : desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer : bientôt au lieu du jonc, du nénuphar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la reconcule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouve-

ront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore; servons nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble: en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recéloit dans son sein! que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves

dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde : dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts : les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ses centres jusqu'aux extrémités : des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés ; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout

change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine : excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

VUE DE LA TERRE.

Ce globe immense nous offre, à la surface, des hauteurs, des profondeurs, des plaines, des mers, des marais, des fleuves, des cavernes, des gouffres, des volcans; et à la première inspection nous ne découvrons en tout cela aucune régularité, aucun ordre. Si nous pénétrons dans son intérieur, nous y trouvons des métaux, des minéraux, des pierres, des bitumes, des sables, des terres, des eaux, et des matières de toute espèce, placées comme au hasard et sans aucune règle apparente; en examinant avec plus d'attention, nous voyons des montagnes affaissées, des rochers fendus et brisés, des contrées englouties, des îles nouvelles, des terrains submergés, des cavernes comblées; nous trouvons des matières pesantes souvent posées sur des matières légères, des corps durs environnés de substances molles, des choses sèches, humides, chaudes,

froides, solides, friables, toutes mêlées et dans une espèce de confusion qui ne nous présente d'autre image que celle d'un amas de débris et d'un monde en ruine.

Cependant nous habitons ces ruines avec une entière sécurité; les générations d'hommes, d'animaux, de plantes, se succèdent sans interruption, la terre fournit abondamment à leur subsistance, la mer a des limites et des lois, ses mouvements y sont assujettis, l'air a ses courants réglés, les saisons ont leurs retours périodiques et certains, la verdure n'a jamais manqué de succéder aux frimas: tout nous paroît être dans l'ordre; la terre, qui tout à l'heure n'étoit qu'un chaos, est un séjour délicieux où règnent le calme et l'harmonie, où tout est animé et conduit avec une puissance et une intelligence qui nous remplissent d'admiration et nous élèvent jusqu'au créateur.

Ne nous pressons donc pas de prononcer sur l'irrégularité que nous voyons à la surface de la terre, sur le désordre apparent qui se trouve dans son intérieur, car nous en reconnoîtrons bientôt l'utilité, et même la nécessité: et en

y faisant plus d'attention, nous y trouverons peut-être un ordre que nous ne soupçonnions pas, et des rapports généraux que nous n'apercevions pas au premier coup d'œil. - A la vérité nos connoissances à cet égard seront toujours bornées. Nous ne connoissons point encore la surface entière du globe; nous ignorons en partie ce qui se trouve au fond des mers: il y en a dont nous n'avons pu sonder les profondeurs. Nous ne pouvons pénétrer que dans l'écorce de la terre, et les plus grandes cavités, les mines les plus profondes ne descendent pas à la huit millième partie de son diamètre; nous ne pouvons donc juger que de la couche extérieure et presque superficielle, l'intérieur de la masse nous est entièrement inconnue: on sait que, volume pour volume, la terre, pèse quatre fois plus que le soleil; on a aussi le rapport de sa pesanteur avec les autres planètes, mais ce n'est qu'une estimation relative, l'unité de mesure nous manque, le poids réel de la matière nous étant inconnu: en sorte que l'intérieur de la terre pourroit être ou vide, ou rempli d'une matière mille fois plus

pesante que l'or, et nous n'avons aucun moyen de le reconnoître ; à peine pouvons nous former sur cela quelques conjectures raisonnables.

Il faut donc nous borner à examiner et à décrire la surface de la terre et la petite épaisseur intérieure dans laquelle nous avons pénétré : la première chose qui se présente, c'est l'immense quantité d'eau qui couvre la plus grande partie du globe ; ces eaux occupent toujours les parties les plus basses, elles sont aussi toujours de niveau, et elles tendent perpétuellement à l'équilibre et au repos ; cependant nous les voyons agitées par une forte puissance, qui, s'opposant à la tranquillité de cet élément, lui imprime un mouvement périodique et réglé, soulève et abaisse alternativement les flots, et fait un balancement de la masse totale des mers en les remuant jusqu'à la plus grande profondeur. Nous savons que ce mouvement est de tous les temps, et qu'il durera autant que la lune et le soleil, qui en sont les causes.

Considérant ensuite le fond de la mer, nous y remarquons autant d'inégalités que sur

la surface de la terre ; nous y trouvons des hauteurs, des vallées, des plaines, des profondeurs, des rochers, des terrains de toute espèce ; nous voyons que toutes les îles ne sont que les sommets de vastes montagnes, dont le pied et les racines sont couvertes de l'élément liquide ; nous y trouvons d'autres sommets de montagnes qui sont presque à fleur d'eau ; nous y remarquons des courants rapides qui semblent se soustraire au mouvement général : on les voit se porter quelquefois constamment dans la même direction, quelquefois rétrograder et ne jamais excéder leurs limites, qui paroissent aussi invariables que celles qui bornent les efforts des fleuves de la terre. Là sont ces contrées orageuses où les vents en fureur précipitent la tempête, où la mer et le ciel également agités se choquent et se confondent : ici sont des mouvements intestins, des bouillonnements, des trombes et des agitations extraordinaires causées par des volcans dont la bouche submergée vomit le feu du sein des ondes, et pousse jusqu'aux nues une épaisse

vapeur mêlée d'eau, de soufre et de bitume. Plus loin je vois ces gouffres dont on n'ose approcher, qui semblent attirer les vaisseaux pour les engloutir ; au-delà j'aperçois ces vastes plaines toujours calmes et tranquilles, mais tout aussi dangereuses, où les vents n'ont jamais exercé leur empire, où l'art du nautonier devient inutile, où il faut rester et périr : enfin, portant les yeux jusqu'aux extrémités du globe, je vois ces glaces énormes qui se détachent des continents des poles, et viennent, comme des montagnes flottantes, voyager et se fondre jusque dans les régions tempérées.

Voilà les principaux objets que nous offre le vaste empire de la mer : des milliers d'habitants de différentes espèces en peuplent toute l'étendue ; les uns, couverts d'écailles légères, en traversent avec rapidité les différents pays ; d'autres, chargés d'une épaisse coquille, se traînent pesamment et marquent avec lenteur leur route sur le sable ; d'autres, à qui la nature a donné des nageoires en forme d'ailes, s'en servent pour s'élever et se sou-

tenir dans les airs ; d'autres enfin, à qui tout mouvement a été refusé, croissent et vivent attachés aux rochers : tous trouvent dans cet élément leur pâture. Le fond de la mer produit abondamment des plantes, des mousses, et des végétations encore plus singulières ; le terrain de la mer est de sable, de gravier, souvent de vase, quelquefois de terre ferme, de coquillages, de rochers ; et partout il ressemble à la terre que nous habitons.

Voyageons maintenant sur la partie sèche du globe ; quelle différence prodigieuse entre les climats ! quelle variété de terrains ! quelle inégalité de niveau ! Mais observons exactement et nous reconnoîtrons que les grandes chaînes de montagnes se trouvent plus voisines de l'équateur que des pôles ; que dans l'ancien continent elles s'étendent d'orient en occident beaucoup plus que du nord au sud ; que dans le nouveau monde, elles s'étendent au contraire du nord au sud beaucoup plus que d'orient en occident ; mais ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que la forme de ces montagnes et leurs contours qui parois-

sent absolument irréguliers, ont cependant des directions suivies et correspondantes entr'elles, en sorte que les angles saillants d'une montagne se trouvent toujours opposés aux angles rentrants de la montagne voisine, qui en est séparée par un vallon ou par une profondeur.

J'observe aussi que les collines opposées ont toujours, à très-peu près, la même hauteur, et qu'en général les montagnes occupent le milieu des continents et partagent dans la plus grande longueur les îles, les promontoires et les autres terres avancées. Je suis de même la direction des plus grands fleuves, et je vois qu'elle est toujours presque perpendiculaire à la côte de la mer dans laquelle ils ont leur embouchure, et que dans la plus grande partie de leurs cours, ils vont à peu près comme les chaînes de montagnes dont ils prennent leur source et leur direction.

Examinant ensuite les rivages de la mer, je trouve qu'elle est ordinairement bornée par des rochers, des marbres et d'autres pierres dures, ou bien par des terres et des sables

qu'elle a elle-même accumulés ou que les fleuves ont amenés, et je remarque que les côtes voisines, et qui ne sont séparées que par un bras ou par un petit trajet de mer, sont composées des mêmes matières, et que les lits de terre sont les mêmes de l'un et de l'autre côté ; je vois que les volcans se trouvent tous dans les hautes montagnes, qu'il y en a un grand nombre dont les feux sont entièrement éteints, que quelques-uns des volcans ont des correspondances sonterraines, et que leurs explosions se font quelquefois en même temps. J'aperçois une correspondance semblable entre certains lacs et les mers voisines ; ici sont des fleuves et des torrents qui se perdent tout à coup et paroissent se précipiter dans les entrailles de la terre ; là c'est une mer intérieure où se rendent cent rivières qui y portent de toutes parts une énorme quantité d'eau, sans jamais augmenter ce lac immense qui semble rendre par des voies souterraines tout ce qu'il reçoit par ses bords ; et chemin faisant, je reconnois aisément les pays anciennement habités ; je les

distingue de ces contrées nouvelles où le terrain paroît encore tout brut, où les fleuves sont remplis de cataractes, où les terres sont en partie submergées, marécageuses ou trop arides, où la distribution des eaux est irrégulière, où des bois incultes couvrent toute la surface des terrains qui peuvent produire.

Spectacle immense, tableaux prodigieux, qu'on ne se lasse pas de voir, et qu'il est impossible de décrire d'une manière satisfaisante !

DIFFÉRENCE ENTRE LE NOUVEAU CONTINENT ET L'ANCIEN.

Les montagnes (*de l'Amérique*) étant les plus hautes de la terre et se trouvant opposées de face à la direction du vent d'est, arrêtent, condensent toutes les vapeurs de l'air, et produisent par conséquent une quantité infinie de sources vives, qui par leur réunion forment bientôt des fleuves les plus grands de la terre :

il y a donc beaucoup plus d'eaux courantes dans le nouveau continent que dans l'ancien, proportionnellement à l'espace ; et cette quantité d'eau se trouve encore prodigieusement augmentée par le défaut d'écoulement ; les hommes n'ayant ni borné les torrents, ni dirigé les fleuves, ni séché les marais, les eaux stagnantes couvrent des terres immenses, augmentent encore l'humidité de l'air et en diminuent la chaleur : d'ailleurs la terre étant partout en friche et couverte dans toute son étendue d'herbes grossières, épaisses et touffues, elle ne s'échauffe, ne se sèche jamais ; la transpiration de tant de végétaux, pressés les uns contre les autres ; ne produit que des exhalaisons humides et malsaines ; la nature, cachée sous ses vieux vêtements, ne montra jamais de parure nouvelle dans ces tristes contrées ; n'étant ni caressée ni cultivée par l'homme, jamais elle n'avoit ouvert son sein bienfaisant ; jamais la terre n'avoit vu sa surface dorée de ces riches épis qui font notre opulence et sa fécondité. Dans cet état d'abandon tout languit, tout se corrompt,

tout s'étouffe ; l'air et la terre, surchargés de vapeurs humides et nuisibles, ne peuvent s'épurer ni profiter des influences de l'astre de la vie ; le soleil darde inutilement ses rayons les plus vifs sur cette masse froide, elle est hors d'état de répondre à son ardeur ; elle ne produira que des êtres humides, des plantes, des reptiles, des insectes, et ne pourra nourrir que des hommes froids et des animaux foibles.

DES VOLCANS.

Les montagnes ardentes, qu'on appelle *Volcans*, renferment dans leur sein le soufre, le bitume et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet, plus violent que celui de la poudre et du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes et désolé la terre ; un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à

feu vomit des torrents de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de soufre et de métal fondu, des nuées de cendres et de pierres; et quelquefois elle lance à plusieurs lieues de distance des masses de rochers énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement; l'embrasement est si terrible, et la quantité des matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées que la montagne rejette, est si abondante, qu'elles enterrent les villes, les forêts, couvrent les campagnes de cent et de deux cents pieds d'épaisseur, et forment quelquefois des collines et des montagnes qui ne sont que des monceaux de ces matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction des secousses assez fortes pour ébranler et faire trembler la terre, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très considérables.

COMPARAISON DU PRINTEMPS ET DE L'HIVER.

Lorsque dans un beau jour de printemps nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le belier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivants se chercher, nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction et d'une nouvelle vie. Lorsque dans la saison noire du froid et des frimas l'on voit les natures devenir indifférentes, se fuir au lieu de se chercher, les habitants de l'air déserter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites, la terre se durcir, les plantes se sécher, les arbres dépouillés se courber, s'affaisser sous le poids de la neige et du givre ; tout présente l'idée de la langueur et de l'anéantissement.

REPRODUCTION DE LA NATURE.

La surface de la terre, parée de sa verdure, est le fonds inépuisable et commun duquel l'homme et les animaux tirent leur subsistance; tout ce qui a vie dans la nature vit sur ce qui végète, et les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu et végété: pour vivre il faut détruire, et ce n'est en effet qu'en détruisant des êtres que les animaux peuvent se nourrir et se multiplier. Dieu, en créant les premiers individus de chaque espèce d'animal et de végétal, a non-seulement donné la forme à la poussière de la terre, mais il l'a rendue vivante et animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indestructibles, et communes à tous les êtres organisés: ces molécules passent de corps en corps, et servent également à la vie actuelle et à la continuation de la vie,

à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu ; et après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'univers, passent dans d'autres êtres, et y portent la nourriture et la vie : toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la nature toujours également vivante, la terre également peuplée, et toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

A prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, et la mort, qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive et commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes les autres puissances subordonnées et subalternes, la mort n'attaque que les indi-

vidus, ne frappe que la surface, ne détruit que la forme, ne peut rien sur la matière, et ne fait aucun tort à la nature, qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les espèces, mais la laisse moissoner les individus et les détruire avec le temps, pour se montrer elle-même indépendante de la mort et du temps, pour exercer à chaque instant sa puissance toujours active, manifester sa plénitude par sa fécondité, et faire de l'univers, en reproduisant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un spectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres se succèdent, il est donc nécessaire qu'ils se détruisent entre eux; pour que les animaux se nourrissent et subsistent, il faut qu'ils détruisent des végétaux ou d'autres animaux; et comme avant et après la destruction la quantité de vie reste toujours la même, il semble qu'il devroit être indifférent à la nature que telle ou telle espèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mère économe au sein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépense et

prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'espèces d'animaux l'instinct de se nourrir de chair ; elle a même réduit à un assez petit nombre d'individus ces espèces voraces et carnassières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment et les espèces et les individus de ceux qui se nourrissent de plantes, et que dans les végétaux elle semble avoir prodigué les espèces, et répandu dans chacune avec profusion le nombre et la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à seconder ses vues, à maintenir et même à établir cet ordre sur la terre ; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous supposions, toutes les espèces sont presque également voraces, elles vivent sur elles-mêmes ou sur les autres, et s'entre-dévorent perpétuellement sans jamais se détruire, parce que la fécondité y est aussi grande que la déprédation, et que presque toute la nourriture, toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

SUR LA NATURE DES VÉGÉTAUX.

Les végétaux qui couvrent cette terre, et qui y sont encore attachés de plus près que l'animal qui broute, participent aussi plus que lui à la nature du climat; chaque degré de température a ses plantes particulières; on trouve au pied des Alpes celles de France et d'Italie, on trouve à leur sommet celles des pays du nord; on retrouve ces mêmes plantes du nord sur les cimes glacées des montagnes d'Afrique. Sur les monts qui séparent l'empire du Mogol du royaume de Cachemire, on voit, du côté du midi, toutes les plantes des Indes, et l'on est surpris de ne voir de l'autre côté que des plantes d'Europe. C'est aussi des climats excessifs que l'on tire les drogues, les parfums, les poisons, et toutes les plantes dont les qualités sont excessives: le climat tempéré ne produit au contraire que des choses tempérées: les herbes les plus douces,

les légumes les plus sains, les fruits les plus suaves, les animaux les plus tranquilles, les hommes les plus polis sont l'apanage de cet heureux climat. Ainsi la terre fait les plantes ; la terre et les plantes font les animaux ; la terre, les plantes et les animaux font l'homme ; car les qualités des végétaux viennent immédiatement de la terre et de l'air ; le tempérament et les autres qualités relatives des animaux qui paissent l'herbe tiennent de près à celles des plantes dont ils se nourissent ; enfin les qualités physiques de l'homme et des animaux qui vivent sur les autres animaux autant que sur les plantes, dépendent, quoique de plus loin, de ces mêmes causes, dont l'influence s'étend jusque sur leur naturel et sur leurs mœurs. Et ce qui prouve encore mieux que tout se tempère dans un climat tempéré, et que tout est excès dans un climat excessif, c'est que la grandeur et la forme, qui paroissent être des qualités absolues, fixes et déterminées, dépendent cependant, comme les qualités relatives, de l'influence du climat : la taille de nos animaux quadrupèdes n'ap-

proche pas de celle de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hippopotame; nos plus gros oiseaux sont fort petits, si on les compare à l'autruche, au condor, au casoar; et quelle comparaison des poissons, des lézards, des serpents de nos climats avec les baleines, les cachalots, les narvals qui peuplent les mers du nord, et avec les crocodiles, les grand lézards et les couleuvres énormes qui infestent les terres et les eaux du midi? Et si l'on considère encore chaque espèce dans différents climats, on y trouvera des variétés sensibles pour la grandeur et pour la forme; toutes prennent une teinture plus ou moins forte du climat. Ces changements ne se font que lentement, imperceptiblement; le grand ouvrier de la nature est le temps: comme il marche toujours d'un pas égal, uniforme et réglé, il ne fait rien par sauts; mais par degrés, par nuances, par succession, il fait tout; et ces changements, d'abord imperceptibles, deviennent peu à peu sensibles, et se marquent enfin par des résultats auxquels on ne peut se méprendre.

LE BLÉ.

Le grain dont l'homme fait son pain n'est point un don de la nature, mais le grand, l'utile fruit de ses recherches et de son intelligence dans le premier des arts ; nulle part sur la terre on n'a trouvé du blé sauvage, et c'est évidemment une herbe perfectionnée, par ses soins : il a donc fallu reconnoître et choisir entre mille et mille cette herbe précieuse ; il a fallu la semer, la recueillir nombre de fois pour s'apercevoir de sa multiplication, toujours proportionnée à la culture et à l'engrais des terres. Et cette propriété, pour ainsi dire unique, qu'a le froment de résister dans son premier âge, au froid de nos hivers, quoique soumis, comme toutes les plantes annuelles, à périr après avoir donné sa graine ; et la qualité merveilleuse de cette graine, qui convient à tous les hommes, à tous les animaux, à presque tous les climats, qui

d'ailleurs se conserve long-temps sans altération, sans perdre la puissance de se reproduire; tout nous démontre que c'est la plus heureuse découverte que l'homme ait jamais faite, et que, quelque ancienne qu'on veuille la supposer, elle a néanmoins été précédée de l'art de l'agriculture, fondé sur la science et perfectionné par l'observation.

DIGNITÉ DE L'HOMME.

L'HOMME a la force et la majesté; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe.

Tout annonce dans tous deux les maîtres de la terre; tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants; il se soutient droit et élevé; son attitude est celle du commandement; sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie; l'excellence de sa nature perce

à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang; il ne touche à la terre que par les extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers, d'appui à la masse du corps; sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés, la finesse du toucher dont elle est le principal organe; les bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos: leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées, et répondent au calme de l'inté-

rieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie ; où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle, et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations. C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnoître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et refléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

SENSATIONS DU PREMIER HOMME EN RECEVANT L'ETRE.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence: je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux: quel surcroît de sensation! La lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le crystal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, et faisoient partie de moi même. Je m'affermissois dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière; son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être. Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand

tout à coup j'entends des sons : le chant des oiseaux, le murmure des airs, formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliois déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, et suspendit pour un temps le charme des sons. Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets, et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même ; et quoi qu'elle me parût immense en grandeur, et par la quantité des accidents de lumière, et par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être. Je commençois à

voir sans émotion, et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyoit: le mouvement que j'avois fait avoit confondu les objets; je m'imaginois que tout étoit en désordre. Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux; je parcourus mon corps; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentois dans cette partie étoit si distinct et si complet, la jouissance m'en paroissoit si parfaite, en comparaison du plaisir que m'avoient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que

mes idées prenoient de la profondeur et de la réalité. Tout ce que je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisoit dans mon âme une double idée. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence qui m'avoit paru d'abord immense en étendue. J'avois jeté les yeux sur mon corps; je le jugeois d'un volume énorme, et si grand, que tous les objets qui avoient frappé mes yeux ne me paroissoient, en comparaison, que des points lumineux. Je m'examinai long-temps, je me regardois avec plaisir, je suivois ma main de l'œil, j'observois ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges, je croyois que le mouvement de ma main n'étoit qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables; je l'approchai de mes yeux; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avoit de l'illusion dans cette sensation qui me venoit par les yeux. J'avois vu distinctement que ma main n'étoit qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvois comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paroître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avoit pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être. Cette précaution me fut utile: je m'étois remis en mouvement, et je marchois la tête haute et levée vers le ciel; je me heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avoit quelque chose hors de moi. Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne l'avois été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devois juger des objets ex-

térieurs comme j'avois jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avoit que le toucher qui put m'assurer de leur existence. Je cherchois donc à toucher tout ce que je voyois : je voulois toucher le soleil : j'étendois les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvois que le vide des airs. A chaque expérience que je tentois, je tombois de surprise en surprise ; car tous les objets paroissoient être également près de moi ; et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main ; et, comme elle me donnoit des idées toutes différentes des impressions que je recevois par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugements n'en étoient que plus imparfaits, et le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des

mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens. J'étois assis à l'ombre d'un bel arbre ; des fruits d'une couleur vermeille descendoient, en forme de grappe, à la portée de la main. Je les touchai légèrement : aussitôt ils se séparent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité. J'avois saisi un de ces fruits ; je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiai de la faculté que je sentois de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisois un plaisir de vaincre, j'avois approché ce fruit de mes yeux ; j'en considérois la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage ; il se trouva près de mes lèvres ; je tirois à longues inspirations le parfum, et je goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat. J'étois intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler :

elle se rouvrit pour en reprendre; je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai. Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque là je n'avois eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne, et que j'étois le maître de transformer les êtres. Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avois senti, je cueillis un second et un troisième fruit; et je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langeur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse de mes pensées, mes sensations émoussées arrondissoient tous les objets, et ne me présentoient que des images foibles et mal terminées. Dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles,

pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond ; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps, et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avois cessé d'être. Cet anéantissement que je venois d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devois pas exister toujours. J'eus une autre inquiétude, je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens : je cherchai à me reconnoître. Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdois le sens de la vue : j'existois trop pour craindre de cesser d'être ; et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

LES PREMIERS HOMMES.

Les premiers hommes, témoins des mouvements convulsifs de la terre, encore récents et très-fréquens, n'ayant que les montagnes pour asiles contre les inondations, chassés souvent de ces mêmes asiles par le feu des volcans, tremblants sur une terre qui trembloit sous leurs pieds, nus d'esprit et de corps, exposés aux injures de tous les éléments, victimes de la fureur des animaux féroces, dont ils ne pouvoient éviter de devenir la proie; tous également pénétrés du sentiment commun d'une terreur funeste, tous également pressés par la nécessité, n'ont-ils pas très promptement cherché à se réunir d'abord pour se défendre par le nombre, ensuite pour s'aider et travailler de concert à se faire un domicile et des armes? Ils ont commencé par aiguiser en forme de haches, ces cailloux durs, ces jades, ces pierres de foudre, que l'on a crues

tombées des nues et formées par le tonnerre, et qui néanmoins ne sont que les premiers monuments de l'art de l'homme dans l'état de pure nature : il aura bientôt tiré du feu de ces mêmes cailloux en les frappant les uns contre les autres ; il aura saisi la flamme des volcans, ou profité du feu de leurs laves brûlantes pour le communiquer, pour se faire jour dans le forêts, les broussailles ; car, avec le secours de ce puissant élément, il a nettoyé, assaini, purifié les terrains qu'il vouloit habiter ; avec la hache de pierre, il a ébranché, coupé les arbres, menuisé le bois, façonné ses armes et les instruments de première nécessité. Et après s'être munis de massues et d'autres armes pesantes et défensives, ces premiers hommes n'ont-ils pas trouvé le moyen d'en faire d'offensives plus légères, pour atteindre de loin ? Un nerf, un tendon d'animal, des fils d'aloès, ou l'écorce souple d'une plante ligneuse, leur ont servi de corde pour réunir les deux extrémités d'une branche élastique dont ils ont fait leur arcs ; ils ont aiguisé d'autres petits cailloux pour en armer la flèche.

Bientôt ils auront eu des filets, des radeaux, des canots, et s'en sont tenus là tant qu'ils n'ont formé que de petites nations composées de quelques familles, ou plutôt de parents issus d'une même famille, comme nous le voyons encore aujourd'hui chez les sauvages, qui veulent demeurer sauvages, et qui le peuvent, dans les lieux où l'espace ne leur manque pas; mais dans tous ceux où cet espace s'est trouvé confiné par les eaux ou resserré pas les hautes montagnes, ces petites nations, devenues trop nombreuses, ont été forcées de partager leur terrain entre elles; et c'est de ce moment que la terre est devenue le domaine de l'homme: il en a pris possession par ses travaux de culture, et l'attachement à la patrie a suivi de très-près les premiers actes de sa propriété. L'intérêt particulier faisant partie de l'intérêt national, l'ordre, la police et les lois ont dû succéder, et la société prendre de la consistance et des forces.

Néanmoins ces hommes, profondément affectés des calamités de leur premier état ayant encore sous leurs yeux les ravages des

inondations, les incendies des volcans, les gouffres ouverts par les secousses de la terre, ont conservé un souvenir durable et presque éternel de ces malheurs du monde : l'idée qu'il doit périr par un déluge universel, ou par un embrasement général ; le respect pour certaines montagnes sur lesquelles ils s'étoient sauvés des inondations ; l'horreur pour ces autres montagnes qui lançoient des feux plus terribles que ceux du tonnerre ; la vue de ces combats de la terre contre le ciel, fondement de la fable des Titans, et de leurs assauts contre les Dieux ; l'opinion de l'existence réelle d'un être malfaisant, la crainte et la superstition qui en sont le premier produit ; tous ces sentiments fondés sur la terreur se sont dès lors emparés à jamais du cœur et de l'esprit de l'homme : à peine est-il encore aujourd'hui rassuré par l'expérience des temps, par le calme qui a succédé à ces siècles d'orage, enfin par la connoissance des effets et des opérations de la nature ; connoissance qui n'a pu s'acquérir qu'après l'établissement de quelque grande société dans des terres paisibles.

IDÉES QUE LES PREMIERS HOMMES DURENT AVOIR DE LA NATURE.

Voyons donc ce qu'étoit la physique dans ces premiers âges du monde, et ce qu'elle seroit encore si l'homme n'eût jamais étudié la nature. On voit le ciel comme une voûte d'azur dans laquelle le Soleil et la Lune paroissent être les astres les plus considérables, dont le premier produit toujours la lumière du jour, et le second fait souvent celle de la nuit; on les voit paroître ou se lever d'un côté, et disparoître ou se coucher de l'autre, après avoir fourni leur course et donné leur lumière pendant un certain espace de temps. On voit que la mer est de la même couleur que la voûte azurée, et qu'elle paroît toucher au ciel lorsqu'on la regarde au loin. Toutes les idées du peuple sur le système du monde ne portent que sur ces trois ou quatre notions, et quelque fausses qu'elles soient, il falloit s'y conformer pour se faire entendre.

En conséquence de ce que la mer paroît

dans le lointain se réunir au ciel, il étoit naturel d'imaginer qu'il existe en effet des eaux inférieures, dont les unes remplissent le ciel et les autres la mer, et que, pour soutenir les eaux supérieures, il falloit un firmament, c'est-à-dire, un appui, une voûte solide et transparente, au travers de laquelle on aperçût l'azur des eaux supérieures ; aussi est il dit: " *Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament, et sépara les eaux qui étoient sous le firmament, de celles qui étoient au-dessus du firmament, et Dieu donna au firmament, le nom de ciel .... et à toutes les eaux rassemblées sous le firmament, le nom de mer.*" C'est à ces mêmes idées que se rapportent les cataractes du ciel, c'est-à-dire, les portes ou les fenêtres de ce firmament solide qui s'ouvrirent lorsqu'il fallut laisser tomber les eaux supérieures pour noyer la terre. C'est encore d'après ces mêmes idées qu'il est dit que les poissons, et les oiseaux ont eu une origine commune. Les poissons auront été produits par les eaux inférieures, et les oiseaux par les eaux supérieures, parce qu'ils s'approchent

par leur vol de la voûte azurée, que le vulgaire n'imagine pas être beaucoup plus élevée que les nuages. De même, le peuple a toujours cru que les étoiles sont attachées comme des clous à cette voûte solide, qu'elles sont plus petites que la lune, et infiniment plus petites que le soleil: il ne distingue pas même les planètes des étoiles fixes; et c'est par cette raison qu'il n'est fait aucune mention des planètes dans tout le récit de la création; c'est par la même raison que la lune y est regardée comme le second astre, quoique ce ne soit en effet que le plus petit de tous les corps célestes.

Tout, dans le récit de Moïse, est mis à la portée de l'intelligence du peuple; tout y est représenté relativement à l'homme vulgaire, auquel il ne s'agissoit pas de démontrer le vrai système du monde, mais qu'il suffisoit d'instruire de ce qu'il devoit au Créateur, en lui montrant les effets de sa Toute-Puissance comme autant de bienfaits: les vérités de la nature ne devoient paroître qu'avec le temps, et le souverain être se les réservoit comme les plus sûrs moyens de rappeler l'homme à lui

lorsque sa foi, déclinant dans la suite de siècles, seroit devenue chancelante, lorsque éloigné de son origine, il pourroit l'oublier: lorsqu'enfin trop accoutumé au spectacle de la nature, il n'en seroit plus touché et viendroit à en méconnoître l'auteur. Il était donc nécessaire de raffermir de temps en temps et même d'agrandir l'idée de Dieu dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Or, chaque découverte produit ce grand effet ; chaque nouveau pas que nous faisons dans la nature nous rapproche du créateur. Une vérité nouvelle est une espèce de miracle, l'effet en est le même, et elle ne diffère du vrai miracle qu'en ce que celui-ci est un coup d'éclat que Dieu frappe immédiatement et rarement, au lieu qu'il se sert de l'homme pour découvrir et manifester les merveilles dont il a rempli le sein de la nature ; et que, comme ces merveilles s'opèrent à tout instant, qu'elles sont exposées de tout temps et pour tous les temps à sa contemplation, Dieu le rappelle incessamment à lui non seulement par le spectacle actuel, mais encore par le développement successif de ses œuvres.

L'AME COMPARÉE AU CORPS.

Notre âme n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante : cette forme est la pensée, il nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement que par la pensée ; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel ; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatériel ; nos corps ont plusieurs formes ; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différents organes avec lesquels nous les apercevons ; notre corps et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de général par où nous puissions le saisir et nous assurer de le connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps, un lépreux, dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître : un sourd ne peut

connoître les sons ; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensation dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins, les fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même : ôtez au contraire toutes ses qualités à la matière ; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens vous l'anéantirez ; notre âme est donc impérissable, et la matière peut et doit mourir.

Il en est de même des autres facultés de notre âme comparées à celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'âme veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut ; l'âme s'unit indistinctement, à tel objet qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'âme le veut ; elle se fait et se fait en un instant ; le corps ne peut s'unir à rien ; il est blessé de tout ce qui le touche de trop près ; il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps ; tout lui résiste, tout est obstacle, son

mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est elle donc qu'un mouvement corporel, et la contemplation un simple attouchement? Comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait? Comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible? A-t-on jamais conçu du mouvement sans qu'il y eût de l'espace et du temps? La volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel, et si l'union de l'âme à son objet est un attouchement, ne se fait-il pas au loin? Ce contact n'est-il pas une pénétration? Qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

LA FORCE DE L'HOMME.

Quoique le corps de l'homme soit à l'extérieur, plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume,

que celui des animaux les plus forts; car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée. Nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes; celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives: heureux, si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

L'homme civilisé ne connoît pas ses forces; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercise.

Il se trouve cependant parmi nous des hommes d'une force extraordinaire; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, et où le travail des mains ne peut être que celui des hommes du dernier ordre. Les femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les

hommes; et le plus grand usage, ou les plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement; ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout, dans la même attitude, pendant des heures entières; car les sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, et rien ne les étonne plus dans nos manières, que de nous voir aller en droite ligne, et revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de

leurs femmes, par les services qu'ils exigent avec une dureté vraiment sauvage. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des lois où les femmes sont toujours plus lésées, à proportion de la grossièreté des mœurs, et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse, que les femmes ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société ; aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage ; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnoître l'empire de la beauté, avantage naturel, plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir. Car les idées que différents peuples ont de la beauté, sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire désirer, que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment ; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs désirs. Le prix de la

chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu dû la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celle du sentiment; et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.

INVOCATION À LA PAIX.

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers, vous qui, du trône immobile de l'empirée, voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée; qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir

leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, autour de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle : comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour ; ce sentiment divin, se répandant partout réunira les nations ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine, maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre ; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité ; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance et d'admiration.

DE L'ARABIE ET DE SES HABITANTS.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés, un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante. Solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts : car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul : plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vuides et sans bornes, il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la

nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vuide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante pressent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la nature ; elles lui servent d'asile, elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance. Mais de quoi les hommes savent ils user sans abus ? Ce même Arabe libre, indépendant, tranquille, et même riche, au lieu de respecter ses déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté ; car ses entreprises sont presque toujours heureuses ; malgré la défiance de

ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur; en même temps il instruit ses chameaux, il les élève et les exerce dans cette même vue; peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint à demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort, qu'il les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort. Au lieu de les laisser paître à tout heure et boire à leur soif, il commence par régler leurs repas, et peu à peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant aussi la quantité de la nourriture; lorsqu'ils sont un peu forts, il les exerce à la course, il les excite par l'exemple des chevaux, et parvient à les rendre aussi légers et plus robustes; enfin, dès qu'il est sûr de la force, de la légèreté et de la sobriété

de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur; il part avec eux, arrive sans être attendu aux confins du désert, arrête les premiers passants, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin: et s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talents et les leurs; monté sur l'un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, ni boire ni manger; il fait aisément trois cents lieues en huit jours, et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement il laisse ses chameaux chargés, il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelote de pâte; souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau, ils se passent de boire; et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue; la soif qui les presse leur fait doubler le pas, et ils boivent en une seule fois pour tout le temps passé et pour autant de temps à venir; car souvent leurs

voyages sont de plusieurs semaines, et leurs temps d'abstinence durent aussi long-temps que leurs voyages.

COMPARAISON DE L'HOMME ET DE L'ANIMAL.

En comparant l'homme avec l'animal, on trouvera dans l'un et dans l'autre un corps, une matière organisée, des sens, de la chair et du sang, du mouvement, et une infinité de choses semblables; mais toutes ces ressemblances sont extérieures, et ne suffisent pas pour nous faire prononcer que la nature de l'homme ressemble à celle de l'animal; pour juger de la nature de l'un et de l'autre, il faudroit connoître les qualités intérieures de l'animal aussi bien que nous connoissons les nôtres; et comme il n'est pas possible que nous ayons jamais connoissance de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, comme nous ne saurons jamais de quel ordre, de quelle espèce peuvent être ses sensations relative-

ment à celles de l'homme, nous ne pouvons juger que par les effets, nous ne pouvons que comparer les résultats des opérations naturelles de l'un et de l'autre.

Voyons donc ces résultats, en commençant par avouer toutes les ressemblances particulières, et en n'examinant que les différences, même les plus générales. On conviendra que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux; il le commande et le fait servir à ses usages, et c'est moins par force et par adresse que par supériorité de nature, et parce qu'il a un projet raisonné, un ordre d'actions et une suite de moyens par lesquels il contraint l'animal à lui obéir; car nous ne voyons pas que les animaux qui sont plus forts et plus adroits commandent aux autres, et les fassent servir à leur usage; les plus forts mangent les plus foibles, mais cette action ne suppose qu'un besoin, un appétit, qualités fort différentes de celle qui peut produire une suite d'actions dirigées vers le même but. Si les animaux étoient doués de cette faculté, n'en verrions-

nous pas quelques-uns prendre l'empire sur les autres, et les obliger à leur chercher la nourriture, à les veiller, à les garder, à les soulager lorsqu'ils sont malades ou blessés? Or il n'y a parmi tous les animaux aucune marque de cette subordination, aucune apparence que quelqu'un d'entre eux connoisse ou sente la supériorité de sa nature sur celle des autres; par conséquent on doit penser qu'ils sont en effet tous de même nature, et en même temps on doit conclure que celle de l'homme est non-seulement fort au-dessus de celle de l'animal, mais qu'elle est aussi tout-à-fait différente.

L'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au-dedans de lui; il communique sa pensée par la parole, ce signe est commun à toute l'espèce humaine; l'homme sauvage parle comme l'homme policé, et tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre: aucun des animaux n'a ce signe de la pensée; ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite

que celle de l'homme ; le singe parleroit donc s'il pensoit ; si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langue ; et en supposant qu'il n'eût que des pensées de singe, il parleroit aux autres singes ; mais on ne les a jamais vus s'entretenir ou discourir ensemble ; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon, bien loin d'en avoir de semblables aux nôtres ; il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés et arrangés ; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré.

Il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connoît de plusieurs espèces auxquels on apprend à prononcer des mots, et même à répéter des phrases assez longues ; et peut-être y en auroit-il un grand nombre d'autres auxquels on pourroit, si l'on vouloit s'en donner la peine, faire articuler quelques sons ; mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée que ces mots expriment ; ils

semblent ne les répéter, et même ne les articuler, que comme un écho ou une machine artificielle les répéteroit ou les articuleroit; ce ne sont pas les puissances mécaniques ou les organes matériels, mais c'est la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui leur manque.

C'est donc parce qu'une langue suppose une suite de pensées, que les animaux n'en ont aucune; car, quand même on voudroit leur accorder quelque chose de semblable à nos premières appréhensions et à nos sensations les plus grossières et les plus machinales, il paroît certain qu'ils sont incapables de former cette association d'idées qui seule peut produire la réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée; c'est parce qu'ils ne peuvent joindre ensemble aucune idée; qu'ils ne pensent ni ne parlent; c'est par la même raison qu'ils n'inventent et ne perfectionnent rien; s'ils étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espèce de progrès, ils acquerroient plus d'industrie: les castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art et de solidité que ne bâtissoient les pre-

miers castors ; l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite ; car, si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous n'en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il apercevroit tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, et qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps et d'habitude, pour perfectionner le moindre de nos arts.

D'où peut venir cette uniformité dans tous les ouvrages des animaux ? Pourquoi chaque espèce ne fait-elle jamais que la même chose, de la même façon ? Et pourquoi chaque individu ne la fait-il ni mieux ni plus mal qu'un autre individu ? Y a-t-il de plus forte preuve que leurs opérations ne sont que des résultats mécaniques et purement matériels ? Car s'ils avoient la moindre étincelle de la lumière qui nous éclaire, on trouveroit au moins de la variété, si l'on ne voyoit pas de la perfection dans leurs ouvrages ; chaque individu de la

même espèce feroit quelque chose d'un peu différent de ce qu'auroit fait un autre individu ; mais non ; tous travaillent sur le même modèle, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu ; et si l'on vouloit attribuer une âme aux animaux, on seroit obligé à n'en faire qu'une pour chaque espèce, à laquelle chaque individu participeroit également : cette âme seroit donc nécessairement divisible, par conséquent elle seroit matérielle et fort différente de la nôtre.

Car pourquoi mettons-nous, au contraire, tant de diversité et de variété dans nos productions et dans nos ouvrages ? Pourquoi l'imitation servile nous coûte-t-elle plus qu'un nouveau dessein ? C'est parce que notre âme est à nous, qu'elle est indépendante de celle d'un autre, que nous n'avons rien de commun avec notre espèce que la matière de notre corps, et que ce n'est en effet que par les dernières de nos facultés que nous ressemblons aux animaux.

Si les sensations intérieures appartenoient

à la matière et dépendoient des organes corporels, ne verrions-nous pas parmi les animaux de même espèce, comme parmi les hommes, des différences marquées dans leurs ouvrages? Ceux qui seroient le mieux organisés ne feroient-ils pas leurs nids, leurs cellules ou leurs coques, d'une manière plus solide, plus élégante, plus commode? Et si quelqu'un avoit plus de génie qu'un autre, pourroit-il ne le pas manifester de cette façon? Or tout cela n'arrive pas et n'est jamais arrivé: le plus ou le moins de perfection des organes corporels n'influe donc pas sur la nature des sensations intérieures; n'en doit-on pas conclure que les animaux n'ont point de sensations de cette espèce, qu'elles ne peuvent appartenir à la matière, ni dépendre, pour leur nature, des organes corporels? Ne faut-il pas par conséquent qu'il y ait en nous une substance différente de la matière, qui soit le sujet et la cause qui produit et reçoit ces sensations?

Mais ces preuves de l'immatérialité de notre âme peuvent s'étendre encore plus loin. Nous avons dit que la nature marche toujours et

agit en tout par degrés imperceptibles et par nuances ; cette vérité, qui d'ailleurs ne souffre aucune exception, se dément ici tout-à-fait ; il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal ; preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre, en parcourant un espace infini, avant que d'arriver à celle des animaux ; car, si l'homme étoit de l'ordre des animaux, il y auroit dans la nature un certain nombre d'êtres moins parfaits que l'homme, et plus parfaits que l'animal, par lesquels on descendroit insensiblement et par nuances de l'homme au singe ; mais cela n'est pas, on passe tout d'un coup de l'être pensant à l'être matériel, de la puissance intellectuelle à la force mécanique, de l'ordre et du dessein au mouvement aveugle, de la réflexion à l'appétit.

En voilà plus qu'il n'en faut pour nous démontrer l'excellence de notre nature, et la distance immense que la bonté du Créateur a mise entre l'homme et la bête : l'homme est un

être raisonnable, l'animal est un être sans raison; et comme il n'y a point de milieu entre le positif et le négatif, comme il n'y a point d'êtres intermédiaires entre l'être raisonnable et l'être sans raison, il est évident que l'homme est d'une nature entièrement différente de celle de l'animal, qu'il ne lui ressemble que par l'extérieur, et que le juger par cette ressemblance matérielle, c'est se laisser tromper par l'apparence, et fermer volontairement les yeux à lumière, qui doit nous la faire distinguer de la réalité.

SUPÉRIORITÉ DE L'HOMME SUR LES ANIMAUX.

L'EMPIRE de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant

l'excellence de son être. Car ce n'est pas parce qu'il est le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande; il pense, et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Cependant, parmi les animaux, les uns paroissent être plus ou moins doux, plus ou moins féroces: que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi. Son empire sur les animaux n'est donc pas absolu; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent! combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse! et enfin, combien n'y en a-t-il pas qui, bien loin de reconnoître leur souverain,

l'attaquent à force ouverte! sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpents dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté!

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme: Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la nature; l'homme ne peut rien sur le produit de la création: tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible. L'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée: lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune, il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels: cette substance spirituelle,

loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talents de l'esprit, et non par la force et par les autres qualités de la matière, que l'homme a su subjuguer les animaux ..... Et cet empire, comme tous les autres empires, n'a été fondé que sur la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, son esprit et réuni ses forces. Car auparavant l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage, et le moins redoutable de tous ; nu, sans armes et sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie ; et

même, long-temps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes. Mais lorsqu'après le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossements énormes, il a détruit ou réduit à un petit monde d'individus les espèces voraces et nuisibles; il a opposé les animaux aux animaux; et, subjugant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, et a établi un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlants, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraites au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

QUALITÉS DES ANIMAUX.

L'ORGUEIL et l'ambition des animaux tiennent à leur courage naturel, c'est-à-dire au sentiment qu'ils ont de leur force, de leur agilité, etc. Les grands dédaignent les petits, et semblent mépriser leur audace insultante : on augmente même par l'éducation ce sang-froid, cet *à-propos* de courage ; on augmente aussi leur ardeur, on leur donne de l'éducation par l'exemple, car ils sont susceptibles et capables de tout, excepté de raison ; en général les animaux peuvent apprendre à faire mille fois tout ce qu'ils ont fait une fois, à faire de suite ce qu'ils ne faisoient que par intervalles, à faire pendant long-temps ce qu'ils ne faisoient que pendant un instant, à faire volontiers ce qu'ils ne faisoient d'abord que par force, à faire par habitude ce qu'ils ont fait une fois par hasard, à faire d'eux-mêmes ce qu'ils voient faire aux autres. L'imitation est de tous les

résultats de la machine animale le plus admirable ; c'en est le mobile le plus délicat et le plus étendu ; c'est ce qui copie de plus près la pensée ; et quoique la cause en soit dans les animaux purement matérielle et mécanique, c'est par ses effets qu'ils nous étonnent davantage. Les hommes n'ont jamais plus admiré les singes que quand ils les ont vus imiter les actions humaines : en effet, il n'est point trop aisé de distinguer certaines copies de certains originaux ; il y a si peu de gens d'ailleurs qui voient nettement combien il y a de distance entre faire et contrefaire, que les singes doivent être pour le gros du genre humain des êtres étonnants, humiliants au point qu'on ne peut guère trouver mauvais qu'on ait donné sans hésiter plus d'esprit au singe, qui contrefait et copie l'homme, qu'à l'homme (si peu rare parmi nous) qui ne fait ni ne copie rien.

Cependant les singes sont tout au plus des gens à talents que nous prenons pour des gens d'esprit ; quoiqu'ils aient l'art de nous imiter, ils n'en sont pas moins de la nature des bêtes,

qui toutes ont plus ou moins le talent de l'imitation. A la vérité, dans presque tous les animaux ce talent est borné à l'espèce même, et ne s'étend point au-delà de l'imitation de leurs semblables ; au lieu que le singe, qui n'est pas plus de notre espèce que nous ne sommes de la sienne, ne laisse pas de copier quelques-unes de nos actions : mais c'est parce qu'il nous ressemble à quelques égards, c'est parce qu'il est extérieurement à peu près conformé comme nous ; et cette resemblance grossière suffit pour qu'il puisse se donner des mouvements, et même des suites de mouvements semblables aux nôtres, pour qu'il puisse en un mot nous imiter grossièrement ; en sorte que tous ceux qui ne jugent des choses que par l'extérieur, trouvent ici comme ailleurs du dessein, de l'intelligence et de l'esprit, tandis qu'en effet il n'y a que des rapports de figure, de mouvement et d'organisation.

C'est par les rapports de mouvement que le chien prend les habitudes de son maître ; c'est par les rapports de figure que le singe contrefait les gestes humains ; c'est par les

rapports d'organisation que le serin répète des airs de musique, et que le perroquet imite le signe le moins équivoque de la pensée, la parole, qui met à l'extérieur autant de différence entre l'homme et l'homme, qu'entre l'homme et la bête, puisqu'elle exprime dans les uns la lumière et la supériorité de l'esprit, qu'elle ne laisse apercevoir dans les autres qu'une confusion d'idées obscures ou empruntées, et que dans l'imbécille ou le perroquet elle marque le dernier degré de la stupidité, c'est-à-dire l'impossibilité où ils sont tous deux de produire intérieurement la pensée, quoiqu'il ne leur manque aucun des organes nécessaires pour la rendre au-dehors.

Il est aisé de prouver encore mieux que l'imitation n'est qu'un effet mécanique, un résultat purement machinal, dont la perfection dépend de la vivacité avec laquelle le sens intérieur matériel reçoit les impressions des objets, et de la facilité de les rendre au-dehors par la similitude et la souplesse des organes extérieurs. Les gens qui ont les sens exquis, délicats, faciles à ébranler, et les membres

obéissants, agiles et flexibles, sont, toutes choses égales d'ailleurs, les meilleurs acteurs, les meilleurs pantomimes, les meilleurs singes : les enfants, sans y songer, prennent les habitudes du corps, empruntent les gestes, imitent les manières de ceux avec qui ils vivent ; ils sont aussi très portés à répéter et à contrefaire. La plupart des jeunes gens les plus vifs et les moins pensants, qui ne voient que par les yeux du corps, saisissent cependant merveilleusement le ridicule des figures ; toute forme bizarre les affecte, toute représentation les frappe, toute nouveauté les émeut : l'impression en est si forte, qu'ils représentent eux-mêmes ; ils racontent avec enthousiasme, ils copient facilement et avec grâce ; ils ont donc supérieurement le talent de l'imitation qui suppose l'organisation la plus parfaite, les dispositions du corps les plus heureuses, et auquel rien n'est plus opposé qu'une forte dose de bon sens.

Ainsi parmi les hommes ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus ce talent de l'imitation ; il n'est donc

pas surprenant qu'on le trouve dans les animaux, qui ne réfléchissent point du tout ; ils doivent même l'avoir à un plus haut degré de perfection, parce qu'ils n'ont rien qui s'y oppose, parce qu'ils n'ont aucun principe par lequel ils puissent avoir la volonté d'être différents les uns des autres. C'est par notre âme que nous différons entre nous ; c'est par notre âme que nous sommes nous ; c'est d'elle que vient la diversité de nos caractères et la variété de nos actions ; les animaux, au contraire, qui n'ont point d'âme, n'ont point le *moi* qui est le principe de la différence, la cause qui constitue la personne ; ils doivent donc, lorsqu'ils se ressemblent par l'organisation, ou qu'ils sont de la même espèce, se copier tous, faire tous les mêmes choses et de la même façon, s'imiter en un mot beaucoup plus parfaitement que les hommes ne peuvent s'imiter les uns les autres ; et par conséquent ce talent d'imitation, bien loin de supposer de l'esprit et de la pensée dans les animaux, prouve au contraire qu'ils en sont absolument privés.

C'est par la même raison que l'éducation des animaux, quoique fort courte, est toujours heureuse; ils apprennent en très peu de temps presque tout ce que savent leurs père et mère, et c'est par l'imitation qu'ils l'apprennent; ils ont donc non-seulement l'expérience qu'ils peuvent acquérir par le sentiment, mais ils profitent encore, par le moyen de l'imitation, de l'expérience que les autres ont acquise.

FACULTÉS DES ANIMAUX.

Les animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines; le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute; faux jugement produit par la

première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages, très insensibles au grand spectacle de la nature, très-indifférents pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes ; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières, pour considérer les cabrioles des sapajoux, et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner ; car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage des oiseaux.

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face ; le manque de queue, la similitude de quelques parties du corps avec celles du corps humain ; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation, on fait donner au singe le nom d'homme sauvage par des hommes à la vérité qui l'étoient à demi, et qui ne

savoient comparer que ces rapports extérieurs. Que seroit-ce, si par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du perroquet, et, comme lui, la faculté de la parole? Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'auroit réduite au point que le philosophe auroit eu grande peine à démontrer qu'avec tous ces beaux attributs humains le singe n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes, l'imitation de la parole et celle de nos gestes; et qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entre eux de membres et d'organes, semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner; caractère unique et glorieux qui seul fait notre prééminence, et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

PERFECTIBILITÉ DONT LES ANIMAUX SONT SUSCEPTIBLES.

CAR il faut distinguer deux genres de perfectibilité, l'un stérile et qui se borne à l'éducation de l'individu, et l'autre fécond qui s'étend sur toute l'espèce, et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus; parce que leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère: au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes et peut, par un sage emploi du temps, profiter de tous les instans de la durée de son espèce pour la perfectionner tous les jours de

plus en plus. Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir de ces âges funestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous étions partis! sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce humaine eût marché et marcheroit encore constamment vers cette perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage, qui se refuseroit à toute société, ne recevant qu'une éducation individuelle, ne pourroit perfectionner son espèce, et ne seroit pas différent, même pour l'intelligence, de ces animaux auxquels on a donné son nom; il n'auroit pas même la parole, s'il fuyoit sa famille et abandonnoit ses enfans peu de temps après leur naissance. C'est donc à la tendresse des mères que sont dus les premiers germes de la société; c'est donc à leur constante sollicitude et aux soins assidus de leur tendre affection, qu'est dû le développement de ces germes précieux: la foiblesse de l'enfant exige des

attentions continuelles et produit la nécessité de cette durée d'affection pendant laquelle les cris du besoin et les réponses de la tendresse commencent à former une langue, dont les expressions deviennent constantes et l'intelligence réciproque, par la répétition de deux ou trois ans d'exercise mutuel; tandis que dans les animaux, dont l'accroissement est bien plus prompt, les signes respectifs de besoins et de secours, ne se répétant que pendant six semaines ou deux mois, ne peuvent faire que des impressions légères, fugitives, et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue, soit de paroles, soit par signes, que dans l'espèce humaine, par cette seule raison que nous venons d'exposer; car on ne doit point attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole, dès que le perroquet peut la prononcer comme l'homme; mais jaser n'est pas parler, et les paroles ne sont langues que quand elles expriment l'intelligence, et qu'elles peuvent la communiquer. Or, ces oiseaux,

auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole, manquent de cette expression de l'intelligence, qui seule fait la haute faculté du langage ; ils en sont privés comme tous les autres animaux, et par les mêmes causes, c'est-à-dire par leur prompt accroissement dans le premier âge, par la courte durée de leur société avec leurs parents, dont les soins se bornent à l'éducation corporelle, et ne se répètent ni ne se continuent assez de temps pour faire des impressions durables et réciproques, ni même assez pour établir l'union d'une famille constante, premier degré de toute société, et source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes, ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette espèce de talent naturel. Le singe qui gesticule, le perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne dans le perroquet à le rendre plus intéressant pour nous, mais ne suppose en lui

aucune supériorité sur les autres oiseaux, sinon qu'ayant plus éminement qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole, il doit avoir les sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme; et ce rapport de conformité, qui dans le perroquet est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieures autres oiseaux dont la langue est épaisse, arrondie, et de la même forme à peu près que celle du perroquet: les sansonnets, les merles, les grais, les chaucas, etc. peuvent imiter la parole; ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasent; enfin, ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence de sensations reçues par cet organe, apprennent aisément, à répéter des airs, c'est-à-dire à siffler en musique: le serin, la linotte, le tarin, le bouvreuil semblent être naturellement musiciens. Le perroquet, soit par imperfection d'organes, ou défaut de mémoire, ne fait entendre que

des cris ou des phrases très-courtes, et ne peut ni chanter, ni répéter des airs modulés; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du chat, l'aboiement du chien, et les cris des oiseaux aussi facilement qu'il contrefait la parole: il peut donc exprimer et même articuler les sons, mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées, ce qui prouve qu'il a moins de mémoire, moins de flexibilité dans les organes, et le gosier aussi sec, aussi agreste que les oiseaux chanteurs l'ont moëlleux et tendre.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même

ardeur : il partage aussi ses plaisirs ; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère, ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné, et ensuite exercé, dressé au service de l'homme ; c'est par la perte de sa liberté que

commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève : l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel ; ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos ; et si l'on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes cruelles du travail et de la douleur ; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les flancs sont entamés par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ; la corne des pieds est traversée par des clous, l'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves habituelles ; on les en délivreroit en vain, ils n'en seroient pas plus libres : ceux mêmes dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur

maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet, par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers qui sont sous leurs pieds.

La nature est plus belle que l'art ; et dans un être animé la liberté des mouvements fait la belle nature : voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui y vivent en chevaux libres ; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper ; aussi ces chevaux sauvages sont ils beaucoup plus forts,

plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse et l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce: ils sont seulement fiers et sauvages; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent; et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent: ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble, car ils n'ont aucune crainte; mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Comme l'herbe et les végétaux suffisent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi satisfaire leur appétit, et qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne se la font point entre eux, ils ne se disputent pas leur subsistance, ils n'ont jamais occasion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, sources ordinaires de querelles et de combats parmi les autres ani-

maux carnassiers : ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits sont simples et modérés, et qu'ils ont assez pour ne se rien envier.

Tout cela peut se remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève ensemble et qu'on mène en troupeaux ; ils ont les mœurs douces et les qualités sociales ; leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé ; et ceux qui dans ces exercices naturels donnent l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domtés.

Le cheval reçoit de l'homme la plus belle éducation ; tous ses mouvements, toutes ses allures sont dirigés par un art qui a ses principes. C'est au manège qu'il faut voir tout ce que l'on fait apprendre aux chevaux à force d'habitude, tout ce qu'on leur fait faire

à l'aide du mors et de l'éperon, etc. Cet art, qui n'est pas dédaigné par les princes et par les rois, met le cheval dans une carrière glorieuse : c'est là que l'on donne de la noblesse à son port, et de l'agrément à son maintien; on met à l'épreuve toutes ses forces et toute sa légèreté ; on le livre à sa plus grande vitesse, on augmente son ardeur, on anime son courage, enfin on éprouve sa constance, on cultive sa docilité, et on emploie toutes les ressources de son instinct (2).

L'ANE.

L'ANE n'est point un cheval dégénéré; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard ; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce, et son rang ; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval : pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si

sobre, si utile ? Les hommes mépriseroient-ils, jusque dans les animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais ? On donne au cheval de l'éducation ; on le soigne, on l'instruit, on l'exerce ; tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre, par son éducation ; et s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval ; il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien : c'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval ; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qua-

lités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux ; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups ; il est sobre, et sur la quantité, et sur la qualité de la nourriture ; il se contente des herbes les plus dures, les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent ; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus ; il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut ; et semble par-là reprocher à son

maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue: aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval: il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse il est gai, et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements: et il devient lent, indocile et têtu.... Il s'attache cependant à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité; il le sent de loin et le distingue de tous les autres hommes; il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très fine et les oreilles longues: lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant

les oreilles ; lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire ; si on lui couvre les yeux, il reste immobile ; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois ; il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever ; il marche, il trotte, et il galope comme le cheval ; mais tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents ; quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière pendant un petit espace de temps ; et quelque allure qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu.

LA BREBIS.

Si l'on fait attention à la foiblesse et à la stupidité de la brebis ; si l'on considère en même temps que cet animal sans défense ne

peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semblent le chercher de préférence et le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce produit peu, que chaque individu ne vit que peu de temps, etc., on seroit tenté d'imaginer que dès les commencements la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister, et de ses soins pour se multiplier, puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts; que, dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup règnent par la force et par la cruauté; que ces animaux de sang et de carnage vivent plus long-temps, et multiplient tous beaucoup plus que la brebis; et qu'enfin, si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, et l'espèce entière anéantie par le nombre et la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre se-

cours et par nos soins que cette espèce a duré, dure, et pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource et sans défense ; le belier n'a que de foibles armes ; son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres : les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux ; le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent et se serrent les uns contre les autres ; et cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité ; car ils ne savent pas fuir le danger ; ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation ; ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige : ils y demeurent opiniâtrément ; et pour les obliger à changer de lieu et à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à marcher le premier, et dont ils suivent tous les mouvements pas à pas : ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou ex-

cité par le chien commis à leur garde, lequel sait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les séparer, les rassembler, et leur communiquer les mouvements qui leur manquent.

Ce sont donc, de tous les animaux quadrupèdes, les plus stupides ; ce sont ceux qui ont le moins de ressource et d'instinct : les chèvres, qui leur ressemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de sentiment ; elles savent se conduire, elles évitent les dangers, elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne sait ni fuir, ni s'approcher ; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chèvre ; et, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister, et sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiment, si dénué de qualités

intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate et la plus étendue; seul il peut suffire aux besoins de première nécessité; il fournit tout à la fois de quoi se nourrir et se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on sait tirer du suif, du lait, de la peau, et même des boyaux, des os et du fumier de cet animal, auquel il semble que la nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.....

Le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve et saisit la mamelle de sa mère sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent, au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attraits; mais l'on dit encore plus souvent, et avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, et que c'est à ce genre de vie oisive et solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art. (3)

LA CHÈVRE.

Quoique les espèces dans les animaux soient toutes séparées par un intervalle que la nature ne peut franchir, quelques-unes semblent se rapprocher par un si grand nombre de rapports, qu'il ne reste, pour ainsi dire, entre elles que l'espace nécessaire pour tirer la ligne de séparation; et lorsque nous comparons ces espèces voisines, et que nous les considérons relativement à nous, les unes se présentent comme des espèces de première utilité, et les autres semblent n'être que des espèces auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premières, et nous servir aux mêmes usages. L'âne pourroit presque remplacer le cheval; et de même, si l'espèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y suppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, et même en plus grande abondance; elle donne aussi du suif

en quantité : son poil, quoique plus rude que la laine, sert à faire de très bonnes étoffes : sa peau vaut mieux que celle du mouton : la chair du chevreau approche assez de celle de l'agneau, etc. Ces espèces auxiliaires sont plus agrestes, plus robustes que les espèces principales ; l'âne et la chèvre ne demandent pas autant de soin que le cheval et la brebis ; partout ils trouvent à vivre et broutent également les plantes de toute espèce, les herbes grossières, les arbrisseaux chargés d'épines ; ils sont moins affectés de l'intempérie du climat ; ils peuvent mieux se passer du secours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils semblent appartenir à la nature ; et au lieu d'imaginer que ces espèces subalternes n'ont été produites que par la dégénération des espèces premières, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raison de dire que le cheval est un âne perfectionné ; que la brebis n'est qu'une espèce de chèvre plus délicate que nous avons soignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, et qu'en général les espèces les plus

parfaites, surtout dans les animaux domestiques, tirent leur origine de l'espèce moins parfaite des animaux sauvages qui en approchent le plus, la nature seule ne pouvant faire autant que la nature et l'homme réunis.

La chèvre a de sa nature plus de sentiment et de ressource que la brebis; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices; elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chévre différer essentiellement de

celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception, de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvements extérieurs, lesquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont par cette raison beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions; elle marche, elle s'arrête, elle court,

elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit, comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sentiment intérieur; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvements, qui lui sont naturels.

LE BŒUF.

Le bœuf, le mouton, et les autres animaux qui paissent l'herbe, non-seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puisqu'ils le nourissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins; le bœuf surtout est à cet égard l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit; il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme ; sans le bœuf les pauvres et les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, et même les jardins seroient secs et stériles ; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne ; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre ; il fait toute la force de l'agriculture ; autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls bien réels, tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, etc., pour porter des fardeaux : la forme de son dos et de ses reins le démontre ; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il

est propre à tirer et à porter le joug : c'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement ; et il est singulier que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes ; la seule raison qu'on ait pu m'en donner ; c'est que, quand il est attelé par les cornes, on le conduit plus aisément : il a la tête très forte, et il ne laisse pas de tirer assez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules ; il semble avoir été fait exprès pour la charrue : la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qn'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage : il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvements sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute trop aisément ; on

lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvements, toute la grâce de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vitesse, et plus de poids que de ressorts.

LE BUFFLE.

Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf; il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes; toutes ses habitudes sont grossières et brutes: il est, après le cochon, le plus sale des animaux domestiques, par la difficulté qu'il met à se laisser nettoyer et panser; sa figure est grosse et repoussante, son regard stupidement farouche; il avance ignoblement son cou, et porte mal sa tête, presque toujours penchée vers la terre: sa voix est un mugissement épouvantable, d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que

celui d'un taureau ; il a les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire comme le poil et la peau ; il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on aperçoit aisément sous le poil, qui n'est que peu fourni ; il a le corps plus gros et plus court que le bœuf ; les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, et en partie comprimées, un toupet de poil crêpu sur le front ; il a aussi la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf ; sa chair, noire et dure, est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat ; le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache ; elle en fournit cependant en plus grande quantité. Dans les pays chauds, presque tous les fromages sont faits du lait de buffle ; la chair des jeunes buffles, encore nourris de lait, n'en est pas meilleure ; le cuir seul vaut mieux que tout le reste de la bête, dont il n'y a que la langue qui soit bonne à manger ; ce cuir est solide, assez léger, et presque impénétrable. Comme

ces animaux sont en général plus grands et plus forts que les bœufs, on s'en sert utilement au labourage; on leur fait traîner, et non pas porter les fardeaux; on les dirige et on les contient au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez; deux buffles attelés, ou plutôt enchaînés à un chariot, tirent autant que quatre forts chevaux: comme leur cou et leur tête se portent naturellement en bas, ils emploient en tirant tout le poids de leur corps, et cette masse surpasse de beaucoup celle d'un cheval ou d'un bœuf de labour(4).

LE CHIEN.

La grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvements, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé; et comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentiments à la beauté, nous jugeons aussi

que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal ; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal et s'approche de nous ; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le déair, et donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment ; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés et de ressources ; plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'univers : et lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme ; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter ; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, et de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la lé-

gèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup-d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment: il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à

de nouvelles épreuves, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne: toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou

tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever ; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature. En supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé, comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, domter, réduire en esclavage les autres animaux ? comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui

se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline, sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière : les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa

joie par les plus vifs transports ; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre ; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés ; il oppose la ruse à la sagacité ; jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables : pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre, et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières ; mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place, il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils

ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercise et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil torteux qui seul peut y conduire ; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

Dans les pays déserts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens sauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiser ; ils se réunissent aussi en plus grandes troupes pour chasser et attaquer en force les sangliers,

les taureaux sauvages, et même les lions et les tigres. En Amérique ces chiens sauvages sont des races anciennement domestiques ; ils y ont été transportés d'Europe ; et quelques-uns, ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail, et insultent même les hommes : on est donc obligé de les écarter par la force, et de les tuer comme les autres bêtes féroces ; et les chiens sont tels en effet, tant qu'ils ne connoissent pas les hommes : mais lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucissent, deviennent bientôt familiers, et demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres ; au lieu que le loup, quoique pris jeune et élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, et se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine et la destruction.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connoisse toujours son maître et les

amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie point à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route ; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse. Et de même que de tous les animaux le chien est celui dont le naturel est le plus susceptible d'impression, et se modifie le plus aisément par les causes morales, il est aussi de tous celui dont la nature est le plus sujette aux variétés et aux altérations causées par les influences physiques : le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieusement, la forme même n'est pas constante : dans le même pays un chien est très différent d'un autre chien, et l'espèce est, pour ainsi dire, toute différente d'elle-même dans les différents climats. Si l'on considère

que le chien de berger, malgré sa laideur et son air triste et sauvage, est cependant supérieur par l'instinct à tous les autres chiens, qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part, qu'il est le seul qui naisse, pour ainsi dire, tout élevé, et que, guidé par le seul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une assiduité, une vigilance, une fidélité singulières ; qu'il les conduit avec une intelligence admirable et non communiquée ; que ses talents font l'étonnement et le repos de son maître ; tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps et de peines pour instruire les autres chiens, et les dresser aux usages auxquels on les destine ; on se confirmera dans l'opinion que ce chien est le vrai chien de la nature, celui qu'elle nous a donné pour la plus grande utilité, celui qui a le plus de rapport avec l'ordre général des êtres vivants, qui ont mutuellement besoin les uns des autres, celui enfin qu'on doit regarder comme la souche et le modèle de l'espèce entière. (5)

LE CHAT.

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les

occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs: ils n'ont que l'apparence de l'attachement: on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seroient aussi très propres à amuser les enfants, si les coups de patte n'étoient pas à craindre;

mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle ; et comme ils ne peuvent exercer ces talents avec quelque avantage que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent d'eux mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie. On raconte néanmoins que des moines grecs de l'isle de Chypre avoient dressé des chats à chasser, prendre et tuer les serpents dont cette isle étoit infestée ; mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la destruction, que par obéissance, qu'ils chassoient ; car ils se plaisent à épier, attaquer et détruire assez indifféremment tous les animaux foibles, comme les oiseaux, les jeunes lapins, les levrauts, les rats, les souris, les mulots, les chauve-souris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards et les serpents. Ils n'ont aucune

docilité, ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui, dans le chien, sont deux qualités éminentes ; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus ; ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, et après s'en être joués long-temps, ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

On ne peut pas dire que les chats, quoique habitants de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques ; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis : on peut même dire qu'ils sont entièrement libres ; ils ne font que ce qu'ils veulent, et rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi sauvages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers et les toits, et quelquefois la cuisine et l'office, lorsque la faim les presse.

L'ÉLÉPHANT.

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde ; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant, le chien, le castor et le singe sont, de tous les êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable : mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures, de l'animal, se manifeste par des résultats bien différents dans chacune de ces espèces. Le chien n'a que de l'esprit (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom); le chien, dis-je, n'a que de l'esprit d'emprunt, le singe n'en a que l'apparence, et le castor n'a du sens que pour lui seul et les siens. L'éléphant leur est supérieur à tous trois ; il réunit leurs qualités les

plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe; l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien; il est comme lui susceptible de reconnoissance, et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitements, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, etc. Enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables, il s'en fait entendre; on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert, et s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité: car les hommes se sont très anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part

paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Chaque être dans la nature a son prix réel et sa valeur relative; si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, et de la longue durée de la vie; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre; que de sa main il arrache les arbres; que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes; que seul il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sangfroid,

l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; que dans la colère il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures; que, n'ayant nul goût pour la chair, et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre. (4)

LE LION.

Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous les animaux: nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seroient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique; et

ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que dans le même pays ceux qui habitent les hautes montagnes où l'air est plus tempéré, sont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines, où la chaleur est extrême. Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlants. C'est surtout dans ces déserts ardents que se trouvent ces lions terribles qui sont l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines; heureusement l'espèce n'en est pas très nombreuse; il paroît même qu'elle diminue tous les jours; car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avoit autrefois. Les Romains, dit M. Shaw, tiroient de la Libye, pour l'usage des spectacles, cinquante fois plus de lions qu'on ne pourroit y en trouver aujourd'hui.

Le lion, lorsqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui se présentent : mais comme il est très redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond : dans les déserts et les forêts, sa nourriture la plus ordinaire sont les gazelles et les singes, quoiqu'il ne prenne ceux-ci que lorsqu'ils sont à terre, car il ne grimpe par sur les arbres comme le tigre ou le puma : il mange beaucoup à la fois, et se remplit pour deux ou trois jours ; il a les dents si fortes, qu'il brise aisément les os, et il les avale avec la chair.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente, quoique toujours oblique ; sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds, et ses mouvements sont si brusques, qu'il ne peut s'arrêter à l'instant, et qu'il passe presque toujours son but : lorsqu'il saute sur sa proie,

il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les ongles, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté, il vit du produit de sa chasse, et quitte rarement ses déserts et ses forêts, ou il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant, et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés, et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques; seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette, et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphants; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, et il en vient

aisément à bout, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre, et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent résister au lion. (7)

LE TIGRE.

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité; tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le

lion : celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille ; il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang, sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme ; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble ; la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa

face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance la race entière des monstres qu'il produit !

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel : ni la force, ni la contrainte, ni la violence ne peuvent le domter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements ; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer. L'espèce du tigre a toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion ; cependant la tigresse produit, comme

la lionne, quatre ou cinq petits; elle est furieuse en tout temps, mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit: elle brave tous les périls, elle suit les ravisseurs, qui, se trouvant pressés, sont obligés de lui relâcher un de ses petits; elle s'arrête, le saisit, l'emporte pour le mettre à l'abri, revient quelques instants après, et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leurs vaisseaux: et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte, des cris forcenés et lugubres, des hurlements affreux expriment sa douleur cruelle, et font encore frémir ceux qui les entendent de loin. (8)

LE VAUTOUR.

L'on a donné aux aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts et plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs

sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie : les vautours, au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise et de la voracité ; ils ne combattent guère les vivants que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps ; seul il les poursuit, les combat, les saisit : les vautours, au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, et sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie ; car, dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre, et plusieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres, au point de les déchiqueter jusqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire, au lieu de les repousser. Les éperviers, les faucons, et jusqu'aux plus petits oiseaux, montrent plus de courage ; car ils chassent seuls, et presque tous dédaignent la chair morte, et refusent

celle qui est corrompue. Dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes, le vautour semble réunir la force et la cruauté du tigre avec la lâcheté et la gourmandise du chacal, qui se met également en troupes pour dévorer les charognes et déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la noblesse, la magnanimité, et la munificence du lion (9).

L'OISEAU-MOUCHE.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur: *maximè miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté,

rapidité, prestesse, grâce, et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les béqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats ; l'impatience paroît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit ; ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp*,

screp, fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes. (10)

LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit des tyrans: la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense, il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il

attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature: il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux: la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée

de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvements doux, ondulants et suaves.

FIN.

NOTES.

(1) Page 5.

M. de Buffon a ici en vue le livre de *L'Esprit des Lois, par Montesquieu*; ouvrage excellent pour le fond, et auquel on n'a pu faire d'autre reproche que celui des sections trop fréquentes.

(2 Le Cheval.—P. 119.

Nous avons cru devoir donner ici à nos lecteurs l'anecdote suivante, que rapporte M. Southey dans son excellente histoire de la Guerre Péninsulaire qui parut il y a un an.

" Parmi les régimens qu'on avait mis en garnison à Funen, il s'en trouvait deux de cavalerie, montés sur de beaux chevaux noirs d'Andalousie. Il était impossible de les ramener, et Romana les fit débrider, et mettre en liberté sur le rivage. En s'éloignant ils rencontrèrent des chevaux et des jumens du pays, qui paissaient à peu de distance. Une scène s'offrit alors aux spectateurs, telle qu'on n'en vit peut-être jamais. Les chevaux espagnols sont *entiers*, et ceux-ci n'ignoraient pas la liberté qu'ils venaient d'acquérir. Il s'en suivit un engagement général dans lequel, retenant leur discipline, ils s'avancèrent à la charge en pelotons de dix et de vingt; alors, commençant le combat, ils se frappèrent des pieds de devant, se mordirent, et se déchirèrent avec une rage effroyable, foulant aux pieds ceux qu'ils étaient parvenus à renverser, de manière qu'au bout d'un quart d'heure le rivage était couvert de morts et de blessés. Une autre troupe avait été mise en liberté à quelque distance, sur un terrain élevé. Aussitôt qu'ils entendirent le bruit de la bataille, ils s'élancèrent, descendirent comme un torrent, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage, et se jetant dans la mêlée, ils prirent part au combat. Cette scène, toute sublime qu'elle était, devint trop horrible, et Romana ordonna, par humanité, qu'on mît fin au carnage, en détruisant les chevaux qui y avaient échappé: mais il parut trop dangereux d'exécuter cet ordre; et quand les derniers canots s'éloignèrent du rivage, le peu de cour-

siers qui existaient encore continuaient de s'entredéchirer avec une fureur sans égale."

(*Southey's Peninsular War, Vol.* 1. *London*, 1822.)

(3) La Brebis.—P. 129.

Le fait suivant, rapporté dans un ouvrage accrédité en Angleterre, paraît contredire ce qu'avance ici M. de Buffon sur la stupidité de la Brebis.

" Dans les pays montueux de la principauté de Galles, où les moutons jouissent de tant de liberté qu'ils en deviennent sauvages, ils paissent ordinairement en petites troupes de huit ou dix, dont l'un se tenant à une certaine distance, reste pour les avertir à l'approche du moindre danger. Lorsque cette sentinelle voit quelqu'un s'approcher, elle porte ses regards vers l'ennemi, fixant un œil attentif sur ses mouvemens, et le laisse approcher, jusqu'à une certaine distance. Mais si l'ennemi supposé s'approche de trop près, le garde avertit ses compagnons par un fort sifflement qu'il répète deux ou trois fois: à ce signal, la petite troupe s'enfuit avec une vitesse inconcevable, et gagne aussitôt la partie la plus inaccessible des montagnes."

(*Smith's Naturalist's Cabinet.*)

(4) Le Buffle.—P. 141.

Les personnes qui ont achevé le voyage autour de l'Océan Pacifique, commencé par le Capitaine Cook, rapportent une circonstance relative au Buffle qui mérite de trouver place ici.

Lorsque ces voyageurs furent arrivés à Pulo Condore, ils se procurèrent huit buffles, qu'on devait amener à leurs vaisseaux avec des cordes passées à travers leurs narines et autour de leurs cornes: mais lorsque ces animaux furent en vue de l'équipage ils devinrent si furieux, que quelques uns d'entre eux arrachèrent les cordages de leurs naseaux, et se mirent en liberté; d'autres déracinèrent les buissons auxquels on avait jugé nécessaire de les attacher. Tous les moyens, en un mot, qu'on employa pour leur embarquement eussent été inutiles, sans le secours de quelques enfans, dont ils se laissèrent approcher, et qui parvinrent à calmer leur furie. Il est aussi très digne de

remarque, qu'après un séjour de vingt-quatre heures à bord, ces animaux devinrent apprivoisés.

(5) Le Chien.—P. 145.

Parmi mille anecdotes, qu'on cite pour prouver la sagacité et la fidélité du chien, nous rapporterons ici celle qui a fourni à l'artiste le sujet de la gravure qui se trouve en tête de notre petit ouvrage.

Dans le Comté d'Ulster, en Pensylvanie, vivait un homme nommé Lefèvre; il était petit-fils d'un Français qui avait été obligé de fuir son pays à la révocation de l'édit de Nantes. Cet homme, dont la famille se composait de onze enfans, fut fort surpris un jour de ne pas voir le plus jeune, qui avait disparu sur les dix heures du matin. Le père et la mère le cherchèrent quelques temps dans les champs; puis ils s'enfoncèrent, avec leurs voisins, dans l'épaisseur des bois d'alentour, qu'ils battirent avec la plus scrupuleuse attention, mais en vain. Ils continuèrent leur recherche jusqu'au milieu de la nuit;—point d'enfant!—le désespoir de ces malheureux peut s'imaginer, il ne saurait se décrire. Au point du jour ils allaient recommencer leurs recherches, lors qu'un Indien, que son chien accompagnait, vint se reposer dans leur cabane. Voyant le désespoir de cette famille, et en apprenant la cause, il demande les derniers bas et les derniers souliers qu'avait portés l'enfant, il les fait flairer à son chien, puis lui dit de partir. Celui-ci obéit, bientôt on l'entend aboyer dans le bois, et le son de sa voix porta une lueur d'espérance aux malheureux parens, que l'Indien engagea à rester où ils étaient. Le chien continuait d'aboyer, mais toujours en s'éloignant: bientôt on ne l'entendit plus. Au bout d'une demi-heure la mère crut l'entendre de nouveau; elle ne se trompait pas, et bientôt on le vit revenir. La contenance de ce pauvre animal était visiblement changée, un air de gaîté et de satisfaction semblait l'animer. "Je suis sûr," dit l'Indien, "qu'il a trouvé l'enfant;" puis il s'élança aussitôt sur les pas de son chien, qui le conduisit au pied d'un gros arbre, où l'enfant était couché dans un état de foiblesse qui approchait de la mort; il le prit tendrement dans ses bras, et l'apporta à ses parens.

(6.) L'ELEPHANT.—P. 158.

Un éléphant, dit ailleurs, M. de Buffon, venait de se venger de son cornac, ou guide, en le tuant; sa femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal, en lui disant: puisque tu as tué mon mari, ôte-moi la vie, ainsi qu'à mes deux enfans. L'éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit; et comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ces deux enfans, le mit sur son dos, l'adopta pour son cornac, et n'en voulut pas souffrir d'autre.

(7) LE LION.—P. 161.

Nous donnerons ici deux anecdotes, dont l'une paraît s'accorder avec ce que dit ailleurs Buffon de la timidité du Lion, tandis que l'autre le contredit.

" Nous aperçûmes alors, au travers des buissons, trois gros lions qui accouraient vers nous. Je marchai hardiment à leur rencontre, et déchargeant mon fusil au milieu d'eux, ils s'arrêtèrent tout à coup, se regardèrent, puis s'élançant, ils disparurent parmi les buissons."

(*Park's Journal of a Mission to the Interior of Africa.*)

" Un Lion s'était introduit, dit M. Smith, dans un enclos fermé de murs où paissaient des bestiaux, et y avait fait un dégât considérable. Les gens de la ferme ne doutèrent nullement qu'il n'y revînt par le même endroit, c'est à dire par une porte grillée en bois, à travers la quelle il s'était forcé un passage. Ils tendirent en conséquence devant cette porte une corde, à la quelle ils fixèrent plusieurs fusils disposés de manière que, dès qu'il pousserait la corde avec son poitrail, ils se déchargeraient dans le corps de l'animal; mais le lion, qui arriva avant qu'il fût nuit, concevant, suivant toutes les apparences, quelques soupçons sur cet appareil, abaissa la corde avec sa pate, et sans témoigner la moindre peur de la détonation des fusils, il s'avança comme si de rien n'était, et alla se jeter sur ce qu'il avait laissé de sa proie dans l'enclos."

(*Naturalist's Cabinet.*)

(8). Le Tigre.—P. 165.

L'anecdote suivante fait voir la force musculaire de ce quadrupède.—Un paysan des Indes Orientales avait un buffle qui venait de tomber dans une mare; tandis qu'il était allé, avec quelques gens de son village, chercher du secours, un tigre se présenta sur les lieux, et tira aussitôt l'animal du bourbier, quoique plusieurs hommes eussent fait auparavant d'inutiles efforts pour l'en dégager. A leur retour le premier objet qu'ils virent fut le tigre portant le buffle sur ses épaules, et s'en allant du côté de sa tanière: en apercevant les villageois, néanmoins, il laissa tomber sa proie, et s'enfuit dans la forêt. Il est bon d'observer ici que quelques buffles de l'Inde sont deux fois aussi gros que la plupart de nos bêtes à cornes. On peut se former par là une idée de la force prodigieuse d'un animal qui peut porter sans gêne un poids aussi énorme.

Il est rare qu'on échappe à la fureur du tigre, à moins de le prendre par surprise; en voici deux exemples intéressans. Il y a quelques années qu'une compagnie assise, à l'ombre sur les bords d'une rivière dans le Bengale, fut alarmée par l'apparition subite d'un tigre qui se préparait à s'élancer sur elle; mais une dame de la société ayant eu l'incroyable présence d'esprit de déployer son parasol sous le nez de l'animal, il prit aussitôt la fuite, comme s'il eût été saisi d'effroi à la vue de cet objet extraordinaire pour lui, et leur laissa l'occasion de s'échapper.

Un trompette, qui dormait pendant la nuit près de la tente d'un général, dans une guerre de la Russie contre la Perse, ayant été saisi par un tigre dut aussi son salut à la présence d'esprit qu'il eut de sonner de son instrument. Le tigre étonné de ce bruit, qui lui était étranger, lâcha sa proie et disparut.

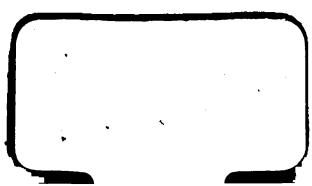
(9) Le Vautour.—P. 168.

Dans quelques pays ces oiseaux rendent un service fort important, en détruisant les œufs du crocodile, et arrêtant ainsi la population de ce dangereux animal. Ils guettent la femelle déposant ses œufs dans le sable; et lorsqu'elle est retournée à l'eau, ils se précipitent sur le lieu, déterrent les œufs, et les dévorent avec avidité.

(10) L'OISEAU-MOUCHE.—P. 170.

Le père Mont-Didier, compagnon du père Labat dans la mission en Amérique, trouva un nid de colibris qui était sur un appentis auprès de la maison : il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours et les mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir leur donner à manger, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortaient presque jamais de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec eux. Ils se plaçaient souvent tous quatre sur le doigt du père Mont-Didier, chantant aussi librement que s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourissait avec une pâtée très fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre; ils passaient leur langue sur cette pâtée, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient et chantaient. On ne pouvait rien voir de plus gentil que ces quatre petits oiseaux, voltigeant de tous côtés, au dedans et au dehors de la maison, et revenant dès qu'ils entendaient la voix de leur maître.

Ces oiseaux trouvant toujours des fleurs pour leur nourriture, en Amérique, ainsi qu'à Surinam et à la Jamaïque, ne quittent point ces pays de toute l'année; mais aux îles Antilles, ils se retirent à l'approche de l'hiver, et quelques uns prétendent qu'ils demeurent dans un état d'engourdissement pendant toute cette saison.

FIN DES NOTES.

De l'Imprimerie de C. Richards, St. Martin's-lane, Charing-cross.